

BULLETIN  
*DE LA*  
SOCIÉTÉ DE LANGUE  
ET DE  
LITTÉRATURE WALLONNES



TOME 68

LIÈGE  
SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES  
PLACE DU XX AOÛT, 7

—  
1947

Société de Langue  
et de Littérature wallonnes

Local : Université de Liège

Compte chèques postaux : n° 102927

---

Directeur des publications :

J. WARLAND,  
Rue St-Vincent, 40, Liège.

---

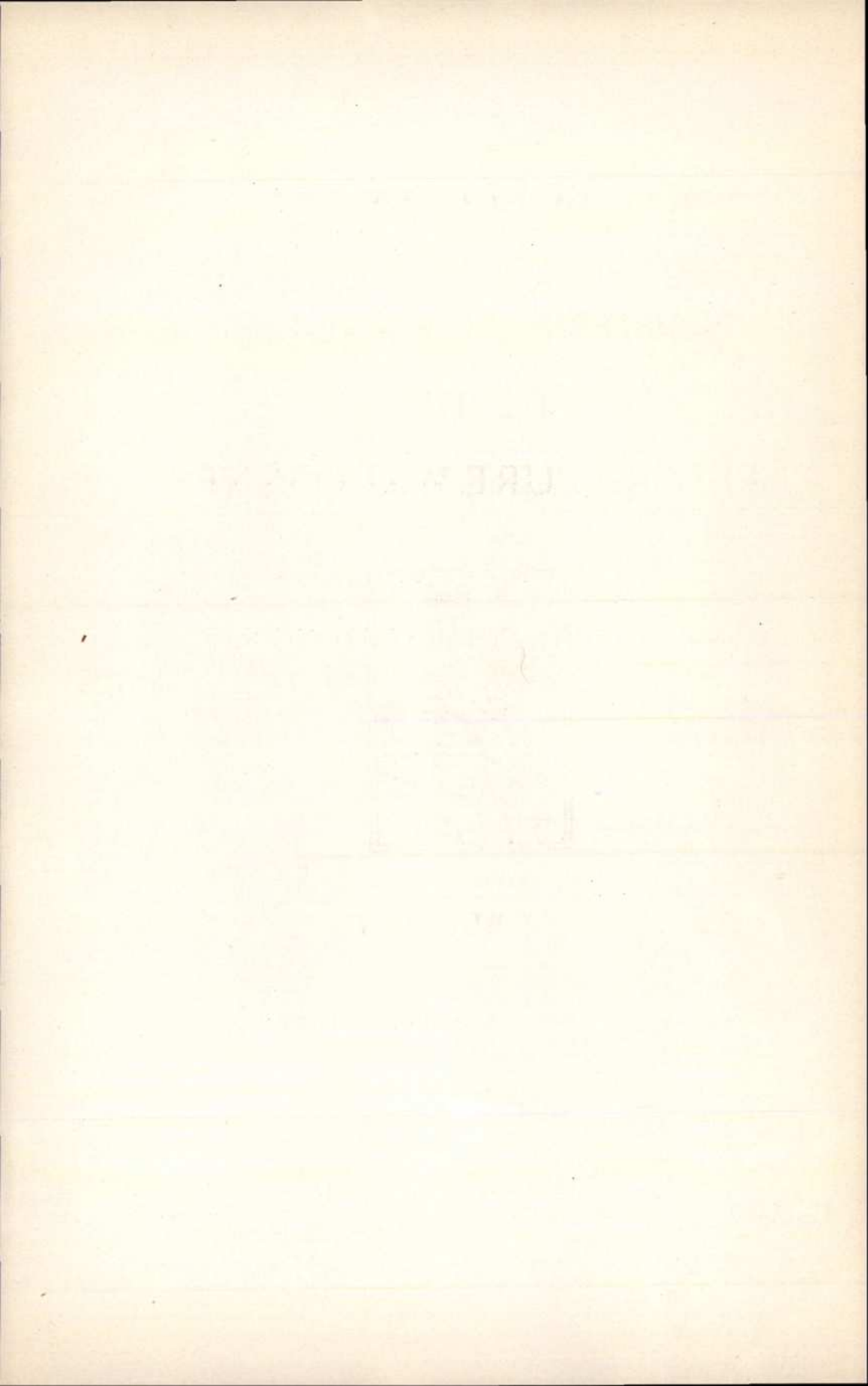
Fondée en 1856, la S. L. W. a pour but de cultiver la littérature et la philologie wallonnes. Elle organise des concours annuels et publie les œuvres couronnées. Ses publications comprennent notamment un *Bulletin* (68 volumes), un *Annuaire* (34 volumes), un *Bulletin du Dictionnaire wallon* (21 volumes). Elle prépare de plus un *Dictionnaire des parlers romans de la Belgique*.

Tous ceux qui s'intéressent aux dialectes de la Wallonie sont invités à lui adresser des communications ou à s'inscrire au nombre de ses membres.

Pour faire partie de la Société et recevoir les publications de l'année, il suffit de s'inscrire au Secrétariat et de verser la cotisation annuelle de *membre affilié* (30 fr. ; étranger, 40 fr.) ou de *membre protecteur* (minimum 50 fr. ; étranger : 60 fr.).



BULLETIN  
*DE LA*  
SOCIÉTÉ DE LANGUE  
ET DE LITTÉRATURE WALLONNES  
TOME 68





BULLETIN  
*DE LA*  
SOCIÉTÉ DE LANGUE  
ET DE  
LITTÉRATURE WALLONNES



TOME 68

LIÈGE  
SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES  
PLACE DU XX AOÛT, 7

—  
1947

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

11.11.11

# CONCOURS DE 1936

---

## VOCABULAIRE TECHNOLOGIQUE

12<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Le 12<sup>e</sup> concours nous apporte cette année une contribution qui a pour titre « *Histoire de la ferblanterie et des ferblantiers au Pays de Liège* ». Cet essai provient d'un ancien du métier, qui y a débuté en 1875, à Liège, à l'âge de dix ans. Le titre promet beaucoup plus que les résultats de l'expérience d'un ouvrier. Il ne faut point s'attendre à trouver ici le pendant du *Bon métier des Tanneurs* de St. Bormans. Est-ce à dire que nous blâmons l'auteur de son initiative ? Au contraire nous le félicitons d'avoir ainsi rassemblé les souvenirs d'un art qu'il a pratiqué pendant soixante ans.

En guise d'historique, l'auteur a pu donner quelques notions intéressantes sur la décadence de ce métier, qui s'est résorbé en majeure partie dans la grande industrie. Mais il ne décrit pas les opérations du ferblantier, qui lui sont pourtant bien connues. D'autre part, les outils ne sont pas nombreux et son vocabulaire reste bien mince. Il ne mentionne même pas le vieux nom de *pête* (fer blanc), ni même *ferblankî*. En revanche nous découvrons dans sa liste *potèt* (petit pot), dont l'existence liégeoise est ainsi assurée. Il a fourni des dessins des outils employés jadis et même de ceux que l'industrie leur a substitués ; ceux-ci, plus compliqués, manquent de description. L'auteur prend sa revanche en nous présentant les dessins des objets fabriqués par l'ouvrier ferblantier ; par malheur ce sont presque tous ustensiles de cuisine, qui existent dans tous les ménages et qui sont archi-connus.

Le jury propose d'accorder à ce travail une mention honorable.



*Les membres du Jury :*

MM. A. L. CORIN,  
M. DELBOUILLE,  
R. VERDEYEN,  
J. WARLAND,  
J. FELLER, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 14 juin 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce récompensée a fait connaître que feu Henri BARON, de Liège, en est l'auteur.

## RECUEIL DE MOTS

14<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Reçu un « *Glossaire de termes inédits de la Basse-Meuse* », recueil de cent fiches très soigneusement exécuté.

Tout n'est pas aussi inconnu que le croit l'auteur dans ce recueil. A ce point de vue, M. Warland a compté 38 mots fournis par les dictionnaires liégeois, 33 autres qui sont de légères variantes de forme ou de signification de termes connus ; il reste donc une trentaine de mots qu'on peut qualifier d'inédits, soit entièrement, soit pour le sens seulement. Encore pourrait-on faire observer que certains d'entre eux accusent un génie de déformation assez fréquent dans les villages de la frontière linguistique. L'auteur a noté *deûtê* qui a le sens de *teûtê*, *mâle mahâye* qui représente *mâ m'ahâye*, *micmawe* pour *mic-mac*, *plôûve* au sens de *plôhe* (épidémie), *wèhéne* au lieu de *wèhez-ve*, du verbe *wèhî* se ranger hors du chemin. L'auteur a bien fait de nous avertir, mais il y a des déformations qui ne méritent pas l'entrée dans le Dictionnaire wallon. Elles relèvent de la pathologie du langage. On croit communément que tout ce qui se prononce en wallon est irréprochable : en réalité il y a des « fautes de wallon » comme il y a des « fautes de français ». Élaguons donc encore ces fausses richesses de notre Dictionnaire, sans incriminer le moins du monde l'auteur consciencieux qui a enregistré fidèlement ce qu'il a entendu, qui a même essayé souvent avec succès de l'expliquer.

Le jury estime unanimement que cette honnête contribution au Dictionnaire mérite une mention très honorable, que nous convertissons en troisième prix en tenant compte du soin donné à la présentation matérielle du travail.

*Les membres du Jury :*

MM. A. L. CORIN,  
M. DELBOUILLE,  
R. VERDEYEN,  
J. WARLAND,  
J. FELLER, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 14 juin 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce récompensée a fait connaître que M. Jean DESSARD, de Herstal, est l'auteur de ce glossaire.



## ÉTUDE DESCRIPTIVE

18<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Dans leur ensemble, les œuvres qui constituent la matière du 18<sup>e</sup> concours ne brillent que très approximativement : elles témoignent d'un laisser-aller, d'une négligence, d'une satisfaction de soi-même que le jury déplore une fois de plus.

Un jour viendra peut-être où les aspirants-lauréats se rendront compte que la Société de Littérature wallonne a mieux à faire que de collaborer au triomphe de l'à peu près et de la médiocrité.

*Tot seû.* — Pièce qui ne manque pas de lyrisme. Mais comme elle est écrite, dirait-on, au courant de la plume, le style en est souvent négligé, les répétitions fréquentes et l'allure générale embrouillée. Pas de distinction.

*À d'faite di l'amour.* — Présente les mêmes défauts que *Tot seû*, mais est encore plus confus. On doit faire effort, parfois, pour arriver à se rendre compte de ce que l'auteur a voulu dire ; tout cela reste assez confidentiel, en dépit de la générosité avec laquelle sont composés les vers dont le nombre de pieds est loin d'être soumis à une règle de distribution parcimonieuse. Pas de distinction.

*Wandèle.* — Les deux premières pages recèlent quelque sentiment poétique. Le reste sombre dans un abîme de banalité où il n'y a ni forme ni pensée. On y cherche, en vain, une envolée même relative et, s'il est, de-ci, de-là, un alexandrin qui sonne agréablement, les autres sont, par contre, rigoureusement indigestes ainsi que l'exige la rigide loi des compensations. Pas de distinction.

*Li groumèt,* par un heureux contraste, est allègre et vivant. Une grosse faute à la 8<sup>me</sup> strophe : la jeune fille ne peut appe-

ler le « groumèt » *Nèle*, qui est le diminutif de Pétronille. La 9<sup>me</sup> strophe comporte une répétition inadmissible, car elle n'a d'autre objet que de compléter la strophe n'importe comment, pourvu que la rime y soit, ou à peu près.

Mention honorable avec impression, mais à la condition que soient supprimées les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> strophes.

*Al vile nahe.* — Tout à fait quelconque. Style banal et négligé. Pas de distinction.

*Li congrès dès pauvès-âmes.* — Il y a là une idée originale. Elle eût été bien exploitée par un écrivain de premier plan. En l'occurrence, ce n'est pas le cas : le sujet est traité sur un ton badin tout à fait contre-indiqué. De plus, l'effet dramatique est annihilé par l'emploi d'expressions telles que *mètingues*, *contradiction*, *congrès*, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne sont pas spécifiquement wallonnes. Pas de distinction.

*Lès vîs tîdjès.* — Belle description écrite en une langue très colorée. Le vocabulaire, fort étendu, est d'une réconfortante distinction. Il se dégage de cette page, dont le style est soigné, un émouvant sentiment de vraie poésie. Troisième prix avec impression.

*Lu broheûr.* — Le genre de ce morceau l'apparente étroitement au précédent. — Le style est original et les expressions bien choisies. Le dernier paragraphe, toutefois, pourrait être supprimé car, n'étant d'aucun intérêt, il alourdit la fin. A cette condition, le jury accorde un 3<sup>e</sup> prix avec impression.

*Les membres du Jury :*

MM. G. LAPORT,  
J. MIGNOLET,  
L. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 14 juin 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. A. BASTIN, de Verviers, est l'auteur de *Lu broheûr* ; M. Noël PONTHER, d'Arlon, l'auteur de *Lès vîs tîdjès* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, l'auteur de *Li groumèt*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

## Li groumèt

par A. XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

Li p'tit vârlèt  
Tchante, plin d'agrè,  
Si p'tit bokèt.

'L èst si long, l' route !  
On 'nn' èst mây houte :  
I fât qu'on l' boute...

Èt l' clér rèspleû  
Rind corèdjeûs  
L' ci qu'èst tot seû.

Quéne atèlêye !  
Tot qui blinkêye,  
Rin qui n' rèye !

Co 'ne fwèce, Mouton !  
Qu'ès-se bon djvâ, don !  
Li tiér èst d' bon...

T'âres t' muzète  
— Ine plinte bonète —  
Torade, Mazète,

Qwand n's-ariv'rans  
'Mon l' fèye dè Blanc,  
La qu' fêt r'pwèzant !

Li vèye èst bèle :  
Vite on distèle !  
« Bondjoû, bâcèle ! »

On-z-èst r'cû bin,  
On n' pièd' nou timps  
Po fé l' calin...

Mês l'eûre si passe :  
Fât r'bate carasse.  
« Bonute, sot has' ! »

Li p'tit groumèt  
Riprind s' coplèt  
Près dè clitchèt.

Li vèsprêye tome :  
V'la qu'on-z-alome,  
È l' djîse dès-omes.

On-z-èst rintré,  
Pwis, houpe è lét,  
Si vite sopé !

Dimin, l' convôye  
riprindrè s' djôye  
So blankès vôyes.

Groumèt d' Condroz,  
Qu'as-se on bê lot !  
Va, fré, tchante co,

Èt, lon dèl vèye  
Monne l'atèlêye  
Di t' destinêye !



## Lès vîs tîdjes

par N. PONTHER

---

### TROISIÈME PRIX

---

Mon Diu, lès tîdjes dè tins passé !

Ènn' alît inte dè hâyes di spènes, inte dè tchamps d' trinblinne ou d' frumint, inte dè crâwés meûrs di payou. I s' kitwèrtchît so lès gripètes ; i filît dreût so lès planeûrs, èt s' creûh'lit-i vizon-vizu dè vîlès creûs plantêyes fou climpe dizos l' heûve d'on tchagne ou d'on faw.

È l'osté, qwand lès qwate solos blamît a fwèce â fond dè cîr, i s' racovyît d'on deût d' pouûssîre qui pouûs'lève tchâssons èt sabots. Qu'èlle esteût bèle, èt douce, èt fène, li pouûssîre dè tîdjes di d'vins l' tins ! Chal, èlle esteût blanke come l'albâsse ou blonde parèye qui l' grin maweûr ; pus lon, v's-âriz dit dèl djène oke ; ôte pâ, 'ne mahèye di peûve èt d' sé. Èle candjîve di coleûr sorlon l'eûre dèl djoûrnêye ou l' djoû d' l'annêye. Â ! c'esteût 'ne amistâve pouûssîre qui rêwalève dizos s' cofteû lès roukes èt lès cwatès d' l'ourbîre. Si l' zûvion s'èlève al tchame, èle s'evolève tot balzinant, rapoûlant 'ne lèdjîre damabôme qui dansève adjèt'mint d'vant vos come on binamé feu d' sotê. Èle n'ècurinéve pô ni gote : si l' vint 'nnè k'sèmeve vos massales, èles s'èsbruzihît èt s' hâlît come li pê d'on croté biloke.

Minme nôvimbe èt sès freûtès plêves aminève co tant d' belès-eûres âs tîdjes qui tournît-st-a fagnoûs ! Lès horès èt lès pas di djvâ rascovyît l'êve è leûs foncès, èt c'esteût come dè bokêts d' cîr sipârdous avâ lès vèyès vôyes. Lès nûlêyes s'î murît â djoû. L' solo tot bahant drî l' gridjète î

stârêve dès r'flins d' song' èt d' keûve èt qwand 'le bwèr-gnîve inte deûs lavasses, c'èsteût d' l'ârdjint èt dè crustâl qui l' bêté î féve riglati.

On-z-aveût si bon dè wayî è broûli qui plakîve âs s'mèles, qwand l' nute touméve èt qu'on vèyéve, a on còp d' fizike divant lu, rilûre lès loum'rotes dè ham'tê wice qu'on k'nohéve on tchôd ratrèt !

Qwand l' nîvaye aveût-st-ètèssé sès mèyes èt sès mèyes blankès flotches avâ l' payîs èt qu' dès consîres si rahop'lît inte lès hourêyes, si ç' n'aveût nin stu lès bouhons qui stit-chît leûs rênêyès spales so l' rôye dè cîr, vos n'âriz mây polou acsègnî la qu' lès tîdjes sitindît leû havêye sicrène. Sol' rèwalé èt blanc tapis, lès hôtes botes dè mèssèdjî tchavît deûs longuès riguilites di potes mètowes a pîs d' fâstroû. Avou, plic-ploc, lès rotes d'on live èt l' trace dès-onguês d'on cwèrbâ, c'èsteût lès seûlès-afonceûres qu'on-n-aporçûvéve so l' planeûr. C'èsteût tot blanc, d'on blanc si peûr qui v's-âriz djuré qui l' loumîre, è l' plèce dè d'hinde dè firmamint, montéve dèl tère vès lès nûlêyes.

Â ! lès vîs tîdjes dè tins passé ! On î rèscontra pus d'ine fèye li rênant djwif avou s' bèzèce, rotant, traf'tant, sins r'pwès, sins r'la, come si'ne zinglante corîhe flahasse djoûr-mây so sès r'wètis molèts.

Èt lès cowêyes di pèlurins pâtriyant tot dè long dèl vòye avou l' hisse èt l'èspwér â coûr ! I s' kissètchît nantis, spiyîs, sut'nant leûs d'faliçantès fwèces avou l' crèyance qu'is-aswâdjît lès cis qu' lanwihît è l' coulêye... ou qu' mètît djins, bins ou bisteûs a l'avrûle dès-èmacralèdjes.

Èt lès marièdjes so l' houp'diguèt, pleûtis sâros, calotes di sòye, cotes di moutone ou d' djacona ! Èt lès brubeûs, lès djouweûs d'ôre ! Èt lès sôdârs, don ! Lès sôdârs qui v'nît d' tot lès payîs dè monde ! A pî, a dj'vâ, covièrts d'acîr, moussîs d' clicotes ou d' ritchès hàres, ont-i passé èt rapassé

so lès vîs tîdjes, s'ont-i coukî d'vins leûs fossés, so leûs talus po s' pârti leûs hapèdjès inte zèls... ou bin po mori forsonnés !

Vis tîdjes, oùy vo-v'-la bin roûvîs ! C'est tot-a ponne si d' tins-in-tins 'ne mèskène vis-amonne sès bèrbis pahe li spès wazon qu'a crèhou so vos pan'lèts èt vos talus. A fèye ossi l' hèrna dèl cinse passe tot halcotant so vosse dègn.

Vis tîdjes, on dîrèût qu' vos v' catchîz. Vos v' rèfoncez inte lès campagnes, vos vèrdihez, vos florihez, si bin qu'on n' veût qu'ine sitindêye di d'vères, di steûles ou bin d' tchèr-wés.

Èt vos pèneûsès vèyès creûs totes halcrosses èt totes vièrmolowes sititchèt leûs brès' d'aband'né è mèye dès d'seûlèyès campagnes.

Mins l' vârlèt n'a wåde dè mâker d'arèster s' bayâr divant zèles tot bodjant s' cafougnêye calote. Èt l' mèskène còp'rè d'vins lès grins ine grosse brès'lêye di bleûs-barons èt d' fleurs di tonîre po 'nnè fé 'ne corone qu'èle pindrè tot r'passant â vî crucefis d'al creûh'lêye vòye.

---



(Parler de Solwaster)

## Lu broheûr

par Alexis BASTIN

---

### TROISIÈME PRIX

---

Èt, tot d'on côp, lu broheûr <sup>1</sup> fout sor mi.

Èle amontève come dès bôrês <sup>2</sup> d' foumîre du Mâ-gwèstèr èt d' lès vîs Martchîs. Èle passa, èt lès fonds d' lu State fourît rimplis s'on clign d'ôûy. Lu trokê d' sapins du d'zeû Guêyetê fout houmé. Lès p'tits bouh'nèdjès, onk après l'ôte, ènn' alît èt, avou zèls, tote lu fagne du Djalhê. Pwis, qwand 'll' out rimpli tot l' cîr èt catchî tote lu tère, i sonla qu'èle nu boudjive pus, come l'êwe dè ru qu'aridèle so l' bleû hayin » <sup>3</sup> a l'êr du n' pus couri qwand 'l èst toumé è l' grande gofe.

Èle duvûn' pus spèsse èt l' monde fout tot p'tit...

Lu bokèt d' fagne wice quu dj'èsteû rêssèré candja d' vizèdje. Dès teûyes d'arègne, qu'on n' vèyéve nin torade, su mostrît inte lès brouwîres, duvins lès fotches du lès cohètes, come dès dintèles du blanke sôye. I 'nn' aveût dès mèyes èt dès mèyes, tinkés inte deûs grands fistous, tapant dès filèts d'on bwêrd a l'ôte du l'ourbîre.

Dès pièles su fôrmit, totes pètêtes so lès foyes du lès dju-nièsses èt lès vèrdjètes <sup>4</sup> du lès bioles, âs pôtions <sup>5</sup> d' lès sapins ; pus grosses so lès longuès foyes dèl burné wède <sup>6</sup>.

Lès-ouhês marquît on tâsta <sup>7</sup>... èt i s' mèta a goter d'vins lès bouhons...

Dju rad'hinda vès l' manèdje, câ i m' sonla ôre mu grand père come qwand nos 'nn' alîs âs rodjès frombâhes è lès Grands Fayîs.

« Mès èfants, su v's-estîz surpris dèl broheûr, ruv'nez d'on côp èt su n' qwèrez nin a côpèr â côûrt. Vos v' pièdrîz è l' Fagne come dju m'i a pièrdou mi-mème ! »

Mu grand père, lu vî Djian-Âdam' aveût batou l' Fagne pus' quu n'ôl ome du nosse tîmps.

Du çî tîmps-la, on sitchîve tot-plin pus' fôûs dèl Fagne qu'asteûre : on-z-î aléve â foûr, on foûr deur come lu diâle quu lès bièsses magnît è l'ivièr po n' nin crèver d' faim. On-z-î souyîve dèl sutièrnore — blanc mossê èt brouwîre — èt i n'aveût nou manèdje, è Solwâstèr, qui n'ôhe, è l' côûr, on houpiron <sup>8</sup> du stièrnore. Cisse vocile chervève avou po fé dèss boudjîs <sup>9</sup> conte lès pwètes du lès heures po wèrandi dè freûd è l'ivièr. On-z-î aléve qwiri dèss tchârs du trôfe qu'on broûléve è l'esse, po tchâfer lès stoûves a take èt wârder l' feû d'zos l' crama. Après, c'èsteût lès frombâhes, lu tindèdje âs tchampènes duvins lès bouh'nèdjes, èt l' tchèsse, come trakeûr, câ, a pârt lès gârd, n'ôk n'aveût nou fizêke. On n' brak'nève qu'avou dèss bricoles.

Dè prétimps a l'ivièr, mu grand-père batéve lu Fagne.

« Ciste âné-la, dist-i, dj'aveû hâssî on martchî d' foûr duzeû l' Noûve Gote. C'èsteût l' fin d' Djulète. Il aveût fêt sètch èt l' foûr èsteût râre : i faleût bin ènnè qwiri wêce qu'i 'nn' aveût. Mu martchî n'èsteût nin mâva : on poléve, a tètches, souyî a simpes andins.

I poleût èsse vès sèt-eûres qwand 'l amonta d' lès Rus one supèsse broheûr. Çoula n'est nin râre so l' Fagne. Dju maka djus l' cwèrnète qui d'manéve co, câ l' lèd'dumin c'èsteût dimègne.

Dj'aveû fêt l' cafè, tot près d'on bouhon d' sâ, conte one grosse blanke pîre.

Dju r'prinda m' marinde <sup>10</sup> èt m' paletot ; dju catcha l' cokmâr è bouhon, po qwand on vinreût fèner ; dju ramassa mès batemints èt, l' fâ so lu spale, dju pris m' vôle vès Solwâstèr.



On n' vèyéve nin lon d'vant lu. I n'aveût nou pazê ; mès dj'enn' âreû ralé lès-oûy sèrés.

Èt dju rotéve tot pinsant a nosse Jean qu'èsteût employé amon lès Flaminds, dè costé d' Mâstrêke èt qu' nos-aveût scrit. Il aveût toumé so 'ne crapôde qui lî ahayîve bin èt i djâzéve du mariédje.

Lu vòye cumincîve a m' sonler longue, mès c'èsteût télé fi pace quu dj'èsteû nâhi... Lès-eûres sont tofèr pus longues lu sèmedi !

Come dju comptéve ariver al vòye dès Plèn<sup>es</sup>sses, quu veûdje duvant mi ? lu blanke pîre, al cwène dè martchî d' foûr !! Dj'èsteû ruvni wêce quu dj'aveû lî oûve !

Dju n' vèyéve nin bablou portant : c'èsteût bin l' bouhon d' sâ a costé. Mu cokmâr î èsteût èt, d'zos l' crama, i-n-aveût co dès tchôds brusdins <sup>11</sup>.

Oho ! dè-dje, cumint as-se fêt t' compte, Djian ? Tot pinsant a tès grandès câses èt tot tournant âtoû d' lès Fosses èt d' lès bouhons t'âres tourné, tourné ... èt vo-te-rula ! ... Su tu n' vous nin dwèrmi so l' Fagne, i l' fât r'djower !

Rudjowans-le !... Èt, tot groumetant so mi-même, dju r'pris m' vòye. Mès ci côp-ci dju n' tûzéve pus si lon èt dj' loukîve wêce quu dj' rotéve. Dj'aveû hîbî, torade ; dj'aléve tot dreût ç' côp-ci ! Tot dreût ! ... Ètindans-nos ! I faleût bin tourner âtou d' lès marasses èt dju n' poleû nin frouhî lès bouhons.

Èt rote ! ... èt rote ! ...

Lu nute vinéve tot doucemint èt l' broheûr èsteût pus spèsse.

Dju n' aveû nêle monte. Lu vòye mu sonléve co pus longue quu l' prumî côp : i n'aveût si lontimps quu dj' rotéve !

Èt tot d'on côp, on fris'nèdje mu cora l' long d' lu scrène... Duvant mi, a-n-on mète, lu blanke pîre èsteût la, èt l' bouhon d' sâ !

Dju n' croyéve nin âs macrales èt dju n' crindéve nin pus



lès vèkants qu' lès mwèrts, cès-voci mons qu' lès-ôtes (n'êsteût-ce nin mi qui lès èssèvelihève turtos è Solwâstèr ?). Èt portant, dj'ou sogne. Duv'néve-dju sot ? Qu'aveût-i donc po 'ne fwèce qui m' raminéve voci ?

Dju m'assia so l' pîre èt dju magna l' croston d' neûr pan qui m' dumanéve. Dju mèta è bouhon, a costé dè cokmâr, mu fâ èt lès batemints po-z-èsse pus lidjîre.

Dj'âreû bin dwèrmi so l' Fagne : çu n'âreût nin stu l' prumî còp ni l' dièrin. Mais on m' rawârdéve è l' mâhon èt i faleût aler a mèsse lu lèd'dumin.

Pusquu dj' n'arive nin al vòye dè Plèn'èsses, mu dè-dje, dj'è va 'nn' aler vès lès Vîs Mârtchîs èt lu State, câ mâgré mi dju n' wèzéve ruprinde mu prumî vòye.

Dju stopa m' pœpe ; dju còpa on reûd bordon d' heûze-rê <sup>12</sup> èt dj'enn' ala po l' treûzème còp.

Lu nœte èsteût toumé. A pône vèyéve-dju mès pîds èt i m' areût bin falou sinte avou m' bordon come on-aveûle.

Dju n' riyéve nin, mès-èfants ! Dju n' cora nin come on-èhâsté. Dju prinda m' tims, sayant du r'trover voci vola dè plèces quu dju c'nohéve. Mès, i fiéve trop spès asteûre ! On n'âreût nin viyou on banon a treûs mètes. Pâ, dju n' vèyéve pus l' foumîre du m' pœpe èt lès bouhons vus potchît â vizédje qwand vos-èstîz l' nez d'sus.

Dju rota longtims, longtims ! Po wèce a-dje passé ? Dju nèl sareû dire. Mès dju m' rutrova, dè-eûres après, duzos Hâléfagne, â pazê dèl Fontaine dè Tchèsseûrs.

Dj'êsteû sâvé ! Mi, qui duspôy trinte-cinq ans aveû co cînt còps trècòpé l' Fagne, dju m'î aveû pièrdou !

Nu v' comptez mây pus malin qu' mi èt nu v' fiyîz nin a vos-mêmes : su l' broheûr vus surprind so l' Fagne, tapez hatche èt matche la èt s' ruv'nez d'on còp. Soweze lès vòyes èt lès pazès èt sov'nez-ve du vosse grand père !

« Vèyez-ve, mès-èfants, on djoûr lu monde dufinihrè. Nin par l'êwe : èle nu montrè mây dusqu'a voci. Ni par

lu solo quu n' sintans tofèr come lu pére dèl véye so cisse tère. Nosse tot dièrin linçoù, çu sèrè l' broheûr ! Èle vinrè on djoûr sorprinde lès-omes come èle mu sorprinda, montant d' lès fonds vès lès hôteûrs ; one broheûr pèzante èt spèsse ... Èle montrè, montrè... èt l' solo sèrè catchî, èt nos prés, nos bwès, nos viyèdjes èt nos-èglihes.

Lès-ouhès toumeront dè cîr. Lès-omes èt lès-ôtès bièsses sofoqueront èt tot çou qui vèke su tère po tofèr.

Lès grands tchènes, qu'ont viyou mès grands-pères èt qui rawârdît vos p'tits èfants, vièront leûs foyes su rakètcheter èt leûs tinrons broûler èt i d'meur'ront plantés, come dès creûs, duvins l' pus-èwèrant d' tos lès cimetières.

È l' grande èt tèrìbe pâhûlisté, on n'ôrè pus qu'on brut : lu ci dè ru plorant so sès pîres avou sès-èwes èpwèzonés.

---

NOTES. — <sup>1</sup> *Broheûr*, brouillard — <sup>2</sup> *bôré d'foumîre*, tourbillon de fumée — <sup>3</sup> *hayin*, schiste — <sup>4</sup> *vèrdjète*, rameau — <sup>5</sup> *pôtion*, pointe, piquant — <sup>6</sup> *burné wêde*, molinie (fanée) — <sup>7</sup> *tâsta*, arrêt, silence — <sup>8</sup> *houpiron*, tas, grosse veillote — <sup>9</sup> *boudji*, calfeutrage de litière ou de fougère — <sup>10</sup> *marinde*, besace en toile — <sup>11</sup> *brusdins*, braise — <sup>12</sup> *heûzerê*, houx.

Les voyelles nasales pures *ã*, *ẽ*, *õ* n'existent plus dans le parler de Solwaster. A l'initiale, à l'intérieur et à la finale devant consonne, *an* (*am*), *in* (*im*), *on* (*om*) se prononcent *â*, *ê*, *ô* ; devant voyelle, à la pause et à la finale absolue, on entend *aη*, *oη*, *eη*.

## RÉCIT ASSEZ ÉTENDU

19<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Deux pièces sont présentées au jury : l'une en vers, comprenant cinq sonnets et intitulée *Li bone novèle* ; l'autre, en prose, a pour titre *Li mission da Moncheû l' Curé*.

Le jury a tout le temps d'apporter sa bonne volonté à lire et à relire les deux travaux soumis à son jugement : il ne découvre rien qui puisse retenir son attention. Il doit deviner la vague idée qui a dû inspirer l'auteur de *Li bone novèle*. Quant à la forme, s'il y a quelques vers bien bâtis, il y a aussi des erreurs de rimes, par exemple ces deux rimes en *i* long, suivies dans le deuxième quatrain de deux rimes en *i* bref : *anonci, aswadji, djômi, rafwerci*.

Le conte en prose — faut-il dire que *Li mission da Moncheû l' Curé* consiste à plaider en faveur d'une nièce auprès d'un père qui voudrait imposer à sa fille le jeune homme de son choix — a le grave défaut d'être encombré de longueurs et de périodes sans importance. Le style a cependant des qualités dans la première partie, qui ne manque pas de vie.

Vu la faiblesse des deux morceaux présentés, le jury, à l'unanimité, fait part de ses conclusions négatives.

*Les membres du Jury :*

MM. L. LAGAUCHE,  
J. LEJEUNE  
J. CALOZET, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 12 avril 1937, a pris acte des conclusions du Jury. Elle a détruit, sans en prendre connaissance, les billets cachetés joints aux pièces.

---



## FABLE, PETIT CONTE, ETC.

20<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Reçu seize envois numérotés de 1 à 16.

On a présenté au vingtième concours quelques œuvres d'une réelle valeur à côté d'autres qui, si elles témoignent de la bonne volonté de leurs auteurs, sont cependant d'une texture médiocre. Nous donnons ci-après notre appréciation sur chaque pièce présentée, en justifiant chaque fois notre point de vue.

N<sup>o</sup> 1. *Avâ l'érêdje*. Recueil de sept descriptions intitulées : *Lès nûlêyes, li plêve, li tonîre, li vint, li leune, li solo, lès steûles*. Programme au titre prometteur, mais qui a été traité de façon très inégale. L'auteur a voulu bien faire, mais lorsqu'il sort de la banalité et veut prendre des envolées poétiques, ses ailes manquent d'envergure parce qu'il ignore le sens absolu des mots wallons employés et qu'il n'analyse pas l'expression de sa pensée.

A. Prenons, par exemple, la phrase suivante dans une des pièces les mieux réussies, *Lès nûlêyes* : « *Sêreût-ce l'alnut', qwand (lès nûlêyes) 'l sayèt d' catchî l' Blanc-Mwète qui s' dihombrêye di lès k'trawer d'on côp di s' rondê tèyant, âfi-ce di nos rastitchî s' djêve di mokerèye èt d' nos ravoyî s' freûde loupîre* ». Fautes : *s' dihombrêye* au lieu de *s' dihombe* ; *s' rondê tèyant* au lieu de *s' tèyant rondê* ; le fréquentatif *kitrawer* au lieu de *trawer*, puisqu'il n'y a qu'un trou ; d'ailleurs, on ne *troue* pas avec un *tranchant*, on *coupe* ; une *blanc-mwète* n'a pas *ine djêve di mokerèye* ; *ine djêve di mokerèye* ni *ravôye* nin « *'ne freûde loupîre* ».

B. *Li plêve* : Très décousu ; la première phrase est d'une banalité absolue ; le sonnet introduit dans cette œuvre décèle une décevante faiblesse de pensée.

C. *Li tonîre* : *Li bê tins s' dihombréye*, au lieu de *s' dihombe*. Dans la même phrase *dès côps d' vwès* deviennent *dès côps d' grosse caisse*. L'auteur emploie deux fois l'expression *tîdje d'émant* pour désigner le paratonnerre, ce qui est une erreur scientifique.

D. *Li vint* : *Galurin* est un néologisme emprunté à l'argot français. — La première moitié de cette pièce est amusante et pleine de verve ; la deuxième partie est un tissu de banalités et d'obscurité ; par exemple : Le vent doit de la reconnaissance à Cervantes ? !

E. *Li leune* : Insignifiant.

F. *Li Solo* : La phrase suivante ferait bonne figure dans l'almanach Mathieu Laensberg : « *Li Solo, adjèyante boule di feû qui v' taperîz tot Moûse dissus sins l' poleûr distinde, vos porîz cûre so ç' fornê-la ine fricassêye faite avou dès-oûs gros come dès tonês, ine trintche di lârde so lisquêl on djouwereût ds bèyes, li tot talmahî èn-ine pêle ossi grande qui l' Plèce Saint Lambêrt !* » *Talmahî*, qui signifie « manigancer, intriguer » est employé à contre-sens pour *mahî*, *kimahî*.

G. *Lès steûles* : Bonne rédaction d'un écolier de 6<sup>me</sup> primaire qui vient d'entendre, pour la première fois, des notions élémentaires d'astronomie.

CONCLUSION : Ces pièces doivent être remaniées de fond en comble par l'auteur ; il ne manque pas de talent, si les œuvres sont bien de son invention.

N<sup>o</sup> 2. *Lès pôtrêts*. — Charmante et naïve évocation du passé, accompagnée d'une douce philosophie ; l'auteur a pensé avec son cœur. Troisième prix.

N<sup>o</sup> 3. *So on banc*. — Cette pièce présente des fautes de morphologie (*avisêye* pour *avise*) et on y relève des expressions hasardées : *lès d'êstchanteû*, *d'sôlantès gonhîres*.

N<sup>o</sup> 4. *Rahênans l' djeû*. — Cette œuvre n'a pas été travaillée. Laissons à l'auteur le soin de la revoir.

N° 5. *Li Pâye*. — Récit assez bien exprimé, mais idées un peu simplistes et bon sens trop naïf. Fautes principales : *Qui ç' n'èst qu' dès mâ pinsants qui n' tûsèt qu' al rouflåde* et *Leûs p'titès k'hign'hagnes* manquent d'euphonie. — *C'est-ine aute comis-sion ?* Quel lyrisme ! — *Li camarâdrèye qui pratique l'amilié, li sainte frâternité, èt l'umânité*. L'auteur oublie le wallon.

N° 6. *A l'ombe dé no catiau*. — Recueil de trois pièces : a) *Mariâche manqué*. Histoire gâchée d'un joli conte japonais paru (vers 1932) dans un recueil de « Contes et Légendes du Japon », publié par la Librairie Fernand Nathan, 16, rue des Fossés Saint-Jacques, à Paris. Au reste, depuis lors, ce conte a fait son petit tour du monde. — b) *Vieille histoire*. Si vieille qu'il est parfaitement inutile de l'entendre raconter si longuement. — c) *Boneûr in famiye*. Sketch bien réussi, mais presque tous les auteurs dramatiques ont mis en scène ces personnages et les font parler de la sorte. Néanmoins l'œuvre aura du succès. Mention honorable avec impression.

N° 7. *Tchampion*. — Il y a beaucoup de bon dans ce poème qui n'a pas été mis au point. L'auteur abuse du nom propre pour les besoins de la rime. Il supprime parfois l'article pour les besoins du rythme, par exemple, *so règuinantès trotinètes, tripler hotchèts*, etc.

N° 8. *Tchin èt tchèt*. — Bien observé. C'est la seule qualité de cette œuvre de littérature enfantine.

N° 9. *L'Éclipse*. — Insignifiant. Véritable fourmilière de *qwand*, de *qui*, de *pace-qui* et de *pusqui*.

N° 10. *Li tchoûlade*. — Rien de bien original dans la forme. L'auteur rend cependant son personnage touchant. On sent qu'il éprouve lui-même de la pitié, et il la fait partager par le lecteur. Certaines fautes comme celles relevées dans la phrase suivante déparent cette œuvre : *On djoû qu'èle barbotève si tchèt qui lê aveût lap'té s' lècé qu'èle aveût rouvî so l'tâve*. La fin est aussi à revoir. Néanmoins, nous proposons une Mention honorable sans impression.

N° 11. *Li novê marlatcha*. — Enfin, voici une œuvre bien



wallonne et qui a dû demander à l'auteur un travail peu commun. Correction grammaticale, analyse de caractère, humour, spiritualité wallonne font son apanage. Nous proposons un Troisième prix avec impression.

N° 12. *Fré Baiwîr*. — Mêmes remarques que pour le N° 11, probablement du même auteur. Connaissance approfondie du vocabulaire, emploi judicieux du mot propre. Même distinction.

N° 13. *Frisse marchandêye*. — Du même auteur, si l'on en juge par la gaieté du conte et la perfection de la forme.

Le symbolisme discret qui existe entre les éléments de la *fricassêye* et les deux amoureux un peu mûrs est du dernier cocasse.

Cette pièce est toutefois de moindre envergure que les N° 11 et 12, quoiqu'elle révèle aussi chez l'auteur la connaissance exacte des nuances du vocabulaire liégeois ; par exemple, *Pâkê-Nânou* et *Dj'han-macoye*. Le jury propose une mention honorable avec impression.

N° 14. *Porminåde so l'ête*. — Bon devoir d'écolier, style peu naturel.

N° 15. *Lès vèyès djins*. — Monologue. Nombreuses idées déplaisantes, surtout dans la bouche d'une jeune fille. Presque immoral.

N° 16. *Contes tot nous*. — Recueil de neuf pièces en dialecte du Condroz. Scènes très simples de la vie populaire contées en un wallon savoureux, très coulant. L'analyse des caractères est bien conduite. L'effort fait par le concurrent mérite un troisième prix avec impression partielle (conte n° III, intitulé : *Lècète*).

*Les membres du Jury :*

MM. Jean WISIMUS,  
Lucien MARÉCHAL,  
Jean DESSARD, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 10 mai 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux

pièces récompensées a fait connaître que M. DD. BOVERIE, de Liège, est l'auteur de *Lès pôtrêts* ; MM. Odon WILLAIN et G. DECHÈVRES, de Mons, les auteurs de *Boneûr in famiye* ; M. J. BOSLY, de Wandre, l'auteur de *Li novê marlatcha*, de *Fré Bêwir*, et de *Frisse marchandèye* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, l'auteur de *Contes tot nous*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

## Lès pôtrêts

par DD. BOVERIE

---

### TROISIÈME PRIX

---

On djoû, tot nah'tant è l' male âs lîves qu' èst rètrôk'lêye è grignî, vos mètez vosse main so l'albom' di famile qui dwèm' la, fâte qu'èst tro-z-èhalant.

Vos soflez 'ne miyète li pouûsîre qui racoûve lès-ôr'rèyes di cârton, vos droviez l' gros fèrmwér di keûve, èt, assiou so' ne vile kèsse, vos toûrnez lès pādjes.

Vochal vosse papa èt vosse mame. Vos v' sintez bin ureûs : si vos lès-avez co... I sont pris l' djoû d' leû marièdje, is-avît vingt-ans. Asteûre, c'èst vos qui lès-a, èt dès â-d'-dizeûr !... Lès-annêyes toûrnèt, toûrnèt !

Îy ! c'èst matante Julie ! Come èlle èsteût djône, la ! Èt quel èr sérieûs ! Pa vos dirîz 'ne dame di scole !

Hê ! vo-v'-la avou vos soûrs, qwand v's-avez fèt vos Pâques. N'a nin a dire, mins v's-estîz-st-on bê valèt : capoules a la Paulus, monte èt tchinne d'ôr, solés laqués èt costume so mèzeûre... Mins vos soûrs, qu'ont-èles so leû tièsse ? Qwè !... c'èst dès tchapès, çoula ? Vos dirîz l' djârdin d'a Grètry ! Ènn'a-t-i dès fleurs èt dès camatches so leûs gnacs !

Ci-chal, n'est-ce nin cuzin Zidôre ?... Siya, dê, c'èst lu ! Il-esteût come ine fritche, adon... mins asteûre, i peûse divès lès cint-èt dîh ! Çoula, c'èst monnonke Djâque. On l' rik'noh'reût d'vins mèy, avou s' pîpe èt s' paraplu qui fèt cwér avou lu !

Tins, quî èst-ce ci sôdârd chal ? Awè !... c'èst lu : c'èst monnonke Jean, an t'nuwe di gâr civique. A-t-i l'êr galiârd, don, ainsi !



Louke on pô matante Nanète, qu'êle pèneûse mène !  
N-a l' fotografe qu'âre sûr rouvî di li fé l' rik'mandâcion :  
« Ni bodjîz pus... mins soriyez ! »

Êt vos toûrnez lès pådjes douç'mint. Vos r'vèyez dès pôtrêts qui l' timps a distîdou, dès vizêdjes d'êfants, dès ôtes tot k'pleûtis. C'èst tote l'istwére di vosse famille qui ravike divant vos-oûy. Après avu toûrné l' dièrinne pådje, vos d'morez la, li loukeûre piêrdowe à lon. Lès sov'nîrs assâdèt vosse pinsêye ...

Vos sondjîz a dès nozêyès fleûrs qui n'ont-st-avu qui l' timps dè droviér ine clére âme à solo, divant dè flouwi po tofér... Vos r'vèyez l' mîma qu'èsteût todi si frisse èt qu'èsteût si bone, lèye qui veûyîve sor vos avou tot l'amoûr qu'on-z-a po si p'tit fis...

Vos r'tûzez à grand-père, a s' loukeûre d'êfant, a sès-istwéres di l'an sèptante, a sès dozînes di Djâcob acrotchîs al pareûse dilé li tch'minêye, la qu'i trovêve è l' tcholeûr dèl plate-bûse on baume po sès roumatisses...

Mins tot d'on côp on brèt après vos d'vins lès grés :

« Émile ! Émile ! N'a Moncheû Latoûr qui vint r'qwèri vos-ovrêdjes ! »

Moncheû Latoûr, vosse mèyeûse cande !

Rademint, l'albom' va r'prinde si plèce divins lès vîs saqwès. Li coviêke dèl male ritome so vos sov'nîrs come ine take di pîre s'on câvô...

Vos roufflez al valêye dèl montêye, tot wayant so l' pate dè tchèt, qui tchawe come s'on l'ahoréve... Êt vos corez mouyî vos mains à robinèt. Ainsi, lès dièrinnès poussîres di l' albom' kimincèt on long voyêdje so l'êwe qui coûrt... qui coûrt... sins r'la, come li vèye...

---

(Dialecte de Mons)

## Boneûr in famiye

par Odon WILLAIN et Georges DECHÈVRES

---

### MENTION HONORABLE

---

*Èl père ; èl mère ; lés deûs-infants ; in camaråde au père.*

*Èl père (dins s' fauteûye, lisant l' gazète). Ç' qué vos-avez vu, Gélique, ès'n-afère-la ?*

*Èl mère. Quéle afère ?*

*Èl père. I-l-a co deûs nouviaux infants martîrs in France... on-n-a r'trouvé, dins 'ne câve, lés malûreûs tout rimplis d' côps.*

*Èl mère. Nié possîbe !*

*Èl père. Lîsez, éyé vos vwârez...*

*Èl mère. I vaurwat mieûs qu'i n'eûsse nié d'infants, n'est pas, pou...*

*Èl père (coupant). D'abôrd, i n'ârwat pus d' famiye.*

*Èl mère. Bé, pou l'z-aringer ainsi.*

*Èl père. I faut pinser a lés vieûs joûrs, Gélique... Dites-mé in peû qu'est-ce qu'on f'rwat si lés-infants n' s'riont nié la pou vos dorloter pus târd.*

*Èl mère. On îrwat a l'ôspice Glépin, assuré.*

*Èl père (cantant). « Oû peût-on êtré mieûs qu'au sein dé sa famiye ».*

*Èl mère. Wais, bé 'l'est bon... (Argârdant l' pindule) Mon Dieû, quatre eûres !... Mimile éyé Jujules vont d'ja r'véni d' l'école.*

*Èl père. Avez pinsé d' préparer a gouter ?*

*Èl mère.* Èn' vos-in fêtes nié... c'est facile dé comander quand on-n-est dins s' fauteûye.

*Èl père.* Bé, c'est samedi n'est-pas, j' profite d'èl semaine inglêse, mi...

*(Mimile, sept ans, rinte dé l'école avé s' frère Jujules, neuf ans).*

*Mimile.* M'man, Jujules m'a co batu.

*Èl mère.* Wais ?

*Jujules.* Ç' n'est nié vrê, savez m'man, ç't-in minteur.

*Èl père (a pârt).* Iz-arsambeté tout leû mère !

*Mimile.* Il a volu m' prinde èm' part dés macarons d' Grand-mère Titine.

*Èl père.* Hin qu' c'est biau, Jujules !... in grand fieû come vous !!

*Èl mère.* I n' faut nié vos lèyer fêre, Mimile... *(a Jujules)* t't-a-l'eûre, Jujules, j' va vos foute ène cocarde.

*Èl père.* Mais, Gélique, vos avez l' main jolimint légèrte... vos-êtes toudi avé vos cocardes,... vos n'avez pourtant nié tiré au sòrt...

*Èl mère.* Lisez vo gazète, vous.

*Èl père.* Têjez-vous, chafêrlique !...

*(Èl mère a coupé lés tartines ; èl café ést vèrsé, èl pot a confitûre su l' tâbe avé 'ne jate dé sirop ; lés deûs ropieûrs sont au posse.)*

*Èl père...* Éyé wais, ... on peût minger ?

*Èl mère.* C'est come vos volez. *(Èl père ès' mét a tâbe).*

*Mimile.* Mi, i m' faut dèl confitûre, na !

*Jujules.* Éyé mi avèc, c'est pus bon.

*Èl mère.* Atincion qu'i 'nd'a pus branmint ; ... bayez vos tartines ici... vo père, pou in còp, n'a qu'a prinde du sirop.

*Èl père.* Pourquoi ç' qu'èj' compte d'abòrd, mi, ici ; ... j'ârwa pourtant ainmé dèl confitûre avèc.



*Èl mère.* Avez jamé vu arclamer su d'z-infants... ç'in-n-est ieune, ça... Paufes pétits proutes ; s'i n'âriont pus leû mère, v'là co deûs nouviaux martîrs...

*Èl père.* I m' sambe tout d' même qu'èj' peû bé dire quêt' chôse.

*Èl mère.* Éyé après...

*Èl père.* Bon, mêtez du sirop... (*on minge*).

.....

*Mimile.* Hin, p'pa, m'in daler j'wer su l' rûe !

*Jujules.* Hin, p'pa, mi avêc !

*Èl père.* Éyé quand ç' qué vos f'rez vos d'vwârs ?

*Èl mère.* Mon Dieû-Ségneûr, come vos-êtes toudi la pou contrarier lés jins... Vos in-n-avez iun d' caractère... ar-mêtez-vous dins vo fauteûy éyé vos lirez l' Guêre Civile in-n-Èspagne...

*Èl père (coupant).* Ç' qu'èj' vwa, c'est qu'i n' faut nié daler in-n-Èspagne pou ça.

*Èl mère (contin'want).* Éyé t't-a-l'eûre, vos bârez in còp d' main a lés ropieûrs pou ieûs' aprinde leûs l'çons éyé l' rêsse.

*Èl père.* Merci ; in-n-aute còp j'en dirai pus rié... in face dés-infants, c'est du propre !

*Èl mère (a Jujules éyé Mimile).* Alez més p'tités crotes in chocolat, all'z-in j'wer in moumint su l' trotwâr. Atincion a lés autos, savez... (*au père*) La !... C'est mi qu'est mête ici...

(*Lés infants sont dalés avé leûs cèrçôs*).

*Èl père.* Vos-îriez fêre ça chez Polite, i vos fout su l' rûe pa l' piau d' vo marone...

*Èl mère.* Nos n' somes nié chez Polite.

*Èl père...* Éyé, c'est tout m' gouter, ça, ène tartine dé sirop avé du chirlape.

Èl mère. S'i vos faut du « Hûe » vos n'avez qu'a daler au boucher.

Èl père (*come pou s'in foute*). An ! j' n'i pinswa nié.

Èl mère. Foutez-vous bé dés jins... si c'étwat pou l' touû-bac' i n' vos faurwat nié d' domestique.

Èl père. Pou 'ne malûreûse distrakcion qu'on-n-a...

Èl mère. Au lieu d'ingèler lés jins, éyé pwisqué vos-avez l' tamps, prin-nez l' brouche éyé l' cirâche la-bas dins l'armwale, ténez, éyé vos f'rez lés botines du diminche dé vos djônes.

Èl père. Bon, pou vos fêre plési...

(*I prind lés-afutiaus éyé s'in va dins l' couûr... On frape al porte*).

Èl mère. Rintrez ! (*Èl camarâde rinte*).

Èl camarâde. Bonswâr, Madame... Antwêne n'est nié la ?

Èl mère. Si fêt, il ést ocupé, j' m'in va l'apêler ; (*criant*) Antwêne !... 1-l-a ci in mossieû pour vous.

Èl père (*rintrant avé l' brouche a 'ne main éyé 'ne botine a l'aute*). Èm' vieûs camèrluche Adole, mais qué nouvèle ?

Èl camarâde. Èm'n-amisse Antwêne !... v'la bé douze ans qu' j'en t'ai pus r'vu.

Èl père. Wais !... come èl tamps passe.

Èl mère. Antwêne èm' bâye in côp d'main, come vos vwayez.

Èl camarâde. A la bone eûre ainsi.

Èl mère (*a Antwêne*). Bayez-t-ici qué j'in finisse... i m' sambe qué ça n'avance nié râte, vos-êtes co indormi, assûré... (*Au camarâde*) Èn' prin-nez nié atincion, savez Mossieû.

Èl camarâde. Fêtes come a vo mēson, alez, Madame.

(*Gélique artrou se sés manches, débarasse Antwêne, éyé sòrt a l' couûr. A ç' moumint-la, lés deûs-arsoûyes rinte, jète*

leûs cèrçôs dins lés gambes dés jîns, pweis s' dispute pou  
'ne tourpiye).

*Èl père (a lés-infants).* È bé, qu'est-ce qu'on dit ?

*Juïules éyé Mimile.* Bonswâr, Mossieû !

*Èl camarâde.* Bonswâr més brâfes pétits-omes. (*Au père*)  
C'est l' famiye ?

*Èl père.* Wais.

*Èl camarâde.* Come ça pousse, hin... C'est râte inl'vé a  
l' mēson dés-autes.

*Èl père.* Wais... Éyé twa, t'ès marié ?

*Èl camarâde.* Non fieû ; célibatère indûrci.

*Èl père.* Ç't-in tôrt... ; tu n' peûs nié t'inimaginer come on-n-  
ést bé in famiye... Avé 'ne fême come èm'n Angélique,  
qui m'a bayé deûs biaux p'tits-anches, c'est l' grand, c'est  
l' vrē boneûr..., éyé i n'a qu' ça, su tère, qui peût nos-armète  
d'aplomb...

« Ainsiswatil ».

---



## Li novê marlatcha

par Jean BOSLY

---

TROISIÈME PRIX

---

Li d'bite, c'est l' mèyeû diplome :  
Avou s' linwe on va-st-a Rome.

Dèdè, l' cinsî d'Al Hâye, èsteût d'on bon coyin,  
Lâdje è l' bousse, amistâve, rik'nohant po sès djins,  
Fwért lèdjîr so l'ovrèdje  
Èt sogneûs po l' magnèdje.

Ossu, qwand l' vî Dôdôr, si crawé marlatcha,  
Eûrit lôyeminôyemint hansî s' dièrin sofia,  
Tos lès vârlèts qu'èstît fou mèsse,  
Lès vigreûs come lès tchêye-è-l'èsse,  
Reût-a-bale acorît  
Afis' di s'ègadji :

Ènn' abiza vormint dès cwate cwènes dè payîs,  
Di Hêve èt dèl Campène,  
Dèl Hèsbaye èt d' l'Ârdène.  
Po r'hazi l' clâ, lès bons pârlants  
Ni s' djinnît nin dè fé l' plakant  
À préhî l' djintilèsse  
Seûye-t-i d' Pière ou d' Djan'nèsse.

Après-aveûr tûzé treûs djoûs  
Po savu k'mint qu'i s' sètch'reût fou,  
Nosse Dèdè rapoûla l' trûlêye  
So l' dègn di s' heûre, avou l'îdêye  
Di tchûzi d' zèls li pus malin.  
(Il-èstît po l' mons catrè-vint).  
Èlzî d'viza tot simplumint :

« Come li curé l' prêche è s' pirlôdje,  
» Dji creû qu' so l' tère tot-a-fêt s' fôdje  
» Avou l' nombe treûs : li Trinité,  
» Li Fwè, l'Èspwér, li Tcharité,  
» Lès Treûs Rwès, minme li Sinte Famile.  
» Po m' pârt, mâgré qu' dj'a 'ne bone babile,  
» Dji n' pârlurè gote dè trèpî  
» Qui n' sâreût t'ni qu' so sès treûs pîds,  
» Dès treûs seûyes ni dès treûs halènes,  
» Dès treûs tièstous ni dè tricwène,  
» S'on voléve, on-z-îreût-st-insi  
» Disqu'al saminne âs treûs djûdis.  
» Sorlon l' rapwètroûle di mès tâyes,  
» Fât-èsse d'acwêrd po-z-avu l' pâyè :  
» È m' mohone mây nouk n'inturrè  
» S'i n' pinse nin come Moncheû Dèdè.  
» Asteûre, corêdje, c'est l' còp âs djèyes !  
» Scrihez-me treûs mots â pus-abèye  
» Rapôrt âs treûs sudjèts rachous  
» So lès foyous  
» Qu'on v's-a r'mètou ».

À long d' treûs hirèyès-eûres  
Tot l' monde ava d'né s' mèzeûre,  
Mins, tot r'loukant leûs grabouyas,  
Li mèsse hossa s' tièsse èt brèya :

« Quéne salåde  
» Al moståde !  
» Djèl wadje, mi vè  
» A pus d' cervè  
» Qui l' pus sùti d' vos-ôtes !  
» Wice èst-i pôr, li drole d'apôte  
» Qu'a r'ployî s' foye sins grèter d'sus ?  
» I n'a sûrmint qu' dè clér di makèye è s' cabus ! »  
« Tot doûs, tot doûs, cinsi ! » — riprit on cadèt d' Logne,

Dji v' frè vèyî çou qu' c'èst qu'on marlatcha d' Bastogne :

» Si so m' papî

» Dji n'a rin s'crit,

» C'èst qu' li spot dit, è l'Ârdène,

» Li linwe èst mèyeûse qui l' pène.

» Qui fât-i èsse po qu'on seûye djalot d' vos ?,

» Dimandez-ve ; dji rèspond : Mwért, ritche ou sot.

» Qui deût sèpi l' vârlèt po bin chèrvi so 'ne cinse ?

» Foyî,

» Soyî,

» Coyî,

» Vola tote li siyince ;

» Tant qu'âs treûs linguèdjès qu'on djâz'reût

» Po-z-èsse chal ine sakî d'adreût,

» Dji k'noh so l' bètchète di mès deûts

» Li françès, li lidjwès, l'âgneûs ». —

« T'ès l'ome qu'i m' fât : tape-la t' bèzèce »,

Dèri Dèdè, « c'èst twè qu'a l' plèce ! »

---



## Fré Bêwir

par Jean BOSLY

---

### TROISIÈME PRIX

---

Bêwir, on vî saftî, vikéve rowe dès-Aveûles,  
Li tère n'a mây pwèrté nou pus-awoureûs qu' lu,  
Rètrôk'lé è s' bagnole loupé d'ine pane di veûle  
I pètève ot'tant d'êrs qu'i r'saftève di tape-djus.

Alène, tchètê, tricwesse, trintchèt tram'hît timpèsse  
Ossu n' prindève-t-i nin lès ponnes di s' rilaver,  
C'èsteût on vrêy moriâne dès deûts d' pîd disgu'al tièsse,  
Ârêût falou 'ne sitrèye po 'ne gote èl distak'ner.

Ine vilinne rossète bâbe li havéve al bodène,  
Ine saqwè d' mât pingnî, dâboré, tot glumiant  
Di hârpik èt d' crâs lârd ; sès seûyes, dès bwèrès d' tchène,  
Lî rahît è l' hanète : qué lèd Saftî Rénant !

Lès cis qu' s'ennè chervît n'èstît nin málâhèyes :  
Tot-plin dès reûs scolîs, dès candes â feûte bolou  
Qu'alouwèt leûs patârd a dès mâticotrèyes  
Èt k'hustinèt l' pôve monde pé qu' dès macrès-r'crèyous.

Ni v'la-t-i nin qu'on djoû, po l' Mârdi al vète djote,  
Lès forsôlés pindârd talmahèt dè fé m'ni  
Li d'labodé Bêwir avou zèls beûre li gote  
So l' ci d' lî n'ner 'ne ah'lêye di botes a radreûti !

On lavasse di rokèyes vis-aploût so 'ne éclipe,  
Li mimbe-di-Diu goûrdjèye èt tût'lêye a stalon  
Si bin qu' vo-l'-la stâré mwért-sô, plin come ine tripe,  
Â mitan d' l'atêlêye... èt pwis k'mince li tridon :

On lî rase si makète, sâf ine sitreûte corone,  
On lî r'cip'têye si bâbe rif-raf a ras' dèl pê,  
On k'hèye a l' rinètî po l' mons treûs draps d' mohone  
À pont qu'êsteût dim'nou ossi blanc qu'on navê ;

On lî mè't' so li scrène ine vèye mousseûre di monne,  
Rin n'î mâke : ni l' calote, ni l' cwèrdale, ni l' tchap'lèt.  
Noste ome insi triké, lès marlous tos-èssonne  
L'apwèrtèt às Mèneûs, èt la, tot fant l' pôlèt,

I racontèt à Fré qu'èlzî vint doviér l'ouh'  
Qu'avèt trové so l' rowe on monne on pô k'pagnté,  
Ci sèreût fé pètchî dèl lèyî k'heûre dèl flouhe,  
I l'ont-st-aminé chal afîs' dèl dissôler !

Li clôstri reût-a-bale apice li ragognasse,  
L'ahètche po d'zos lès brès' è l' bèle tchambe dè mostî,  
Èt, sins 'nn' avu pus d' keûre qui d'on bodèt d' badasses  
Èl hène-la so lès plantches tot l' trètant d' calfurtî.

A hipe dè lèd'dimin l'êreûr èst-èle vinowe  
Qui l' briyosse si dispiète èt s'èware dè mwèrdi  
È hotche è mé 'ne grande plèce si prôpe èt si bin t'nowe :  
I veût pôr è mureû come il èst-apôtri !

« C'est portant twè qu'ès mi ! Nonna dè ! Dièw m'afwèce !  
» Nonna, c'est mi qu'èst twè ! Abèye don ! Hê-la ! Hê !  
» Sondje-dju ? Dwèm'-dju ? Vike-dju ? Wice so-dje ? Quî  
so-dje ? Quî ès-se ?  
» Sètchîz-me fou dèl Volîre ou disclawez m' wahê ! »

Li Fré apatraftêye tot-z-oyant 'ne télé tchawåde.  
Bêwir lî brêt : « Si dj' so todi mon lès Lidjwès,  
» Drayetêye rowe dès-Aveûles, à pus vite, camèrâde,  
» Èt si t'î veûs Bêwir, mi dji n' sé pus quî dj'ès ! »

---

## Frise martchandèye

par Jean BOSLY

---

MENTION HONORABLE

---

« Dinez-me on pô po 'ne fricassêye  
» Alez, Kèt'lène : ine bone tchèmn'êye  
» Avou in-ou tot fris' pounou ».  
C'est li d'mande qui Pâkê Nânou,  
On vî djonne ome todi stokès'  
Mins ine miyète ascû dèl tièsse,  
Féve a 'ne vind'rèsse dèl Rowe dè Pont.  
Cisse-chal li chèrva s' comichon :  
« Mi bê crolé, dj'a 'ne martchandèye  
» Qu'on n'a mây vèyou chal è l' Vèye :  
» Mès bacons m'nèt foû d'on pourcê  
» Qui n'a stu noûri qu'à lècê,  
» Mès-ous hoyèt dè cou dèl poye ». —

« Merci » — dèri li Tch'han Macoye  
Tot rèbrid'lant fé si d'djuner.

Adon qu' s' apontive a l' casser  
Ni v'la-t-i nin qu'i lét so l' hagne  
Di l'ou : « Bâre, cins'rèsse dè Grand Tchagne,  
» Bastogne, voreût voltî galant  
» Inte deûs-adjes èt nin trop spitant ».

Noste ome, blouzé, scrît d'on côp 'ne lète  
Èt l'èvôye al nozêye poyète,  
I wèstêye l'ou èt n' saweûre nin  
Qu'i magne dè lârd amèrikin !



Quèques djoûs pus târd, vola l' rèsponse  
Qu'i r'çûva dèl clapante anonce :

« Di wice rim'nez-v' don vos, vî fré ?

» Fât creûre qui v' n'èstez nin prèssé !

» Tutûte, valèt, corez-al dièle,

» Ca, so l' trèvint, dj'a fèt handèle :

» Dji so mariêye dispôy treûs-ans

» Èt dj' rawåde mi deûzinme èfant ! »

---

## Lècète

par A. XHIGNESSE

---

### TROISIÈME PRIX

---

Qwand Lîza, li tote hingue pitite feume dè cwèpî Noyé, ava on sîhinme nozé gnègnè, qu'èsteût on valèt, l'ome dèl mohone ni s' pola èspètchî dè dire : « Damadje qui s' n'èst nole djèrmale dèl minme sôre ! Li rwè âreût stu pârîn d'onk dè deûs, pusqui n's-avis dèdja cinq cârpès. Êco 'ne bone dringuèle qui nos passe dizos l' narène ! »

« Êt mi, dj'a p'-tchî di m' passer d'ine parèye dringuèle, parèt ! » rèsponda l' payîne. « Minme qui, si n' tint qu'a 'ne saquî, èdon Noyé, nos l' lèrans bouf ! »

Êsprit d' contrâdiccion, Noyé, lu, nêl lèya nin insi : mons d'ine annêye après, li pôve Lîza d'va bin fé l'anonce qu'on s'alève co racrêhe. — « A la bone eûre ! » s'èclama Noyé ; « après l' bê sîh, ci va-t-èsse li bê sèt' ! Lîza, t'ès-st-ine feume tot-oute, èt li rwè va-t-èsse come ti direûs t' cuzin ! »

Mâlèreûs'mint, ci n' fout qu'on lèd sèt', c'èst-a-dire ine pitite bâcèle, ci còp-chal, èt qui n'ava nin l' chance d' èsse bin r'çûte di nolu.

Come di djusse, on l' bat'ha dè sorno d' Lècète, qu'èle wârda tote si vèye èt qui n' li alève nin co si mâ. Fène èt coriante come on nâlî — si pére n'èsteût-i nin, â rés', dè mèstî la qu'on 'nn' èplôye ? — èle div'na, avou l'adje, rû-zèye come ine pitite cwède — èt s' sèt-on qu' cwède èt lècète sont dèl minme tîre.

Djoyeûse, todi d' bone oumeûr avou çoula, èlle assètcha, qu'èle n'aveût qu' saze ans a hipe, tote ine hièrlèye di galants qu'èstit tofér amon Noyé a-z-apwèrter 'ne savate a ris'mèler

ou dès dobes solés a r'cwèstrer, istwére d'aveûr l'intrêye è l' mohone, ca Lîza n' voléve nin ètinde djâzer d' hanteyes po s' bokèt d' fêye : « T'as co bin l' tîmps, va, mi p'tite Lècète », èsteût-èle afètêye di lî dire. « Avou l'ègzimpe qu'on t'a d'né chal, li rwè sèreût bin vite deûs fêyes pârîn è t' mohone, si ti t' mèt' si timpe a l'ouêve ». — « Rapâftezve, mame », rèspondéve li crapôde tot riyant ; « vosse pitite Lècète n'a wåde d'esse si ènocinne. Èle sâre bin prinde... divins sès lès' ine saquî tot plin pus rêzonâve qui m' papa. »

Èt ç' fout vrêye : Cisse fène mohe-la d' Lècète ni vola sètchî al grande cwède qu'avou l' gros èt ritche cinsî Trûsâ qu'èsteût pus pâhule qui spitant, qu'aveût câzî l'adje da Noyé, mès qui, lu, s' passéve bin, po viker, dè fèri d' l'alène èt d' s'èpufkîner tot d' hârpîh.

Li brâve Trûsâ èsteût minme si palot qu' li rwè, è l' plèce d'esse houkî è s' mohone po pârîn, âreût bin d'vou lî fé dobler sès contribucions cåse qu'i n'aveût vormint nole tchèdje di famile â-d'-dizeûr di s' feume.

Ossi, Lècète passéve avou lu l' pus bèle — ou dè mons l' pus keûte — dès vicâreyes. Câzî 'ne pitite tchèsturlinne, elle âreût polou monter a Noyé l' pus clapant botique di tot l'âtoû, èt, a fwèce dèl bin sognî, èsteût-èle arivêye a fé dèl grêye Lîza, qui asteûre poléve magnî dobe tot n'ovrant câzî pont, ine inflêye dondon, grosse come ine toûr... Mès ç' côp-chal, nin po racrêhe.

Tot aléve don p'on mî — totès cwèdes bin ècrâhêyes, âreût dit l'ôte — qwand, après sîh-ans d' douce pâye, Lècète piêrda Trûsâ. Èle lî d'na pus d'ine lâme, mès vos n' vîrîz nin qu'èle s'enn' âreût fêt on chagrin a n' mây si consoler : Ni lî aveût-èle nin d'né tot l' boneûr qu'i ratindéve di lèye... èt n' valéve-t-i nin mî, halcrosse come i div'néve, di s' ripwèzer po tot d' bon, è l' plèce dè malârder co dès-annêyes èn-è-rote ?

Come di djusse, lès djîns ni s' polît èspètchî dè pinser —



èt dè d'ner a-z-ètinde — qu'avou on no èt dè piceûres come èlle aveût, il èsteût dandjereûs qu' Lècète âreût bin polou aveûr sètchî trop fwért so l' cwède qui Trûsâ, atot l' siposant, s'aveût mètou â hatrê.

N'èspêche qui Trûsâ eûrit on bê réqwiym. Èt c'èst Noyé qui lî acwèrda : « Veûs-se, Lîza », d'ha-t-i a s' feume, « Trûsâ n's-a stu come quî direût l' sètinme valèt qui n' ratindîs. Li rwè, djèl vou bin, n'a nin avou l'êr di s'enn' aparçûre, mès l' brâve mi vé, tot spozant nosse fèye, nos-a rapwèrté tot plin pus'.

Tot compte fèt don, Lècète n'a nin stu po nos-ôtes on si lèd sèt' qu'on-z-âreût polou crinde. Feume, t'as bin adièreî çou qu' t'as fèt, pusqui t' fèye a stu sincieûse èt a si bin hoûté tès consèy ».

« Bin sûr », rèsponda Lîza, « qui dj'a bin miné m' djeû èt qu' dj'a bin rûssi... Il èst vrêye qui, po 'ne fèye, ti n' t'è mèléves nin. »

---

## PIÈCE LYRIQUE EN GÉNÉRAL CRAMIGNON

21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Le 21<sup>e</sup> concours a pour enseigne *Poesie lyrique*. Nos concurrents traduisent sans doute par *pasquèyes* et ils en profitent pour nous servir des élucubrations assez banales. Il faut beaucoup d'indulgence pour découvrir dans les onze pièces reçues quelque effort d'originalité ou d'élévation, quelque apparence de composition et d'ordre. Rien vraiment qui mérite le nom de poème. Sans doute le jury, au lieu de prendre le ton de la critique, pourrait se contenter de retenir deux ou trois pièces en laissant le reste dans l'ombre, mais le silence n'est pas profitable aux jeunes oisillons qui essaient leurs ailes ; or nous avons l'indulgence de croire que la plupart de nos concurrents sont des jeunes qui désirent au moins une appréciation. Entamons donc l'ingrate besogne des remontrances et encouragements.

La plus copieuse et la plus méritante de ces œuvres est une pièce de 233 vers intitulée *Po lès pauvres*. L'exhortation à la charité n'est certes pas un sujet défendu, mais c'est un sujet rebattu. Qu'a fait notre auteur pour rénover le thème ? Il entremêle assez habilement le sort du moineau frileux et affamé sous la gelée de Noël avec celui du petit vagabond grelottant sans gîte et sans pain. Les deux thèmes se déroulent ainsi, alternant avec un peu de lenteur mais de façon assez originale. La rime est souvent riche, les rythmes variés. On constate parfois des lacunes entre les idées, des faiblesses dans l'expression : rencontres trop dures de consonnes, abus de tournures peu lyriques. L'auteur trouvera nos observations de détail en marge. Troisième prix avec impression.

Il arrive que des amateurs désirent concourir, sans trop savoir sur quel sujet. Alors ils improvisent une défense bien inutile du wallon ! Nous n'avons pas moins de trois pièces de ce genre.

L'une, *Al Walonèye*, est une chanson de trois couplets, 24 vers, composée « à l'usage des écoles ». Charmera-t-elle les écoliers plus que notre jury ? Ce n'est qu'un chapelet de formules usées et creuses. — Une seconde mouture, sous le titre *À Walon* (au singulier) nous offre cinq strophes de huit vers. C'est une chanson satirique. Chacun des couplets commence par une question à finale variée, « *Walon, qu'as-se fait po qu'on t' rinôye ?*, puis... *po qu'on t' kihère ?*, ... *po qu'on t' kilchêsse ?*, ... *po qu'on t' kidjâse ?*. A ces questions presque synonymes, les développements courent le risque d'être mal différenciés. C'est ce qui est arrivé. Pour établir une gradation, *po qu'on t' rinôye* devait venir à la fin. L'auteur fusionne parfois le *wallon* et les *Wallons*, le langage et les personnes. L'œuvre ne manque pas de verve, mais elle est incohérente. C'est un premier jêt, à refondre patiemment d'idée en idée, et le travail exigera des efforts sérieux de logique et d'art.

D'esprit tout opposé apparaît la pièce intitulée *Nosse vi walon*. Ici l'auteur, plus optimiste, affirme que personne ne médite la mort de l'antique wallon, et il dit ses raisons, les vraies raisons, sans délayements superflus. En élaguant une couple de chevilles (*mâgré tot, voremint, mutwèt*), en adoucissant certains choix de consonnes, la pièce est imprimable et mérite une bonne mention.

Un patriote a versifié un « Compliment de bienvenue au cher petit prince Albert de Liège ». Il a bien rappelé tout ce qu'on peut évoquer de souvenirs liégeois sur un ton volontairement puéril. Aux souhaits de bonheur et de gloire il mêle des souhaits plus intimes : que le petit Prince aime l'esprit, les contes, les fastes, le parler liégeois. Il l'invite à visiter Liège. La cité wallonne lui fera une réception enthousiaste. On le promènera partout, en voiture, en bateau. On lui montrera les forts, les églises, les musées, les fabriques, les beaux villages environnants. A Herstal on lui donnera un canon :

*Come çoula, si lès Boches rivenût mostrer leûs seûyes,*



*Vos arîz, come lès grands, di qwè l'zi spiÿi l'gueÿe !*

Et puis, évidemment, on le gaverait de tous les mets de la région :

*Avou dè bouÿre di Héve nos v' cûrans dèz boukkètes  
totes plintes di corintènes : èt pwis 'ne banse di galètes,  
dès grosses ou bin dèz fènes (spécÿalîté d'Roteûre !) ;  
nos v' f'rans ine cabolêye di clapantes cûtès peûres.  
Divant d'ennè raler, vos magnerez 'ne fricassêye  
avou 'ne jate di cafè, on qwârtî d'blanke dorêye ;  
èt, s' vos n'avîz nin sogne d'avu 'ne indigèstion,  
vos gostrîz â-d'-diseûr nosse salâde âs crètons !  
Pwis, si l'ome âs poussîres vint gatî vos ouÿ bleûs,  
n' tchanterans po v's édwermi 'ne pasquêye da Dèfrècheux.*

La touche pourrait être plus légère, mais ce ton familier ne déplaît pas. Pourtant il nous faut écarter cette pièce. Il n'y a pas assez d'ordre dans la succession des tableaux, et surtout l'auteur semble ignorer les règles élémentaires de la prosodie, de l'hiatus, de l'élision, de l'orthographe. Il fabrique sans sourciller des vers de quinze pieds ; il fait rimer *Lidje* et *ritche*, *cori* et *vèÿi* ; il écrit *cohtais* pour *cotehès*, *corît*, *hossît*, *vinît* comme infinitifs, *vos arîz*, *vos gos'trît* comme secondes personnes, etc. Nous ne pouvons pas couronner ce mélange déconcertant d'incorrections. C'est pourquoi nous en avons cité les meilleurs traits.

La pièce intitulée *Poqwè ?* ne décèle pas son sujet par le titre. Le refrain est plus explicite : « *Poqwè, bon Diu, r'prindez-ve lès p'tits èfants ?* » Le point de départ de cette question indiscrète est le spectacle d'un enterrement d'enfant. Si j'étais le bon Dieu interpellé, je répondrais que je les reprends pour leur épargner de devenir méchants, lâches, vicieux, c'est-à-dire hommes. C'est ce que l'auteur aurait pu dire dans son quatrième et dernier couplet, où il a effleuré l'idée sans l'atteindre. L'ordonnance des strophes est irréprochable, le ton assez élégiaque, mais le style manque trop de relief. La seule idée ingénieuse est celle du troisième couplet : le bon saint Nicolas lui-même doit déplore ces hécatombes d'enfants, lui dont toute la joie est de leur distribuer chaque année joujoux et bonbons et qui les estime

tous bien sages. Bref, un médaillon en zinc faiblement gravé, dont toute notre alchimie ne pourrait tirer une solide médaille de bronze.

*Li vi cofrèt* nous ramène au thème bien connu de la « vieille horloge », de la « vieille armoire », de la « vieille maison ». Évocation de grand-mère défunte et de souvenirs d'enfance. Douze quatrains en petits vers de huit syllabes. Dans ce cadre restreint l'auteur insiste trop de fois sur la matière vulgaire du coffret au détriment d'idées plus précieuses. On voudrait que ce bois vulgaire ait reçu de la main de Grand-mère une empreinte visible, qui en fasse au moins l'égale des boîtes de Spa :

*y-a 'ne saqwè portant quèl rihausse :  
lève, grand-mère, so l' covièke voulté  
aveùt pondou 'ne corone di rôses  
èt dès pævions so lès-costés.*

*Si coleûr èst-on pô hoyowe :  
dès tronlants deûs l'ont tant rapé !  
nos djônès mains 'nn' ont fait djodjowe !  
cint doûs sovenîrs î sont stampés...*

Cela, ou quelque détail équivalent, contrebalancerait l'idée trop répétée qu'il s'agit d'un coffret de bois ordinaire ; la transition en serait facilitée : « *c'est po çoula qu'i-èst vénéråbe...* ». Cette gentille pièce, un peu courte de souffle, mérite mention et impression.

Il nous reste entre les mains quatre pièces émanant, semble-t-il, de deux auteurs, d'une part *Ine saqwè d' bon* et *So l' târd*, d'autre part *Toûbion* et *Bone ânêye !*, celles-ci signées *Fré Djåke*.

Un optimisme bon enfant anime les deux premières. *Ine saqwè d' bon* est une chanson sur l'air de « la fille à ma tante » ; vers de six pieds sur deux seules rimes : *-inde* et *-a*, plus le refrain. Si nous voulions exiger les rigueurs de la composition, nous ne trouverions pas notre compte : il faut prendre ce texte comme une suite d'éclats de rire, une affirmation que la vie est bonne, qu'elle est une pied-sente bordée de roses, qu'il est sot de n'en voir que les épines, le tout assaisonné d'épithètes un

peu crues aux geignards. Acceptons sans grimace ce spécimen du vieil humour wallon. — La seconde pièce, *So l' târd*, chante la mélancolie du vieux chansonnier qui, désormais sans passion, sans élan, n'a plus le courage d'aborder les gais sujets d'autrefois. « Mélancolie » sera le refrain de sa dernière *pasquèye*. Autrefois et aujourd'hui, détresse et tristesse du déclin, telle est la thèse, sans jérémiades. Quant au style, la ténuité de l'octosyllabe ne permet pas toujours de lier les idées avec rigueur. La seconde strophe est trop synonyme de la première : il y a lieu de l'orienter vers quelque autre métaphore. Les rimes alternativement en *-èye* et en *-é* ne sont pas non plus très riches. Malgré ces imperfections, que nous avons essayé d'atténuer, en raison de son inspiration, du ton bien original qui côtoie l'élégie sans devenir pleurard, nous voudrions retenir aussi cette complainte. Le jury accorde aux deux pièces mention et impression.

Enfin les deux œuvres de l'anonyme *Fré Djåke* nous offrent au total 36 vers. C'est le record de la brièveté. Les sujets aussi sont ténus. *Touúbion* peint un trouble des sens refréné ; *Bone ânèye !*, le titre l'indique assez, n'est qu'un billet de nouvel an qu'un Éliacin adresse à sa fiancée. Ces deux inspirations évangéliques de style irréprochable, viendront parfumer notre Bulletin bien à propos. Considérant le billet comme une *rawète*, nous donnerons à l'ensemble une mention avec impression.

*Les membres du Jury :*

MM. Victor BOHET,  
Maurice DELBOUILLE,  
Jules FELLER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 14 juin 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. A. XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *So l' târd*, *Ine saqwè d'bon* et *Nosse vi walon* ; que M. Jean BOSLY, de Souverain-Wandre, est l'auteur de *Touúbion* et *Bone ânèye* ; que M. J. JACQUEMOTTE, de Mons, est l'auteur de *Li vi cofrèt* ; M. L. Motmans de Liège, celui de *Po lès pauvres*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---



## So l' tård

par A. XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

Dji n' rigrète nin d'aveûr tchanté  
Lès djôyes dèl vèye.  
Asteûre, sins passion, sins èvèye,  
Dji n' sâreû pus qu' lèyî goter  
L' mirâcolèye  
Divins 'ne pèneûse dièrinne pasquèye.

Lès rafiyas m'ont fêt rîmer  
Trazè èt traze fèyes ;  
Mès d'zos l' pèzant d' longuès annèyes  
Dji n'a vormint pus po m' horer  
Qu' mirâcolèye  
Èt dièrin sov'na d' mès pasquèyes.

Qwand tot m' ripasse è l' tièsse, mouwé,  
'L atome qui dj' rèye ;  
Mès si vite après qu'i lâkèye,  
Li bê sondje, dji m' sin-st-èwalpé  
D' mirâcolèye  
Èt dè parfond doû d' mès pasquèyes.

Mi vèye Bâre, qui vike a m' costé,  
A stu nozèye ;  
Mès s' massale èst tote kipleûtèye,  
Èt s' loukeûre a l'èr dè plorer  
D' mirâcolèye,  
Qwand 'le hoûte li langueûr di m' pasquèye.

Mès pôves rèspleûs... Lès v'la d'toumés ;

Li rîme hal'têye

Si d' hazard, è l' pâhûle vèsprêye

Dji sâye dèl voleûr èclamer,

L' mirâcolèye

Fèt tote fruzi m' tronlante pasquèye !

C'est-ine mizère dè vîli d'seûlé

È l' vicârèye...

On tûse a l' mwért qui s'aprèpèye :

C'est lèye, sins brut, qui vint brozder

D' mirâcolèye

Li linçoû di m' dièrinne pasquèye.

---

## Ine saqwè d' bon

par A. XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

*Air : C'est la fille à ma tante pour  
qui j'ai de l'amour.*

Lès grigneûs, lès mâs-d'-vinte,  
Quéne indjince qui çoula !  
Â ! Â !      Â ! Â !  
Quéne indjince qui çoula !  
Qui n' lès pout-on bin pinde,  
Tos cès feûs d'èwaras !  
Â ! Â !      Â ! Â !  
Tos cès feûs d'èwaras !

### *Rèspleû*

Li djôye, n'a rin d' parèye :  
C'est l' pus bèle dès tchansons.  
Mès djins, n'est-i nin vrêye  
Qui rîre èst 'ne saqwè d' bon ?  
Â ! Â !      Â ! Â !  
Qui rîre èst 'ne saqwè d' bon ?

\*

---

Ni hoûtans nin lès mintes  
Di tos cès vérts tchins-la ;  
Houwans nos d' leû mâle binde ;  
Ci n'est qu' tos fâs Djudas !



On n'èst nin chal po s' plinde :  
C'èst timps pièrdou, çoula !  
Lèyans lès tchoûlâs s' rinde  
Èt r'wèmi leûs hik'tas.

Li vèye èst-ine pîd-sinte  
Qui n' mâque pont d' rafiya :  
Dès rôses èt dès yacintes  
Î tapèt leûs hinas.

I-n-a d' l'aweûr a r'vinde  
Sins minme fé l' sot bada ;  
Nin mèzâhe dè racrinde  
Di n' poleûr pwèrter s' fa.

Vikans sins lès-étinde,  
Cès lêds potikèts-la  
Qui d'hèt qu'è nosse marinde  
I n'a qu' dès-anoyas.

S'on mâque ine gote di rintes,  
Li bone oumeûr èst la.  
Montans d'avant dè rad'hinde  
Èt batans 'n-intrichat.

C'èst 'ne bièstrèye dè disfinde  
Al djônèsse on hah'la.  
Si mângriyî c'èst l' mwinde :  
On moûrt bin sins çoula.

Rin d' bê n' pout s'intruprinde  
Tot fant-st-on lèd fougna :  
Li fiyâte c'èst l' lavinde  
Qu'abômèye nos tracas.

Dès grigneûs, dès mâ-d'vinte,  
Brâvès djins, n' fez nou cas !

Â ! Â !      Â ! Â !

Brâvès djins, n' fez nou cas.

Di bon song' fez-ve ine pinte  
Qwand s' prézinte on djama !

Â ! Â !      Â ! Â !

Qwand s' prézinte on djama !

(*Â rêspleû*).

---

## Nosse vî walon

par A. XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

### I

I n'a nole cwène di nosse douce Walonerèye  
Wice qu'on n'ôt nin tarlater lès clabots  
D' l'antique walon, qui tchante a noste orèye,  
Èt qui nos d'bite sès clèrs rævions, sès spots.  
Nou djoû n' si passe, sins qu' nosse coûr s'ennè mowe :  
Li vinâve sèt co miner l' crâmignon ;  
So lès grand-routes, divins lès p'titès rowes,  
On-z-ôt crèt'ler nosse bè pârler walon !

### *Rèspleû*

Nèni, walon, nolu n' vout hil'ter t' transe,  
Twè qui nos rinds lès djôyes dès timps qui sont passés :  
Ti nos d'mêûrerès tofér è l' rimimbrance,  
Pârler d' nos p'titès djins, linguèdje di libèrté ! (*bis*)

### II

L'ome d'afères dit : « C'est-on djârgon trop grêye  
Po bouter fôûs dès-idèyes come i fât ;  
Sès p'titès d'vises conv'nèt po l' riyot'rèye,  
Èt s' n'est-i bon qu' po lès cis qu' vont pîds d'hâs ».  
Portant, Monsieû, c'est lu qui nos prind l'âme,  
Qwand-on s' ribèle conte quî nos vout mêstri ;  
C'est lu qu'aspite avou nos tchôtès lâmes,  
Qwand lès mâleûrs dèl vèye nos v'nèt d'louhi !



III

C'est l' pus bèle fleur di nosse vî bokèt d' tère ;  
Ènn' èst l'èhowe, s' ènnè rind-i l'èsprit ;  
Ènnè dit l' pâyè, ènnè prèhèye li glwère,  
Di nosse consyince c'est l' vwès qu'on-z-ôt fruzi.  
Sins sès riyas, li vèye sèrèût pèneûse,  
C'est grâce a lu qu'on pô d'aweûr rilût.  
Si clère liyèsse, às-eûres mirâcolieûses,  
Tot l's-èstchantant ènnè fêt roûvî l' vû !

---

## Toûbion

par Jean BOSLY

---

### MENTION HONORABLE

---

Divins lès blokès d' rotche, li ri s' winne èt s' kitwètche...  
I fèt pàhûle è bwès... li solo trawe di tètches  
D'ôr li mistère dèl havêye qui lès-âbes racovièt  
Dizos leû vért mantê... Lès-ouhês gruzinèt...

È-mé cisse keûhisté ine cope èst-arèstêye...  
L'aweûr po l' prumî fêye passe è leû dèstinêye,  
Leû côur fèt dèl hopètes, leûs lèpes prêtes a djâzer  
Rat'nèt portant lès mots qu'i vorît tant hoûter.

Come il-ârît bon di s' sitrinde,  
Di roûvî, ni fout-ce qu'on moumint,  
Li Cîr, li d'vwér, dèl vîs sièrmints...  
Dèl sièrmints... si sovint dèl mintes,  
Èt, qwand l' nateûre lès prèye al fièsse,  
Di s' can'dôzer sins nou rat'na,  
Di rôler è l'agolina  
Dè d'zîr qu'èlzi trouèbèle li tièsse !

Mins vochal qu'in-andje di loumîre  
D'on côp d'êlè vint k'tchèssî l'âbion :  
I n' dimeûre pus rin d'on toûbion  
Qui d'cwèlih èn-ine peûre priyîre...  
Adon l' pâyè rinteûre è leûs-âme  
Èt, k'hossant leûs sondjerèyes d'èfants  
Ènnè vont... insi... tot riyant...  
Tot riyant... po catchî leûs lâmes.

---

## Bone ânêye

par Jean BOSLY

---

MENTION HONORABLE

---

Ine bone ânêye, Zonzon ! Qui Dièw ôse mi priyîre !  
Qui lès pus bês d' vos sondjes anfin vèyèsse li djoû !  
Qui çou qu' vos mådjinése so cisse tère di pus doûs  
Pôye carèssî voste âme èt l' sôler tote ètîre !

Divins vos-oûy si bleûs, qui l' cîr todi blaw'têye !  
Qui, so vos rôzès lêpes, tofêr li clér riya  
Di vosse consyince d'êfant si vinse mostrer sins r'la ;  
Qui l' peûreté so vosse front djoûrmây tape si blamêye !

Qui nosse tinrûle amoûr ni k'nohe mây nole foûberêye,  
Qu'i d'mane, po nosse boneûr, on fris' ris'lèt d' prétins,  
Ine saqwè d' si parfond, di si nôbe èt d' si sint  
Qui nos polanse, sins r'mwèr, èl wârdèr tote nosse vèye !

---



## Li vî cofrèt

par J. JACQUEMOTTE

---

MENTION HONORABLE

---

Nos t'nans fwért a nos vîs camatches.  
Qwand on lèzî casse ine saqwè,  
nos d'hans, onk come l'ôte : Qué damadje !  
si minme i n' valèt nin grand-tchwè.

Ossu, v' di-dje, po tot l'ôr dèl tère,  
vos n'ârîz nin l' bon vî cofrèt,  
qui tint k'pagnèye, so l' chifonière,  
a nosse vî chèrvice a café.

C'est, parèt, l' cofrèt d'a grand-mère,  
qu'aveût-st-ine si mamêye façon  
d' nos conter dès belès-istwéres,  
qwand nos savîs bin nos lêçons.

Dizos s' covièke, èle ritrovéve  
çuzète, bouftê, bobine èt dé,  
tos lès-agayons qu' li faléve  
po rênawî ou rak'môder.

Èt, po l' rawète, li douce hinêye,  
qu'èlle aveût si bon dè houmer,  
d'on bouquet d' navinde di l'annêye  
qu'èle ni roûvîve mây dè r'nov'ler.

Po çou qu'on l' hâgne so l' chifonière,  
i n' fâreût nin v's-imâdjiner  
qu' c'est-on bujou d'ôr ou d'ivwére  
ou d' clapant fiér damasquiné.

Nèni, 'l èst d' bwès, èt fwért simpe, minme,  
ossi simpe qui l'èstît nos djins.  
C'èst mutwèt po çoula qu'on l'inme  
ot'tant qu' s'il èsteût fèt d'ârdjint.

Ossi bin qu'on pus-admirâbe,  
'l a todi fèt çou qu'a polou.  
Po nos-ôtes il èst vènèrâbe,  
come li bone âme qu'il a chèrvou.

Sins èsse an bwès fameûs dès-îles,  
di l'Indo-Chine ou dè Liban,  
asteûre il èst div'nou l'azîle  
d'on p'tit mûzéye assez plêhant.

Dès-ôriliètes èt dès ronds d'ôr,  
dès vèyès broches divins leû scrin,  
tot-on crâne èt précieûs trézôr  
qui nos djâse di nos chers parints.

Mins, d' çou qu'èst div'nou rilikêre,  
èt qu'i rastrind pus ritche cont'nou,  
n'alez nin creûre qu'i prind dès-êrs,  
dès-êrs di flêrant parvinou.

Atot veûyant so nos-èrlikes,  
i n' roûvèye rin, li vî cofrèt ;  
èt dè tins d' grand-mére Angèlique  
i r'grète mutwèt l' parfum discrèt.

---

## Po lès pôves

par L. MOTMANS

---

### TROISIÈME PRIX

---

#### I

So 'ne disfouy'têye cohète, on pôve pitit mohon,  
Tot r'moussî d'vins sès pleumes, sonléve tûzer bin lon.  
L'êrêdje èsteût grigneûs, ca l' meûs dès pôvès-âmes,  
Èn-ine sipèsse neûre ranse, voléve nos-êwalper ;  
Lès pinsêyes s'ènêrît divès lès trèpassés,  
Lès côurs èstît moudris, lès-ouÿ s'implihît d' lâmes.  
Pinsêve-t-i come nos-ôtes, li froûleûs mimbe di Dju ?  
Si p'tite âme bwèrgnéve-t-èle mon lès cis qui n' sont pus ?  
Dj'êsteû d'manou stâmus' divant 'ne si grêye îmadje,  
Rètrôk'lé d'vins mi-minme, pèneûs tot come l'ouhê,  
Qwand dji sôrta di m' sondje a cåse di deûs cârpês,  
Qui s' contît dès saqwès qui m' fit loukî tot lådje.  
Onk n'aveût pus magnî dispôÿ li djoû di d'vant !  
L'ôte, po-z-aveûr ine tâte, rawârdéve li bon d' pan !  
Leûs p'tits visèdjes èstît tot come deûs mins djondowes ;  
Leûs pogn, divins lès potches di trop tènes pantalons,  
Po s' ristchâfer 'ne miyète, qwèrît d'èsse bin-n-â fond ;  
Li hanète dishoviète, il-èstît a tièsse nowe,  
Leûs pîds prindît on bagn divins dès lådjes solers,  
Èt leûs chassines, trop coûtes, sètchît po tos costés ! —  
Froûleûs tot-ot'tant qu' zèls, dji lès houka d' mi f'nièsse,  
Lèzî d'mandant d' rawâde on p'tit moumint so m' sou,  
Qui dj'alève droviér l'ouh, qu'i féve trop deûr â d'fôûs.  
Èt l'zè fant-st-amoussî, dji m' sinta l'âme al fièsse.



« Vinez v's-achîr al tâve, mès-èfants ; hay, vinez !  
Vola dè pan, dè boûre : èt magnîz sins v' djinner ».  
Mi, dj' fa lès cwanses dè lére, si bin qu' lès pôves mi-cowes  
Magnît djusqu'âs-orèyes èt s' dâborît l' fougna,  
Tot n' dihant nole, di sogne dè d'veûr piède on hagna !  
Èt d'avant parèy tâv'lê d'ine djonnèsse mèschèyowe,  
Dji tûza... qu' so lès-êtes dè fleurs diflouwihît  
Divins l' sèw dè tchandèles, qui s' mahîve â broûlî :  
Portant tchandèles èt fleurs avît costé dè çanses,  
Dès hopès d' grossès pèces, qui vinrît bin-n-a pont  
A dè cis qu'ont famène tot come mès deûs capons,  
Di quî l' lādje apétit brèyéve li ric'nohance !

.....  
Dji tûse qu'i vâreût mîs d' rimpli lès vûs banstès :  
Tot-z-édant l' pôve qui trîme, nos-ârans l' coûr ètêt,  
Lès-êtes sont po lès mwérts ine pâhûle dimorance  
Èt n' n'ârans nole ridite d'amon lès trèpassés ! —  
Po sâver l' ci qui vike, nos n' nnè f'rans mây assez.  
Adon n' pôrans r'wêti, nin come ine rimostrance,  
So 'ne disfouy'têye cohète, on pôve pitit mohon  
Tot r'moussi d'vins sès pleumes èt qui sonle tûzer lon !

## II

Mi mohon prinda si-èsnondeye,  
On v'néve di li taper 'ne bètchèye,  
On c'sèméve dè p'tits bokèts d' pan.  
Li hêpieûs rèsteût plin d'èhowe  
Tot bètch'tant lès miyètes so l' rowe,  
Èt brèyéve merci tot tchip'tant.  
Mins podrî mi, vola qu' dj'ô rîre,  
Dismètant qu'on r'mowe lès tchèyîres,  
Mès deûs-invités s'ont drèssi.  
Leûs vizèdjes ont-st-in-êr di fièsse,

Èt c'est-avou brâh'mint d' l'adrèsse,  
Qu'i m' dihît qu'il ont bin magnî,  
Qu'i n' roûvront mây ciste eûrêye  
Èt qu' djèlzî c'mande sorlon mi-idêye !  
Dji l's-arèsta, tot d'hant : « Dj' prind pårt  
A çou qu' vos loumez 'ne bone aweûre,  
Mins, dihez-me, wice alez-ve asteûre ? »  
On pô djinnés, mès deûs pindârd,  
Tot s' trèbouhant d'vins leûs mèsèdjes,  
Bètch'tît : « N's-alans-st-às-èstalèdjes  
Vèyi lès hopès d' bons saqwès  
Èt lès-amûzantès mèrvèyes,  
Qu'on donrè, po l' Sint Nicolèy,  
Às cis qu'ont dès méres... qui payèt ! »  
Dji n' vola nin l'zî fé dèl ponne,  
Djèlz'-aprova — 'l-èstît si djonnes ! —  
Èt l'zî brèyant : Bon-amûsemint !  
Dji lès ric'dûha djusqu'al pwète  
Tot lèzî fant co 'ne douce rizète !...  
Mins, qwand dji ramoussa-st-â d'vins,  
Po cès-abandenés m' coûr pâméve,  
So m' narène ine grosse lâme coréve  
Tot m' rapinsant dès pôves pitits  
Qu'alît profiter dèl grande fièsse,  
Rin qu' dès-oûy, tot r'wètant-st-às f'nièsses  
Lès djowions qu'on-z-î freût r'glati.

.....  
Bonès mames, papas dès cint mèyes  
Qu'âront djodjowes èt glotinerèyes,  
N'avez-ve nin vèyou mès càrpès,  
Mès deûs spanis, qu' fèt dès grands-oûy  
Divant totes lès novètés d'oûy,  
Tot brèyant : — Louke don, come c'est bê !  
N'avez-ve nin compris leû djèrèdje  
So lès r'lûhants, tèm'tants hâgnèdjes,

Quèlzi brèyèt : — N'a rin por vos !  
Qwand vos peúkèts sèront-st-al djôye,  
Pinsez qu'i-n-a-st-avâ lès vôyes  
Dès p'tits qu' mêtstchèt leûs soglots.  
On p'tit bokèt d' so vos-assiètes,  
Ine îmadje, on bout d' marionète  
Sârît 'nnè fé dès bènureûs.  
Tot hoûtant prêchî vos consyinces,  
Divenez, dji v' prèye, li Providince  
Dès mèschèyous, dès mâtchanceleûs,  
Èt v' lès-ôrez, so lès pavêyes,  
Tchanter leû djôye a vwès d'gadjeûye ! —  
Ni rouvîz nin, qu'on bokèt d' pan  
Fa prinde a m' mohon si-èsnondêye,  
Tot awoureûs d'avu 'ne bètchèye ! —  
Fez 'ne gote di fièsse às pôves-èfants !

### III

Avou lès nivayes, lès djalêyes,  
Mi p'tit mohon bagua,  
Bin sûr djondant d'ine tchiminêye,  
Wice qu'i féve mons mâva !...  
Li bihe sofèle èt drî mès f'nièsses  
Dji qwîre li pôve pitit,  
Tot sohêtant qui l' deûre timpèsse  
Nèl fêsse nin trop' sofri ! —  
Mins l' nut', a dj'vâ so deûs-annêyes,  
Fèt sinti sès-awions,  
Dji so tèm'té d' neûrès pinsêyes  
Po mès deûs p'tits capons.  
Po s' mète a houte dèl grigneûse sîse,  
Ont-i cofteûs, ratrêts ?  
Sont-i, zèls, tchâfés come è djîse,  
Wice qui dj' compte bin l'ouhê ?

Ni corèt-i nin lès pavêyes  
Froûleûs, cakant dès dints ?  
Dji tronle di sogne qu'è cisse nutêye  
I n'âyèsse mutwèt faim,  
Adon qu' djuste a l'eûre qui dj' sospîre,  
Bin dès-omes si plêhèt.  
C'est fièsse ! Fât qu'on danse, on deût rîre  
Èt s' mète so l' houp'diguèt !  
Po r'çûre d'adram' li noûve annêye,  
Rin n'est trop r'glatihant,  
Èt s' brêt-on, tot fant l'ascohêye :  
« Alans-î tot tchantant !  
On n'a qu'ine passe, on n'a qu'ine èye,  
On deût 'nnè profiter,  
I jusqu'à djoû, wice qui l' langonêye  
Nos vinrè touûrmèter ! »

.....  
Bènatureûs, vos, qu'a pus qu' vosse compte,  
Hoûtez-me on p'tit moumint :  
Mâgré qu' ci n' seûy' qu'on pîtieuûs conte,  
Trop vrêye mâlèreûsemint !  
Savez-ve bin qu'adon qu' vos fez fièsse  
Tot k'tapant voste ârdjint,  
Ènn'a, so l' tère, qui l' bihe kitchèsse  
Èt qui v's-ont-st-ine faim d' tchin !  
Qwand c'est qui v's-èstèz tot-èn-êwe  
A v' plêre, a v's-amûzer,  
Qu' vos frés n'ont nin dè pan di r'sêwe  
So leû tâve po soper !  
Qu'i-n-a dès mames qu'ont l'âme broyêye,  
Tot-z-oyant leûs r'djètons  
Lèzî d'mander 'ne pitite bètchêye,  
Ci n' sèreût qu'on croston !  
Dès mames qui d'vèt catchî leûs lâmes,  
Rèsonde : « Vos 'nn'ârez d'min ! »



Sins wèzeûr compter so l' bone âme  
Qui f'reût vrêyes leûs sièrmints ! !...  
Pusqui v's-inmez djôye èt liyèsse,  
Vos d'vrîz, — ni v' côr'cîz nin ! —  
Mète di costé tîmps-in-tîmps 'ne pèce  
Qu'on k'djète a l'amûsemint,  
Èt qwand v' rèsconteûrrîz so l' vòye,  
Lès frés d' mès deûs càrpès,  
Lèzî d'ner 'ne miyète di manôye :  
Vosse djèsse sèreût si bê ! —  
Crèyez-me, tot vèyant d'vins leûs-oûy  
Li boneûr aspiter  
Vos-ôriz vosse coûr, bin mî qu'oûy,  
Brère si binâhisté ! ...  
Ainsi po s' hiwer, dès djalêyes,  
Mi p'tit mohon bagua,  
Bin sûr djondant d'ine tchiminêye,  
Wice qu'i fêve mons mâva !...  
Qwand l' bîhe sofèle èt qu' drî lès f'nièsses  
Li hoûlédje fêt fruzi,  
Fez, qu' dè freûd dèl hisdeûse timpèsse,  
Nolu n' deûse trop' sofri !

#### IV

Mins vola, câse di s' grîse mousseûre,  
On n'acompte nin l' mohon,  
Come on n' vout nin vèyî l's-ac'seûres  
Âs hâres di mès capons !  
  
On n'ôt taper dès-èclameûres,  
èt brère d'admirâcion,  
Qui po lès frâgnes èt lès brozdeûres  
Qui d'nèt 'ne fièstante vûzion !

Abahîz don vosse fire loukeûre

— Si vos wârdez l' coûr bon —

So l' bloûse a trôs, po n' nin mèskeûre

Sécoûrs â vagabond.

Li mohon sèt r'noveler s' wâkeûre

Qwand sès pleumes ènnè vont ;

Mins vos f'rîz. come on dit, 'ne bèle keûre

Tot r'nipant mès lurons.

V

Èt dire qu'à coron di s' pôve vèye,

Qwand l'âme di m' mohon rèvolèrè,

Nouk ni lî dirè 'ne létanèye,

Èt quî minme s'enn' aporçûrè ?...

Dj'î tûse, mès deûs p'tits camarâdes,

— Wice sèrît-i bin ravôtîs ?

Vrêye qu'i sont djonnes, i n'ont co wåde

D'aler prinde djîse mon l' lèd Wâtî !

Mins, qwand leû-z-eûre sèrè sonêye,

Dj'a lès pinses qu'enn'îront ossu

Fé l' grande hope so l' dièrinne lèvêye

Sins-âdiyos' èt sins nou brut !...

Li pôve, qu'a passé so l' grande vôte,

Tot rafacé, d' sogne dès-afronts,

Qwand i coûrt po 'ne bone fèy' èvôte,

N'a mây qui fwért pô d'orêson.

A pâr si fwért près parintêdje,

Nolu n' sèt wice qu'il èst r'planté,

Çou qu'i fèt qu'i n'èst wêre ine tchêdje

Po l' hopê d' cès-la qu' l'ont r'bouté !...

Po l' pôve, po l' mohon qwitant l' vèye

A l'eûre qui leûs-âmes rèvolèt,

On-z-ètind fwért pô d' létânêyes,

Minme dès cis qu' s'enn' aporçûvèt !

VI

Po l' mohon come po l' pôve mi-cowe,  
I n'a qui l' tère po l's-ahouter,  
Ca tant qu'i pidjolèt so l' rowe,  
I n' sont gote dè monde acomptés.

Vos-ôtes, lès cis qu'ont dè rivenowes,  
Rat'nez çou qu' dji vin dè d'biter :  
Po l' mohon come po l' pôve mi-cowe,  
I n'a qui l' tère po l's-ahouter.

Ni v's-è houwez nin tot fant l' mowe,  
Lèyîz-ve vis-ènn' aconcwèster ;  
dji v's-èl dimande lès mins djondowes :  
Ni roûvîz mây vosse tcharité  
Po l' mohon come po l' pôve mi-cowe !

---

## PASQUÈYE

23<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Trois pièces sont présentées à ce concours : *On seûl maisse* — *Lès novèlès fôrmlès* — *Li tape-a-l'oûy*.

Ces trois œuvres semblent avoir été écrites à la hâte et ne manifestent aucun souci de la forme.

Le n<sup>o</sup> 1, *On seûl maisse*, trace le croquis d'un jeune apprenti « Führer » qui prend pour modèles les faits et gestes de celui qui prétend faire trembler l'univers.

Cette petite satire serait intéressante si l'auteur avait pris la peine de soigner son langage et d'éviter les nombreuses incorrections qu'elle renferme.

Le n<sup>o</sup> 2, *Lès novèlès fôrmlès*, est une longue critique des nouvelles méthodes charlatanesques adoptées dans tous les domaines.

C'est écrit à la diable, comme le fait toujours cet auteur prolix qui devrait bien aussi adopter une nouvelle formule de travail qui remplirait d'aise les membres du jury qui sont appelés à juger ses travaux.

Le n<sup>o</sup> 3, *Li tape-a-l'oûy*, est une petite satire qui effleure les divers aspects de la vie courante et qui appelle les mêmes observations que le n<sup>o</sup> 1.

En résumé, le jury estime qu'aucun de ces trois envois n'est digne d'une distinction.

*Les membres du Jury :*

MM. Joseph CLOSSET,  
Guillaume LONCIN,  
Louis CORNET, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 8 mars 1937, a pris acte des conclusions du Jury. Elle a détruit, sans en prendre connaissance, les billets cachetés joints aux pièces.



## RECUEIL DE POÉSIES

24<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Le 24<sup>e</sup> concours de 1936-1937 est abondant en quantité, sinon en qualité. La grande majorité des œuvres soumises au concours sont dues à un même concurrent toujours aussi fécond.

Le jury a dû exercer sa patience sur une série de recueils copieux, présentant les défauts souvent reprochés à cet écrivain prolifique, imprécision des idées et des termes, négligences de style.

Le n<sup>o</sup> 1 cependant ne paraît pas être de la même main. Il n'en est pas meilleur. L'auteur de *Hâsplêye di rêvions* s'est trompé d'adresse en envoyant aux concours de la Société de Littérature wallonne un lot de chansons d'intermède, qu'il qualifie de modernes. Elles sont sans esprit et sans valeur littéraire.

Le n<sup>o</sup> 2, *Contes po 'ne saqui*, nous apporte, en 58 pages d'écriture serrée, sept contes qui ne sont guère moraux. Ils sont édifiants à leur manière. Dans *Li Tranquilité da Manuwé*, un veuf subit les assauts de sa voisine, une ardente vieille fille. Il y échappe par la fuite. — *In-ome di mètî* cite ironiquement comme un modèle un fieffé paresseux, habile à faire travailler les autres, et qui, par surcroît, tromperait volontiers sa femme. — *Li pûnition da Hossoule*, le coq du village, convoitant par gageure la femme de son terrible voisin Lambièt, c'est une correction soignée qui l'envoie à l'hôpital, où toutes les femmes du village s'empressent de lui apporter des douceurs. Par contre, le sujet de *Li bone prise* est franchement immoral. Une intrigante épouse un simple d'esprit et le fait mourir pour hériter de ses biens. Le sujet de *In-afront* n'est guère plus édifiant. Havâre ayant refusé la main de sa fille au fils de son voisin Guilin, celui-ci persuade au varlet d'enlever la jeune fille, mais en même temps prévient le père de la dulcinée. Compromise, elle épousera le

fils Guilin et lui apportera en dot la moitié des terres paternelles. — Si la moralité trouve mieux son compte dans les *Deûs frés*, le sujet en lui-même est encore osé. Un brave curé protège la vertu de sa belle-sœur et parvient à éloigner d'elle un vieux receveur paillard. Plus risqué encore est le sujet de *Al riv'ni*, dans lequel un émigrant, revenu pour quelque temps au pays, renvoie en Amérique, avec un cousin, l'Américaine qu'il avait épousée et reste près de son ancienne fiancée.

De ce copieux apport, le jury ne retient que *Li pûnicion da Hossoule*, pour lequel il propose une Mention honorable sans impression.

Le n° 3, sous le titre de *Ramèh'nés rimés*, ne le cède en rien au précédent comme volume. C'est un recueil de 70 sonnets que l'auteur déclare avoir soumis sans succès au 24<sup>e</sup> concours de 1933-1934, 1934-1935 et 1935-1936.

Cette expérience démontre qu'il est bien difficile pour un auteur de se corriger. On y retrouve les mêmes défauts qu'aux envois des précédentes années. Le plus grave est de vouloir développer des sujets philosophiques en dépit du peu de ressources que présente, dans ce domaine, le vocabulaire wallon. On ne peut y arriver que par le conte moral, en évitant soigneusement d'employer des termes abstraits. Tenant compte de l'effort, le jury mentionne les rares poésies où l'auteur a quelque peu évité ce défaut : ce sont les n°s 13 (*Mâva fond*), 30 (*Lès vôyes*), 40 (*So l' fyon*), 58 (*Ine longue vèye*), 61 (*Lès at'nas*), 65 (*Tèstamint*), 66 (*On vî camèrâde*) et 68 (*Trop târd*).

Le n° 4, *Arîre sâhon*, ne comporte que seize sonnets sur un même sujet, l'amertume de la vieillesse. La négligence dans les expressions, la trop grande liberté de la versification s'ajoutent à l'obscurité du développement.

Après la lecture pénible de ces poèmes prolixes, on est heureux de trouver une note toute différente dans le n° 5, *Ravizances*. Ce sont sept petits tableaux de la nature en prose rythmée dans lesquels, malgré leur sobriété, l'auteur parvient à s'élever à une philosophie simple et naturelle.

S'il faut craindre que la tendance moderniste marquée dans ces œuvres n'aboutisse à un résultat artificiel, la grande force

poétique, l'exactitude de l'observation et une grande finesse de touche dans la description caractérisent cette œuvre. La nouveauté de cet essai d'adaptation du wallon à une poésie plus élevée que d'habitude a retenu l'attention du jury. Il a goûté l'harmonie de ces strophes en dépit de quelques négligences et de quelques défauts faciles à corriger. Ce sont des répétitions de mots et certaines expressions discordantes.

Le Jury propose pour cet essai un Deuxième prix avec impression.

Le n° 6, *Dès fâves*, nous sert neuf fables sans originalité. L'une d'entre elles, la deuxième, a été cueillie dans un journal hebdomadaire, mais a perdu à la transposition tout le sel que lui donnait la concision. Dans toutes se retrouvent les négligences habituelles d'une plume facile.

Le n° 7, *Dessin animé*, a des qualités. Ces dix poèmes narrent un amour ingénu, avec brouille et raccommodages. Encore que le dernier n'ait pas le ton simple du reste et pourrait avantageusement être supprimé, l'auteur a traité adroitement un sujet vieux comme ... l'amour. L'observation et l'évolution psychologique des personnages en rendent la lecture agréable. Quelques duretés, hiatus, inversions, et des défauts de détail déparent ce recueil qui devrait être remanié. Des assonances remplacent parfois la rime. — Le jury propose un Troisième prix avec impression après correction.

*Les membres du Jury :*

MM. H. HURARD,  
L. MARÉCHAL,  
Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 12 avril 1937, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. A. XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *Contes po 'ne saqui* et de *Ramèh'nés rimés* ; que M<sup>lle</sup> Éveline STONE, de Tihange-Huy, est l'auteur de *Dessin animé* ; M. Noël PONTHER, d'Arlon, celui de *Ravizances*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.



## Ravizances

par Noël PONTHER

---

### TROISIÈME PRIX

---

#### Brouheûrs d'osté

Ine gote blouwîs', come ine wâmêye d'êcinse qu'on broûl'reût d'avant 'n-âté, on lédjîr broulyârd êwalpêye lès-arondis crèstès dèl hé.

I flote si tène èt si frâhûle qu'on direût 'ne wapeûr di clârté ou 'ne hinêye di sinteûrs qu'enûle li pâhûle matinêye d'osté.

L'êwe dè rêwe, è s' sitreûte corôye, clapotêye èl' brouheûr. Portant co mêye pièles blaw'tèt so l' corant, frawiants come l'ouy qu'ine lâme ramôye.

I v' sonle qui lès bruts èt lès sons qu'on-n-ètind s' dispiërter plic-ploc, — beûrlédjes, hawédjes, vwès d'ouhês, clokes — adoûcîhèt pôr leûs tchansons. Èt v' sintez qu' drî l' vwèle di pâkète qu'êvôtêye li fond dè tâvlê, on clér solo èst-âs-aguêts èt qu' mâ pô sès tchôtès loukètes tchèss'ront l' broulyârd al rêvolète.

Li pâhûle matinêye d'osté qui s' disclôt podri l' clére brouheûr mi rapinse lès broumeûsès-eûres la qui m' djônèsse s'a-st-acoufté.

Lontins, pawoureûs èt fir, dj'a wârdé on coûr hos'lé d' tinrûliste èt d'êhowe, èt dj'a si lontins sofoké lès spi-teûres di feu di m' pinsêye dizos dè fâs-êrs di mok'rêye !



### Êreûre

Èt vola, d'zeû l' crèstê dèl hé, qu'on blaw'tant r'djèt  
d' loupîre aspîte èt qu'in-èsblouwihant solo s' hôssih drî  
l' rôye dè cîr èt monte doûcemint, sins r'la, plin d'âriâsse,  
tot stârant l' clârté so l' ham'tê.

Èlle ac'sût l' cokerê dè klokî,  
Pwis l' tiêsse dèl réguilite di plopes,  
Adon 'le ride so lès teûts dèl cinse  
Èt va stinde l'âbion dèl mèlêyes so l' flori foûr d'avâ lès  
prés.

Èt tot l' viyêdje èst dispièrté.

Come on coq d'ôr, li cokêre r'lût.

Lès hâtins plopes, crêhous a djins inte lès wêdes èt lès  
tchamps d' wassin, ènondèt leûs bètchous fizès è l' friscåde  
d'in-êr rispâmé. On direût qui dè vif-ârdjint spitahe leûs-  
adjèyantès scrènes.

Lès teûts dèl cinse — wâs èt hèrbins — s' lèyèt r'handi  
plantiveûsemint.

Houte dèl cwârê, lès r'djéts d' loupîre vont-st-acrotch  
co traze mureûs so lès keûv'rèyes d'avâ l' manêdje.

Èt s' blaw'tèt-i come dèl loukerotes divins lès neûrs-oûy  
da Médôr.

Disqu'a l' pouûsîre dèl vilès vôyes èt dèl vûs cinas qui  
rascôye lès r'flins qui l' solo stâre a flots.

\*

Èt vola qu'è fin fond di mi-âme ine brêslêye di djôye  
s'èsprind.

Avâ lès lumiantès pî-sintes qui m' pinsêye sùvéve tot  
ridant, on bê vért mossé vint dè sûde ; dèl pârçhètès d' rôses  
èt d' djalofrènes cadjolèt asteûre lès-ourbîres wice qu'èle  
mâka dè règuiner.

Èt lès vîs meûrs doguès' èt tchamossis quèl ricloyît inte leûs pareûses si hôtes qu'èle ni vèyéve pus l' djoû, lès vîs meûrs asteûre sont d'molous èt m' pinsêye a d' l'âhe èt d' l'èrèdje.

Èle rèsdondih d'on carion qu' lès spites di loumîre trèbolèt è mi-âme come s'èle fourihe hos'lêye di clokes di bronze èt d' clokes d'ârdjint.

### Vèsprêyes

I n' fêt nin nute, i n' fêt pus djoû : c'èst l' keû trèvint dèl vèsprêye adon qu'on s' rihape è l' hayêye, è purète, avou dès citrouûs.

I n' fêt nin nute, li rôye dè cîr èst tote rodje dè costé d' wèsse-vint. On rik'noh co sès près-wèzins qui tchipotèt d'vins leûs-ah'nîres.

I n' fêt pus djoû. Â firmamint l' prumî steûle s'alome èt r'glatih. È tène èrèdje qui s'amatih, v'la l' tchawe-soris qui va èt r'vint.

On n' wèse pampî ; l'eûre èst si douce, èll' ènnè va si pâhûl'mint qu'on-z-a sogne qui l' frâhûle moumint n' si spèye dizos l' pus p'tite sècouûsse.

I n' fêt pus djoû, i n' fêt nin nute. C'èst-adon qu'on s' tint turtos keûs èt qu'on hoûte goter lès munutes tot loukant âde on wèspiant feû.

Houte dès cwârês, on veût l'èglise sititchî, d'zeû lès teûts di strin, l'âbion di s' toûr qui monte tote grise divant 'ne nûlêye d'ôr èt d'ârdjint.

A ponne s'on vike : djôye, amoûr, glwére, sovenances, èspwér, sondjes, anôyemint, guignon, mizères, sofrance, lâmes, mwért, è l' keûhisté d' l'eûre tot s' distinct.

I n' fêt pus djoû... Â ! s'on polève passer s' vicàrèye sins tûzer !

I n' fêt nin nute... Si l' Tins volève târdjî 'ne miyète di s' dihombrier !

### Dèl nute

Qwand l' nute atome èt racouf'têye li tère di pàye èt d' keûhisté, n'avez-ve djamây vèyou passer d'avant vost-ouh ine minâbe cowêye ?

C'est l' porcèchon dès mèsbrudjîs, dès pôves coûrs, dès k'moudrèyès-âmes, dès-ouy nâhis d' vûdî leûs lâmes, dès sondjes èt dès èspwèrs roûvîs. C'est l' porcèchon dès neûrès pinse qui passe, hinkèplink, londjinnemint, bribant 'ne novèle dôse di pacyince po rik'minci s' dag' li lann'min.

Ca tofêr pwèrter so sès rins on pèzant fa d' mizères èt d' pûne, tofêr lètchî l' minme plâye qui sûne, s' houwer tofêr dè minme vèlin fêt tant sawourer l'ahâyance d'ine bèle nute hos'lêye di vûzions !

... Lès balowes qu'on-z-a porsûvou tant qui l' vèye n'a-veût nin dès spènes, vo-lès-la d'avant vo qui v' fêt sène, bèles come li djoû qu'èles-ont sûrdou. C'est l' minme agrè, c'est l' minme aweûr, c'est l' minme solo, c'est l' minme tchanson èt c'est come ine flîme di boneûr qui l' vicàrèye vi keût-st-adon. Èt rin qu' di s' mådjiner qu'on l' tint, n' fout-ce qu'ine sègonde, inte sès deûs brès' — lu qui v's-a tant r'grignî d'vins l' tins — çoula v' rèhandih èt v' carèsse.

... Lèyîz-lès passer sins moti, pawou dè k'tchèssî leûs râv'lèdjes... Mutwèt qu'on djoû v's-îrez-st-ossi — come cès pôves rênants-la — qwèri dèl nute roûviance èt rapâh'tèdje.



### Rèspous

Li rèwe qu'acoûrt è-mé lès wêdes si wêne, a l'intrêye dè ham'tê, d'zos li scrène di pîre dè poncê. Èt d'vins s' pleûti mureû, vochal l'êr dè vî poncê qui s' dobèle.

Al dilongue di l'êwe, dês-ônês — grossès tièsses so bodjes foû climpeûre — comptèt èt racomptèt lès-eûres tot loukant toûrner leûs-âbions qui l' solo tape so l' vért wazon.

È l' fôdje ine èglome rèsdondih. Èle sone dizos l' pèzant mårtê qu'in-aglidjant brès' èscoûrcih. Èt disconte dè meûrs dè ham'tê, li rèspon répète li glign'tèdje di l'acîr batou èt r'batou.

Mins qwand l' nute ad'hind so l' viyèdje, li mar'hâ lèt oûve èt l' rèspon arèstêye â minme tins s' tchanson. L'âbion dês-ônês so l's-êrîves s'èface, si bin qu'on nêl veût pus, èt so l' mureû dè rèwe, l'odjîve dè vî poncê s' rabat' ossu.

... Riflin, îmadje, rèspon : tchin'trêyes ! Si l' blawète quèlzî a d'né l' vèye flâwih, vo-l'zès-la distindous come s'i n'avît mây disclouyou !

\*

Èt portant m' coûr wåde li sov'nîr di tant d' vizèdjes èt d' sospîrs.

### Ahâyance

Avou s' cokerê qui l' vint d' Lovaye a clintchî dispôy tant d'annêyes, li minâbe èglîse qui n' pout hay veûyêye. Èt s' bilêye cloke, a fêye, come s'èle ni wèzahe pô ni gote kihustiner l' pâhûle êrèdje, sone tot bahant s' vîle cassêye vwès.



Èt tot-âtoû dèl pôve èglise on d'clap'té meûr di pâres di grès rèclôt l'ête, wice qui tot djondis', come dès brès', dès neûrès creûs d' bwès avizèt fé mizéricôr.

Mins inte lès blokès d' pire dè meûr, dès s'minces qu'on doûs zûvion k'pwèrtéve ont djèrmé on bê djoû d' prétins. Èt d'pôy, ci n'est pus qu' sirès fleurs.

Lès tchabotes dès d'clap'téyès pâres rèspounèt cint niyàs d'ouhès èt, d'zeû lès fleurs florowes so l' meûr, — come dès fleurs qui vol'rît, lèdjîres èt pus frawiantes qu'on r'flin d'èrdiè — dès pâvions k'mahèt leû ronde danse.

Si bin qui si lon qu'on djoû seûye, ci n'est pus qu' gruzi-nèdjès d'ouhès èt carimadjôyes di coleûrs âtoû dès-ano-yèusès creûs èt qui l' vîle mame qui drène dizos l' fa dèl vicàrèye èt d' sès ponnes, èt qui pleûre a gngno d'avant 'ne neûre creû, r'sowe sès lâmes tot fant qu' so sès lèpes si rispåd come on doûs ris'lèt.

### Li gripète

K'mint polez-ve inmer lès lèvéyes qui tchèrèt totes plates divant vos, sins toûrnant, sins-âbe, inte deûs hâyes catchant drî leûs foyes l'ôr dès pôtes èt l' cradjolèdje d'on flori-four ?

K'mint n'èstèz-ve nin nâhi d' foler on dègn sins poûs-sîre, sins ôrbîre ?

Roter sins-astâtche, sins rouflèdje, so 'ne vôye di lèvé, èst-ce roter ? Èst-ce roter, mète on pî d'avant l'ôte, come li dj'vâ, l' tièsse inte deûs wêtroules ?

Mèskeûre sès ponnes, spâgni sès fwèces, si houwer dè solo èt dèl bihe, d'hîfrer râvions, brîhes èt makèts, rigrigni coleûrs èt tchansons, n'èst-ce nin caspouyî s' vicàrèye ?

— Viker, c'est furlanguer si-èhowe. C'est d'vindjî l'ivier èt l'osté. C'est hère li planeûr. C'est griper ! C'est griper... avou 'ne fleur è s' boke, tot s'arèstant don-ci don-la po loukî l' pidjole d'ine arondje èt hoûter l' ramadje d'ine fâbite.

Acouchuré, l' gripète èst deûre èt s' fât-i tingler s' vir a mwért divant d' parvini so l' crèstê. I fât frohî ronhes èt stièrdons, ascohî lès bômes èt lès rotches, si sansouwer, si mète èn-êwe, rik'mincî s' vosse pî ride mutwèt.

Èt s' fât-i wârdèr d'vins sès-ouy lès blawètes dèl djôye èt d' l'agrè. Ca, qwand vos v's-ârez-st-acoufté la d'zeûr, i s' pôrèt qu'ine beûlêye vinse halcoter l' teût d' vosse ratrèt... Èt viker c'est n' djamây lâker.

---

## Dessin animé

par Éveline STONE

---

### TROISIÈME PRIX

---

*Misce stultitiam consiliis brevem :  
Dulce est desipere in loco.*

HOR. OD. IV. 12.

Ci n'a nin stu par calin'rèye  
Qui dj'a grabouyi mès rimès.  
Mon Diu ! ni fât-i nin qu'on rèye  
Dès zafes qu'arivèt-às djônês ?

S'on trouêve qui dj'a k'bèchî l' crapôde  
Èt ri par trop fwért di s' galant,  
I rik'noh'ront vite onk come l'ôte  
Qu'après tot l' displi n'èst nin grand.

### I hante

I hante, dê ! nosse Popol ! I hante dispôy dimègne !  
Lu, qu'èsteût si rassiou èt tofér èminné,  
Lu, qui so lès crapôdes aveût djoûrmây fêt l' hègne,  
'L-èst picî come lès-ôtes... èt çoula sins wê-ster.

Ossu, ni comptez pus èl raveûr cou so hame !  
Si vite rintré d' l'ovrédje, i s' rinipêye al mîs,  
Fêt s' bâbe, (lu qu'a treûs seûyes !) èt fivreûs, dram'-  
dra-dram'

Ine eûre divant l' radjoû, 'l-èst so posse a cotî.

Tot l' minme, al fin dès fins, si bèle Lizète s'amonne.  
Si p'tit cœur fêt toc toc, tot l' vèyant v'ni d'â lon ;  
Il acoûrt a s' rèsconte ; lèye s'apprèsèye, i tronne ;  
Èl sére divins sès brès' ; i glète : il a si bon !...

Il aveût bin mèyeû portant è hôt di s' mame.  
Mins l' cadèt èst picî, lu qui s' crèyève malin ;  
Po l' djoû d'oûy i transih, i n' si sint pus, i blame ...  
I hante, dê ! I fêt l'ome !... èt ç' n'est qu'on reûd gamin.

### **Fancy-Fair**

Lizète, bin pomponêye, astitchè si martchandêye,  
C'est dès « p'tits cœurs » qu'èle vind : « Un p'tit cœur pour  
un franc ! »

Èt l' djône ome va-st-è potche bin pus' paç' qui c'est lèye  
Qui paç' qui c'est po l'Eûve, qu'on lî d'mande sès-édants.

« Un p'tit cœur pour un franc ! » Popol n'est nin al fièsse,  
Il aveût bin compté passer l' djama ôt'mint ;  
Si crapôde al canliète n'arète nin sès moulièsses  
Èlle ènn' a po tot l' monde, n-a qu' lu qu'èle n'acompte nin.

Li galant a portant èco bèle a ratinde  
Divant qu'al Fancy-Fair dès « ma-sœurs » ci seûye tot.  
Ossu l' pôve boye pît'lèye, si rondje l'âme, si rêvinte...  
I zûne, i groûle, i hawe, i boût : il èst djalot !

I n' wèse divant lès djins lî brère qui çoula l' djinne,  
S'i s' hoûtéve, i batreût tote cisse bande di napès.  
Li boûrsète pout s'impli, lès « ma-sœurs » èsse continnes,  
Lu, lès deûs-oûy plins d' feû, d'vins 'ne cwèn' arèdje è s' pê.



## Film

Il aveût bin djuré dè ramasser l' drougale !  
Mins l' drougale èst si bèle, a dè-s-oûy si tèm'tants,  
(Deûs si bès grands neûrs-oûy, d'zeû sès bonès massales !)  
Qui Popol a roûvî dè prinde ine êr mètchant.

Is-ont stu, djâspinant, disqu'al drève, a cabasse.  
Tot çou qu'ènn' ont fôrdjî, dè tchèstès, cisse sîse-la !  
Èt dè bwègnes contes ! èt dè sièrmints qui l' tîmps raface !  
Sins compter lès p'tits bètch qu'i s'ont hapé sins r'la !

Èt pwis l' musique dè coûr qu'on s' gruzine a l'orèye :  
— M'inmez-ve, mi p'tite poyète ? — Awè don ! èt tot-plin.  
— Rid'hez-le co qu' vos m'inmez ; mamêye, rid'hez-le co 'ne  
fèye !  
— Dji n' vis-inme pus. — Bin sûr ? — Bin sûr. — Mè-  
tchante ! — Calin !

Èl l' duô dè-s-amouûrs s'achève è-n-on bâhèdje !  
Qué doûs gos' qu'ont lès tchîfes qu'on v' sitind sins rat'na !...  
Èt la-hôt, li leune rèy, rèy dè vèy lès tchouftédjes  
Dès djônes sots qui hantèt come on djeû d' cinéma.

## Piyote

Nosse Popol èst piyote à quatwazinme di ligne.  
Mins s' 'l-èst minme règuèdé divins s' costume kaki,  
Ça n' l'èspêche nin di s' dire qu'i n' fât qu'on pô dèl guigne  
Po qui l' mamêye Lizète riqwîre in-ôte fifi.

On s'a bin promètou di n' tûzer qu'onk a l'ôte.  
Mins c'èst si long doze meûs a d'mani sins s' vèyî.  
N-a bin lès djoûs d' sôrtîse... mins bone nut' po l' crapôte,  
S'i s' trouve on mâva chèf po v' rafler vosse candjî...

Po racrèhe sès touïrmints v'la qu' 'l-a l' pounce a l'orèye.  
Sès plankèts l' couyonèt â-d'fèt di sès-amouïrs :  
Lîzète âreût r'pris 'n-ôte po d'biter sès fâstrèyes...  
Èt l' galant, po fé l' yan', djâse dèdja dèl dismoûre.

Qwand rèst tot seû, i tûse : L'èvoÿereût-èle âs vièrs ?...  
Anfin, n'âreût-i stu qu'on galant d'ocâzion ?...  
I d'hèt qu'èle veût voltî l' crolé Nonârd... Mizère !  
Èt l' corèdjeûs sôdârd pleûre tot montant d' faccion.

### Op. 81.

A qwè bon tant boum'ter èt k'hatchî vosse sonate ?  
Èst-ce avou Beethoven qu'on passe sès djoûs d' candjî ?  
Vos-avez bèle a fé so lès touches l'acrobate,  
Vos n' wèz'rîz nin noyî qu'i-n-a 'ne saqwè d' candjî.

Poqwè sèrîz-ve fîvreûs ? poqwè vos-oûy si rodjes ?  
Sûr qui v's-ataquez 'ne lanwe po div'ni si bètchou ;  
Dihez-le don plat'kizak qu'i-n-a 'ne mohe è l'ôrlodje,  
À rés' tot l' monde tchaftèye qu'« èle » vis-a touïné l' cou.

« Adieux, Absence, Retour ! » C'èst cisse treûzinme pârtèye  
Qui vos deûts èt vosse coûr n'av'nèt nin a mèstri...  
Fâreût l' viker d'abôrd po qu'èle divinse âhèye,  
Ossu r'sèrez ç' lîve-la qui v' fèt par trop' sofri.

Mins l' galant, po roûvî, rataque èt r'sâye qwand minme.  
Lès-acwérds lès pus bès lî sonnèt si houpieûs :  
I n' veût nin k'mint r'wangnî cisse bone Lîzète qu'il inme  
Èt l' pôve valèt hik'tèye, tot r'djowant « Les Adieux. »

### Cor tamquam cera liquescens

Ps. XXI, 15.

Po ç' côp-chal, nosse Popol a sûr li coûr so flote.  
Bin qu'il âye fini s' timps, on nêl veût pus gan'ler,  
A l'ôre, totes lès crapôdes ç' n'êst nin minme dêl faflote,  
C'êst tot-a hipe s'i hoûte, s'on vint a 'nnê pârler.

Ô ! awè ! qu'i s'an fout ! Tot dê lon êl rêpète ;  
I n' freût nin 'ne ascohêye po r'trover on poyon  
Portant, sins fé lès qwanses, djâsez s' on pô d' Lîzète,  
Êt v' veûrez nosse brâcleû plorer, plorer po l' bon.

Ca, 'nn'-êst-arivé la : ni polu mêstri s' ponne.  
I s' difène a r'tûzer al cisse qu'êsteût s' bon-Diu ;  
I sét bin qu'i mintih tot fant l' coq. Si coûr sonne,  
Il inme co mâgré tot l' djône mazète qui n' l'inme pus.

Êl sét bin, qu' sès soglots nêl ramin'ront jamây,  
Êt n' vôreût-i po d' l'ôr qu'êle sâreût qu'a ploré ;  
Portant qui d'ôte qui lèye pôreût-st-aswâdji l' plâye  
Di s' pôve coûr mèsbrudji po-z-avu trop' blamé ?

?

Popol ! hoûte on consèy. Lê goter lès makêyes !  
Tot bin compté, lès lâmes n'aswâdjèt qu'on moumint,  
Dismètant qui ç' n'êst nin tot croupiant è l' coulêye  
Qu'on f'rè mây rapinser a Lîzète sès sièrmints

À rés', wice sont lès twérts divins ciste astrapåde ?  
Dès sôdârd ont volou rinde on plankèt djalot :  
Êt l' galant, qu'âreût d'vou trèssinti l' couyonåde  
A-st-avalé l' pilule d'vant dê r'qwèri l' fin mot.



Adonpwis, 'l-a brogni tot-z-èvoyant fé pinde  
Li « turlurète ». Cisse-chal djudja s' galant pignouf.  
Èt dandj'reûs, c'èsteût s' dreût, nâhèye dè tant ratinde,  
Qu'èlle a fêt on côp d' tièsse tot d'hant : Nos l' lèrans bouf.

Fât qu'on louke a deûs fêyes, divant dè taper l' hate.  
Trop sovint âs feum'rèyes on troûve tos lès mèhins ;  
'L-èst trop târd, hé bâbâ, di s' trêti d' vèye savate  
La qu'on v' pôreût r'taper vos pîres è vosse djârdin.

### Fritch !

Li capon tûse èt s' tûse a tote ciste èmantcheûre,  
Èt tot l' minme i s'amèt' d'avu stu 'ne milète reûd ;  
Mins vola l' nouk : Lizète l'a mutwèt pris è heûre !  
Accèpt'rè-t-èle asteûre dè r'mète l'afère d'adreût ?

Lu l' vøreût, d'ot'tant pus qu'èle n'a mây ripris 'n-ôte,  
Èt qu' lu-minme, èl rik'noh, mây n'a r'noyi si-amôûr.  
Pwis 'l-a tant dandji d' lèye dispôy cisse djèrinne tchôde  
Qui d' pinser quèl râreût v' li rapice dèdja l' coûr.

Il èst prêt' a blasser d'vant s' mon-keûr. Èt s' 'l-atome  
Qu'i deûye avu s' chatou come i l' a mèrité,  
I s' tère ; d'vreût-i minme passer p'on tot p'tit ome.  
Mins mon Diu ! qu'èle li r'prinse ! Il a d'dja tant linw'té.

— Popol ! divant vosse hâye Lizète s'amonne tote seûle !  
Li valèt s'a drèssî tot blanc-mwért ; i n' veût pus.  
Adon, fritch ! reût-a-bale, i coûrt come in-aveûle  
Po rapicî l' boneûr qui passe si djondant d' lu.

### Fair friend

I n' s'ont rin dit. D'abôrd ènn' avît trop' a s' dire.  
Is-ont sintou, tos deûs, qui po rat'ni l' boneûr  
Valéve mîs di s' wârdèr l' confiyince tote ètîre  
Sins qwèri dè r'mouwer dè talmahèdjès si neûrs.



Adonpwis, leû rèsconte s'èmantcha-st-a l'avîre :  
Lu plorève tot vèyant qu'on nêl riboutève nin,  
Èt lèye, lès-oûy mouyîs, ava l' fwèce dè sorîre  
Èt dè drovi sès bres' a s' binamé « vârin ».

Ca, mâgré si-êr pèneûs, i v's-aveût 'ne si douce mène !  
Pus douce mutwèt ç' djoû-la qu'èle ni l'âye mây vèyou,  
Qu'èlle âreût bin magnî, po l'aveûr bin d'a sène,  
Li ci quèl fève fruzi come â prumî radjoû.

Mins asteûre qu'èle li ra, qui leû vèye rèst d'adram'  
Èle ni tûse po l' moumint qu'a rapâh'ter s' galant...  
La qu' so l' hâye, lès-oûhês sont div'nous tot cacames  
A-z-ôr on grand gamin hik'ter come in-êfant.

### Suite du précédent

Li grand gamin pôrè boum'ter l' fin di s' sonate.  
Mins n'a sûr pus dè tîmps a piède a tot çoula.  
C'est qu'i c'noh ine musique, asteûre, pus délicate ;  
Èt qu' c'est-ad'lé Lizète qu'i gruzine ciste êr-la.

Ca, ni d'vèt-i nin fé, tos lès deûs, leû possibe  
Po ratraper lès-eûres wastrouyêyes a mâlva ?  
Pwis-ont bin trop pawou qui l' boneûr n'êlzi r'hipe ;  
C'est qu' 'l-âreût sûr si gnac èt prindreût djîse ôte pâ.

Ossu, vont-i r'viker, a novê, leû hantrèye  
Disqu'a tant qui l' marièdje po todî lès løy'rè  
Èt qu'èssonne, plins d'èhowe, i prindront l' couse dèl vèye  
Po fé 'ne rèyâlitè dè grand sondje qu'i s' fôrdjèt.

I râvièt a l'av'ni ! Mutwèt pout-on 'nnè rîre !  
(Lès djônês î pouhèt l' confiyince, après tot.)  
I rotèt d'avant qwand minme, avou leû clér sorîre,  
Come si so leû-z-amouûr lûhéve lès qwate solos.

Ci n'a nin stu par calin'rèye  
Qui dj'a grabouyî mès rîmès.  
Mon Diu ! ni fât-i nin qu'on rèye  
Dès zafes qu'arivèt-às djônês ?

Ossu dj' n'a mây pinsé qu' Lizète  
Sondj'reût a m' qwèri dès displis...  
Tant qu'a Popol ? Ad'lé lu, ciète,  
Fez-me li plêzîr dè r'prinde por mi.

*May 1936.*

---

## SCÈNE POPULAIRE DIALOGUÉE

25<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Une seule œuvre est présentée à ce concours ; elle a pour titre : *Ine copène inte wèzènes di bone tîre*.

C'est un long et fastidieux bavardage entre deux femmes qui ont du temps à perdre, et qui en ont fait perdre au jury, obligé de lire les 384 vers de ce dialogue peu intéressant où fourmillent les hiatus, les interversions maladroites et les nombreuses expressions françaises.

Aucune distinction n'est accordée à ce travail.

*Les membres du Jury :*

MM. Joseph CLOSSET,  
Guillaume LONCIN,  
Louis CORNET, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 8 mars 1937, a pris acte des conclusions du Jury. Elle a détruit, sans en prendre connaissance, le billet cacheté joint à la pièce.

---

## DRAME LYRIQUE

26<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

L'unique pièce reçue à ce concours s'intitule : *C'est l'fièsse dèl Walon'rèye*.

Afin de commémorer les Journées de Septembre 1830, l'auteur a écrit une pièce qui tient du théâtre et du cramignon.

C'est plutôt un à-propos en vers qu'un acte réellement scénique ; c'est un genre extrêmement difficile, exigeant un caractère poétique très élevé et, bien que l'auteur ait du mérite, son œuvre apparaît quelque peu conventionnelle.

Les personnages sont : Dèmolin — Djambe-di-Bwès — Tchantchès et Li Coq Walon ; un groupe d'écoliers et d'écolières représentant la génération actuelle.

Dèmolin et Djambe-di-Bwès semblent dépaysés à Liège, car la Cité Ardente leur apparaît changée. Cependant Tchantchès et Li Coq Walon les rassurent et, par la bouche des enfants qui chantent des chœurs, ils leur prouvent que Liège est toujours prête à défendre ses libertés.

A l'audition, on estimera peut-être que les chœurs sont nombreux et qu'ils se ressemblent trop. Ajoutons que souvent ces chœurs sont d'une facture inhabile en ce sens que les enfants emploient des expressions qui dépassent leur âge et qu'on s'est apprises ; ce langage prêté à des écoliers est trop élevé de ton.

Néanmoins, le tout forme une œuvre d'un caractère littéraire marqué ; la forme est belle et le sujet patriotique est digne d'éloge.

Aussi, le jury unanime propose-t-il d'accorder à cette œuvre une mention honorable sans impression.



*Les membres du Jury :*

MM. C. LECLÈRE,  
N. HOHLWEIN,  
Ch. STEENEBRUGGEN, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 8 novembre 1937, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce récompensée, a fait connaître que M. L. MOTMANS, de Liège, est l'auteur de *C'est l' fîesse dèl Walon'rève*.

---

## HORS-CONCOURS

### RAPPORT

N<sup>o</sup> 1. — Deux fables de Krilov :

Dans l'une, *L'âne et l' raskignoû*, l'auteur montre la sottise de l'âne qui se pose en critique. Cette fable est bien adaptée et mérite une mention avec impression.

Dans l'autre, *A passer près d'ès tchins*, c'est à la meute des critiques ignorants que l'auteur en veut. Le texte est obscur, moins vigoureusement frappé et devrait être remis sur le métier.

N<sup>o</sup> 2. — ADAPTATIONS :

L'auteur fait preuve de connaissances littéraires et sait porter son choix sur des œuvres de goût. Mais qu'il adapte du Valère Gille ou de l'Albert Samain, il reste toujours lui-même et ne sait se plier au caractère particulier de l'œuvre qu'il adapte.

Il manque de souplesse dans l'adaptation et ne sait pas varier ; de là, un manque de compréhension, des faiblesses et — hélas ! — des grossièretés. — Le mot juste lui échappe, ou il ne s'en soucie pas : *L'osté*, deuxième strophe, vers 2 : *Dji roûvèye a côp sûr ?* — Il affectionne le mot *s' ployi* dans le sens de s'abaisser et, en cela, n'emploie pas le terme propre : *L'osté*, troisième strophe, vers 1 ; *Vèspréye*, troisième strophe, vers 1.

Il manque d'élégance et devient parfois trivial : *Vèspréye*, vers 3 :

*Êt lès r'pahowès bièsses ratchèrèt d' leû magn'hon.*

Dans *Li boneûr*, la trivialité s'accentue encore. Le vers 2,

*Li djône mame, dishaw'tant s' tchimîhe,*

n'est ni le tableau exact, ni l'expression qui convient ; elle manque de noblesse tout aussi bien que :

*Êt, tot sprâtchant-st-à tère boton sès lèpes.*

Dans *Al nute*, le vers n'est pas soigné ; il manque d'harmonie ; les sons se heurtent, et l'auteur commence par une cheville de « c » bien malheureuse : *Li cîre c'est ...*

Tout cela manque de travail, de patte, bien que l'effort soit méritoire.

De tout l'envoi, le jury tire *L'osté* et lui accorde une mention honorable sans impression.

N<sup>o</sup> 3. — *Les Roses* de Ronsard :

L'auteur peut voir s'appliquer entièrement ici « traduttore, traditore » ; il y a un gouffre entre le traducteur et son modèle ; il n'a su prendre ni le ton, ni la cadence, ni la souplesse, ni la délicieuse simplicité de Ronsard.

Le jury regrette de ne pouvoir encourager l'auteur.

N<sup>o</sup> 4. — *Osté* :

Cet essai de vers de quatorze syllabes est un tour de force mais il n'a d'autre mérite que son originalité. La pensée y est diffuse, confuse, et la cadence des vers souffre parfois de leur longueur. Le tout forme un ensemble peu sympathique, et le renouvellement de fantaisies de ce genre n'est pas à recommander.

*Les membres du Jury :*

MM. C. LECLÈRE,

N. HOHLWEIN,

Ch. STEENEBRUGGEN, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 8 novembre 1937, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. A. XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *L'agne èt l' raskignou* et de *L'osté*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

## L'agne èt l' raskignoû

*Fable de Krilov mise en wallon*

par A. XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

» On m'a rapwèrté », dèrit-st-on bê djoû  
L'agne à raskignoû,  
» Qui po l' tchant'rèye on n' vis pout djonde,  
Èt qui vos-avez  
Li pus bèle vwès qu'i-n-a-st-â monde !  
Ni m' f'rez-ve nin l' plêzîr dè tchanter  
On tot pô por mi, m' binamé ?  
Èt dj' veûrè s'on n'a nin brâclé ».

L'ôuhê, sins fatigue,  
Ataqua sès tchansons ;  
I lès fignole, candje di ton :  
« Bon Diu, dê, quéne bèle muzique !  
C'est-ine saqwè d'angèlique ! »  
Dit l' bièrdjî qu' wåde sès moutons ;  
Èt, d'vins lès bouhons,  
Rin n' motih pus, chasconk hoûte ;  
C'est-ine fièsse come ènn' n'a pont  
... Sâve po l' vî grizon :  
« Dji veû qu'on m'a dit 'ne bèle boûde,  
L'ôte djoû », mamouye-t-i  
Qwand l' concèrt fourit fini :  
« V' tchantez come tot l' monde, mi fi...  
Mês po bin fé lès roulâdes,  
Èdon, camèràde,



I v' fâreût prinde ine lèçon  
Avou l' coq qu'a-st-on clêron,  
Dè mons lu, qui v' mowe tote l'âme ! »

Feû d' rimês, s' ti n' vous nou blâme,  
Ni d'mande don mây li djudj'mint  
Dès-ôtes... Ti frès bin  
Di n' tchanter qu' por twè, vormint.  
Li monde, lu, ni t' vant'rè wère :  
N-a tant d'âgnes qui d' djudjes so l' tère !

---

# CONCOURS DE 1937

---

## ÉTUDE DESCRIPTIVE

18<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Seize pièces ont été présentées à ce concours. Leur lecture ne nous a rien révélé de bien intéressant. Aucun écrit ne s'impose par ses qualités. L'ensemble atteste une honorable moyenne, sans plus.

Examinons maintenant les différents thèmes. Un même concurrent présente une série de dix pièces que nous allons analyser.

1. *Cîr ênûlé so l' fin d'on djoû d'osté.* Une description du ciel qui ne manque pas d'originalité. L'auteur fait montre de beaucoup d'observation. Malheureusement la langue laisse fortement à désirer, les mots ne sont pas toujours employés avec leur sens propre dans le langage wallon. Ainsi, parlant du ciel, il dit

*Il èst sémé d' blankès nûléyes, il faudrait :*

*Il èst k'sémé d' blankès nûléyes.*

Au vers suivant : *L'êr èst pâhûle èt leû cowéye ; leû cowéye* se rapporte à la phrase précédente. *L'êr èst pâhûle* est une cheville qui doit disparaître. Plus loin *Li solo tape sès dièrins r'djèts ; r'djèts* est dur, j'aimerais mieux *sclats*.

*Èt lès nûléyes, todi pus bèles*

*Eune après l'ôte si distèlèt.*

*Distèlèt* ne convient pas, il faudrait *distètchèt*.

*Divins l' cîr* devrait être remplacé par *Ê cîr*. Nous obtiendrons donc : *Ê cîr qu'a l'êr dè blamer.*

Le verbe *blamer*, en wallon, est toujours accompagné d'une

idée de son. C'est ainsi que l'on dira : *Li fôr qui blame*, et en parlant d'un oiseau, *blamer* signifie qu'il fait éclater son chant sans relâche. Dans le vers qui nous occupe, il y a donc une impropriété de terme.

*Al dibindâde*, l'auteur a wallonisé le terme français. On doit dire *al dibanne*. De même en parlant des nuées, lorsqu'il emploie la tournure de phrase :

*Vos dirîz qu'èles vont s'aloumer*, c'est fautif ; il conviendrait de changer en : *Vos dirîz qu'èles vont s'èsprinde*.

Les deux derniers vers qui servent de conclusion n'ajoutent rien au poème et pourraient être supprimés.

A titre d'encouragement, nous décernerons une mention honorable sans impression.

2. *Djou d' nôvimbe*. C'est bien observé. Malheureusement, l'écrivain ne parvient pas à discipliner sa pensée. Ainsi dans la première strophe, il est en contradiction avec lui-même :

*Dès nûlêyes, qui l' cîr èst rimpli  
Vos dirîz 'ne armêye al dèroute  
Qui l'inn'mi r'tchèsse so 'ne sitreûte route  
Êt tint-a-gogne sins nou rèpit.*

*Vos dirîz 'ne armêye al dèroute qui l'inn'mi r'tchèsse* indique un mouvement. Mais cette armée, on la *tint-a-gogne*. M. Wisimus fait très justement remarquer qu'à Verviers l'expression *tère a gogne* signifie tenir en respect, empêcher de circuler. Ici il y a donc opposition avec ce qui précède et cela doit être modifié.

La ponctuation laisse également à désirer. Prenons cette strophe dans laquelle il y a beaucoup de mouvement :

*D'ine aflêye, èlle acorèt  
â galop, c'est-ine kimêlêye,  
ine vrêye rouflåde, ine atêlêye,  
tél'mint qu'èssonle èle si k'hèrèt.*

Après *galop* il faudrait un point et non une virgule.

*Lès vètès foyes fèt dès toûbions. Fèt dès toûbions* est impropre. On ne fait pas un tourbillon, on est pris dans, ou entraîné par



un tourbillon. C'est le vent qui fait tourbillonner les feuilles.

Tenant compte des bonnes intentions du poète, nous lui décernons une mention honorable sans impression.

3. *Djou d'orédje*. Un tableau gentiment brossé et bien observé, déparé seulement par une foule de négligences qui en détruisent le charme.

Le vers : *A mons d'esse oblidi, cazi pèrsonne n'i vint* devrait être corrigé en : *A mon qu'd'i esse oblidi*. Le concurrent recherche parfois des tournures qui ne sont pas heureuses. Témoins ces deux vers :

*A chaskeun' di leû pas, vèyez-ve, li broûli spritche  
dizos leûs gros sabots, c'est flitche èt flathe èt flitche.*

Il est évident que le dernier hémistiche est de pur remplissage. De plus, cet essai d'onomatopée n'est guère harmonieux.

L'aède emploie des néologismes, qui marquent en même temps la francisation du dialecte : *prèrèyes èt bièsses a cwènes* doivent être remplacés par *pahis*, ou *wède*, et *bisteû*. Si un pied manque à l'avant-dernier vers, ce n'est peut-être qu'un oubli qu'il nous est bien facile de corriger.

Quant au dernier alexandrin, la césure ne tombe pas après le premier hémistiche :

*È stâ lès dj'vâs fèt soner l' tère a côps d' sabots*  
devrait devenir : *È stâ lès djvâs batèt l' tère a fwérts côps d' sabots*.  
Accordons à ce travail une mention honorable sans impression.

4. *Li djou d' l'ètermint* est un sujet maintes fois traité. Le poète évoque la douleur des parents qui se retrouvent seuls après l'enterrement de l'enfant. Certains vers sont d'une parfaite banalité :

*So nosse tère, wice trover saqwè d' pus doloreûs  
Qui leûs côurs a flibotes.*

La ponctuation est trop souvent négligée et affaiblit la force du vers.

Tenant compte de l'effort fait par l'écrivain, octroyons lui une mention honorable sans impression.



5. Le n° 5 figure un tableau plein de vie et de saveur, intitulé : *So l' martchî*. Il y a encore, cependant, des négligences dans le style.

*Li cotirèsse rêche feû-z-èt blames  
Li cande pâte, adon 'le brêt-st-après.*

Ici, *'le brêt-st-après* se rapporte à la maraîchère et non à la chalande. On relève une faute de syntaxe assez grossière. Ce vers doit être retravaillé.

Les quatre derniers sont plus faibles. *Frum'hî* rime assez pauvrement avec *côps d' pîds*.

À la condition que l'auteur apporte les modifications indiquées, nous lui accorderons une mention honorable sans impression.

Avec le n° 6, nous pénétrons *A Lidje às éres dè djoû*. L'obscurité plane sur la ville comme au long du poème. L'écrivain intercale parfois des incidentes qui n'ont aucun rapport avec l'idée développée ; telle la 2<sup>e</sup> strophe. Il y a des répétitions peu agréables, particulièrement ce *tofant* que semble affectionner l'auteur.

La quatrième strophe donne un exemple frappant des constructions alambiquées et des chevauchements employés par le poète :

*Vochal li cotî, todi fwért timprou,  
li lampe di s' tchèrète bin pus qu'èle ni lome  
inte lès rowes di drî, barlokèye èt fome,  
tofant qu' va miner sès bènes so l' martchî  
èt qu' brêt so si dj'vâ qu'a l'ér dè flantchî.*

La phrase régulière est : « *Vochal li cotî, todi fwért timprou, qu' va miner sès bènes so l' martchî tot brèyant so si dj'vâ qu'a l'ér dè flantchî*. Pourquoi couper l'idée et l'image par deux vers se rapportant à la lampe de la charrette ?

Dans les vers suivants, il y a de nouvelles inversions qui nuisent à la poésie même du sujet traité. Nous ne pouvons accorder de récompense à un auteur qui semble méconnaître les règles les plus élémentaires de la syntaxe.

Le n° 7, *Vile vôte*, offre un sujet souvent traité. Les termes sont quelconques. L'auteur ne parvient pas à nous intéresser

à son évocation, pas plus qu'il ne réussit à dégager la poésie d'une telle matière. Le dernier vers compte un pied de trop. — Aucune distinction.

Avec le n° 8, nous restons dans le genre descriptif : *Li nîvaye tome*.

La première strophe est allègre. La disposition des vers et des rimes est originale, écoutez plutôt :

*Li nîvaye tome, èle racoûve tot.  
Sès flotchètes,  
Qui l' bihe kitchèsse  
Sins cèsse,  
Toûrnikèt,  
S' porsûvèt,  
Come lès mohètes  
Qu'on louke voier,  
Pidjoler,  
L'osté  
È l' tchôde loupîre d'on r'djèt d' solo.*

La seconde strophe est malheureusement beaucoup plus faible. Si

*Li tère s'a rafûlé d'on nou manté,*  
c'est qu' *Èlle a volou candjî d' twèlète*, et  
*c'est tot ôt'mint qu'èlle aparèt'.*

Ces deux vers n'ajoutent rien et sont du remplissage.

Puis : *Ingrâte, èlle a r'buté  
totes lès bêtés  
dès tchamps, dès prèrèyes, dès bwès, dès cot'hés.*

Pourquoi ingrate ? Elle n'a rien rebuté du tout. Elle a subi simplement les phénomènes atmosphériques, qui lui sont d'ailleurs nécessaires. *R'bouter* est un néologisme ; il faut dire *rè-bouter* ou *r(i)bouter*. Même observation que ci-dessus pour *prèrèyes*. La ponctuation fait défaut.

La troisième strophe est mieux tournée.

A titre d'encouragement, décernons une mention honorable à ce petit poème.

9. *Li vi crucefis*. Sujet banal et rabâché mille fois. Point d'originalité dans ce morceau, parsemé de chevilles. — Aucune distinction.

10. Le titre du thème choisi doit toujours primer. L'auteur, à qui il appartient de baptiser comme bon lui semble sa production, ne devrait jamais négliger cette règle. Cette réflexion nous est venue en lisant le n<sup>o</sup> 10, *Li bihe sofèle*.

Voici la première strophe :

*Quéquès neûrès nûlêyes passèt d'in-êr londjin  
Li steûlî sonle d'acîr èt l' leune parèt' d'ârdjint  
Li tère èst d'zos l' nîvaye.  
Come on tchin qu'a r'cû s' daye  
ou mutwèt qu'ode li mwért  
li bihe hoûle di s' pus fwért.*

Au 6<sup>e</sup> vers, l'auteur se souvient qu'il traite *Li bihe sofèle*. Pourquoi, alors, n'avoir pas ordonné la strophe comme suit :

*Li bihe hoûle di s' pus fwért  
Come on tchin qu'a r'cû s' daye  
Ou mutwèt qu'ode li mwért.  
Li tère èst d'zos l' nîvaye,  
Quéquès neûrès nûlêyes passèt d'in-êr londjin,  
Li steûlî sonle d'acîr èt l' leune parèt' d'ârdjint.*

Les trois derniers vers peignent l'ambiance. Combien de fois n'avons-nous pas constaté la tranquillité du ciel. Nous ne disons pas l'immobilité, alors que la bise nous transperce !

Inversion fâcheuse au début de la seconde strophe :

*Ëlle épwète li nîvaye èt sofèle a beûlêye.*

Il est certain que si la bise (sujet du poème) *sofèle a beûlêye*, *ëlle épwète li nîvaye*. Et après ce vers, un signe de ponctuation est nécessaire pour ne point prêter à confusion.

La fin de la strophe souffre non seulement de la ponctuation, mais encore de l'inversion dont l'auteur use et abuse à lasser la patience.



La troisième strophe débute par une négligence impardonnable :

*È m' tchôde coulêye*  
*Bin frileûs'mint dji rêtrôk'lêye*

C'est évidemment : *bin frileûs'mint dji m' rêtrôk'lêye* qu'il faut lire. Alors, pour ne pas se répéter, le vers précédent devrait être :

*È l' tchôde coulêye.*

Nous ne pourrions trop redire à cet auteur les préceptes du maître Boileau :

« Avant donc que d'écrire apprenez à penser. »

Et quant au style, qu'il se souvienne de cet autre conseil :

« ..... aimez sa pureté,  
Et de son tour heureux imitez la clarté.  
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,  
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,  
Et, de vos vains discours, prompt à se détacher,  
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher. »

Ainsi donc, nous n'accorderons pas de distinction à cette pièce trop négligée.

En lisant le n° 12, *Tâvlês*, on ne sait si l'on se trouve devant des vers libres ou de la prose rythmée ; l'auteur écrit au fil de la plume avec la plus grande fantaisie, employant la rime ou l'assonance, une suite de réflexions sans cohésion. Le style est peut-être alerte, mais les expressions sont banales. Parfois même, maints passages frisent les vers de mirliton. L'écrivain accumule les *que* et les *qui* en une cacophonie fort désagréable. Aucune distinction.

A en juger par l'écriture, le n° 13, *È l'osté*, est du même auteur. Petit tableau, présenté sous la forme d'un rondel, raillant d'une façon assez spirituelle l'homme qui se plaint toujours du temps. *Balasse* est un néologisme fort peu harmonieux. On ne dit pas *wayêye*, mais bien *waye*. Pour rendre au vers le nombre de pieds voulus, il faudrait donc remplacer ce mot par *flatch'têye*.



La ponctuation laisse à désirer. Pourquoi mettre un point d'exclamation à la fin du second vers, alors que la phrase ne se termine qu'au vers suivant ?

*Deûs-eûres après ; vola qu'on s' plint*

La virgule doit être substituée au point et virgule.

Accordons à ce rondel une mention honorable sans impression.

Le n° 11, *À clér di lune*, est écrit dans une très belle langue. Le style est coloré et chaud. L'auteur prévient que l'idée générale de cet écrit lui a été inspirée par le dernier paragraphe de *Ma petite femme*, par Michel Corday. Nous nous trouvons donc devant une adaptation, et celle-ci mérite d'ailleurs des félicitations. L'écrivain, quittant des sentiers battus, s'engage dans la philosophie, et cela sans pédanterie, avec une parfaite simplicité, tout en baignant son sujet de poésie.

Si l'auteur a simplement été inspiré par une phrase de Michel Corday, le développement étant de son cru, nous lui accorderons volontiers un troisième prix. Si, au contraire, le romancier français a développé le sujet et que le prosateur wallon n'a été qu'un adaptateur, force nous est alors de ne considérer que les qualités de style de cette page et de lui accorder alors une mention honorable avec impression. Dès que le nom du concurrent sera connu, il nous restera à lui demander communication du livre de Michel Corday et nous indiquerons en postscriptum la distinction décernée, d'après les principes admis plus haut.

Le n° 14 évoque *Êl dîminche dé no ducace* dans la bonne ville de Mons. Certes, le sujet n'est pas neuf et a déjà été traité de nombreuses fois. Les Hennuyers ont un véritable culte pour cette fête, l'écrivain dit, d'ailleurs, *ça fêt camper m' cœur dé vrai Montois*, et, plus loin, lorsqu'il parlera du peuple contemplant le combat de saint George et du dragon : *i passe dèdins l' foule in frison, qui n'a qu'èl montois qui peût comprinde ça*.

Certains détails paraîtront peut-être puérils, mais il s'agit ici d'une étude de folklore.

Le travail est bien ordonné et divisé en trois parties : le réveil, la description de la procession, la sortie du Doudou.

Le style est coulant, vif et coloré. Une mention honorable avec impression récompensera son auteur.

Le n° 15 porte un très joli titre, *Riv'nas*, archaïsme signifiant « réminiscences » et qui ne figure point dans le dictionnaire de Haust. Deux sonnets, dont le premier est nettement supérieur au second, à tous points de vue : forme, vocabulaire, rythme. L'auteur est certes un poète, mais il a trop de facilité. Il s'abandonne à son inspiration sans se soucier de la construction des phrases. Ainsi dans la première strophe :

*Divant l' banc qui r'pwèse li vi ome,  
Li fèt sùde al lèpe on ris'lèt.*

De telles négligences sont d'autant moins admissibles que ce poète est plus doué.

Le second sonnet est moins soigné encore. La première strophe est d'une banalité extrême. Que la pensée du chantre dépasse la rapidité de sa transcription, nous n'en doutons pas. Toutefois, s'il participe à un concours, qu'il prenne la peine de se relire, et qu'il n'envoie pas une pièce, où des mots passés nuisent à la beauté intrinsèque de l'œuvre.

Ainsi : *Come èfant qu'a pièrdou s' djodjowe*

est rugueux. Évidemment le concurrent a voulu dire :

*Come l'èfant qu'a pièrdou s' djodjowe.* L'article adoucit le vers. Puis ce vieillard, assis sur un banc et qui regarde avec mélancolie passer les jeunes filles :

*È s' pinséye, i lét tote colère.*

Toute colère ? Contre qui ? Contre la marche inexorable du temps ? Dans le premier sonnet on nous a pourtant dit :

*Sins aveûr cāsi l' fwèce d'on r'grèt.*

Pourquoi alors ce regain de force exprimée en fonction de la colère. Nous comprendrions la mélancolie, mais il faut dans ce passage une rime à *clère*.

Tenant compte des intentions du poète, nous lui accordons une mention honorable sans impression.

Enfin, voici le dernier envoi : N° 16, *Dès ahotes*. Trois petits

poèmes terre à terre, écrits d'une haleine, et dans lesquels certains vers sont créés uniquement pour la rime, et certains mots alignés pour donner au vers le nombre de pieds voulus. Cet envoi ne mérite aucune distinction.

*Les membres du Jury :*

MM. J. WISIMUS,  
L. LAGAUCHE,  
G. LAPORT, *rapporteur.*

La Société, en sa séance du 13 juin 1938, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces couronnées a fait connaître que M. R. CLEFFERT, de Saive-Wandre, est l'auteur de *Cîr ènûlé*, de *Djoû d' Nôvimbe*, de *Djoû d' orêdje*, de *Li djoû d' l'èlér'mint*, de *So l' martchî*, de *Li nîvaye tome* ; que M. L. MOTMANS, de Liège, est celui de *Ê l'osté* ; que M. G. FADEUX, de Loncin, est celui de *Â clér di lune* ; que MM. O. WILLAIN et G. DECHÈVRES sont les auteurs de *Êl dîminche dé no ducace*, et que M. A. XHIGNESSE est l'auteur de *Riv'nas*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---



## À clér di lune

*Tâvlê d'Hèsbaye*

par Gui FADEUX

---

MENTION HONORABLE

---

Biw !... biw !... biw !... biw !... lès doze côps d' mète-nut' s'èvolin' foû d' l'ôrlodje dèl « maison-d' vèye » come ine volèye di colons d'ine colibîre... À minme moumint, so quéquès s'gondes près, naturèl'mint, èt come po bal'ter l' grêye hilète, li grosse cloke di l'èglise lacha 'ne dozinne di r'don-dihants baw !... baw !... baw !... baw... !!

Mète-nut' ; c'est l'eûre ou-ce qui lès djins d'â viyèdje si r'hèchèt dèl fièsse di Warème dè meûs d' Djun. Hanri èt Jane si winnîn' èvôye come lès-ôtes èt r'prindîn', londjinnemint, tot s' tinant-st-a cabasse, lès hâyes èt l' havêye di Lant'mindje.

I féve on bê clér di lune !

Lès ombes di nos deûs hanteûs si porminîn' divant zèls su l' blanc ruban d' satin dèl vòye qu'aveût l'êr di n' mây fini, télemint qu'on vèyéve long d'vant lu. Il aveût fèt 'ne tchaude djoûrnêye. I féve co bon a c'ste-eûre-la, mins, mâgré çola, a cåse dèl clårté, lès vètès campagnes èlzî d'nîn' come li vûzion qui rotîn' su 'ne grande taque d'acîr, çou qu'èlzî d'nève freûd d'vins lès rins... c'est poqwè qui s' sèrîn' onk conte l'ôte.

Jane tûzéve al lune... Èle li plindéve di d'vou bate carasse tote ine nut' èn-on cîr tot vûd'. Mistère ! Portant Jane inme li lune qui rispåd su l' tère èt d'vins lès coûrs ine saqwè d' si doûs qu'on n' comprend nègn èt, curieûse



come tote fème l'est, du rèsse, èle vòreût bé savu çou qui s' passe la d'zeûr è steûlî, tot d'abôrd : li viye èt lès âbutes di cisse disseûlèye rôbaleûse qu'a-st-on sorîre si moquâ. Hanri rasonna sès sov'nîrs di scoli : il èspliqua-st-a Jane qui l' lune tournéve âtoû dèl tère come ine pîwèye, su vingt-qwatre-eûres, avou 'ne télé vitèsse qu'on s'enn' aporçût âhîmint a l'ôûy.

Arèstans-nos on moumint. Vèyéve li lune al copète dèl riguilite di canadas ? Loukîz-le bègn... Èl vèyéve monter ?

Âye.

Èt po sayî di s' fé mîs comprinde, i câza d' Képlèr, di Copèrnic, di Newton èt di s' fameûse poume (né l' cisse d'Adam, savez) treûs grands-omes qu'ont lèvé 'ne cwène dèl teûle qui catchîve li bèle èmantcheûre di l'univèrs a nosse savwèr.

Jane hoûtéve, li front pleûti, tot r'loukant l' lune.

Hanri s' têha tot d'on còp ; si loukeûr touma so lès deûs-ombes qu'estîn' divant zèls ; li p'tite ombre còpèye a hufflèt avou l' ploume qui Jane pwèrtéve so s' tchapê, li grande ombre siprâtchîye dizos s' lâdje feûte. Ine pinsèye li trivièrsa l' cèrvê come ine aloumîre : « Dispôy qui l' monde èst monde, kibé d' copes n'a-t-i qui s'ont porminé â clér di lune èt c'bé d' fèmes n'a-t-i qu'ont d'mandé lès minmes raksègnemints a leûs k'pagnons » ? Dès cints èt dès cints mèyes, probâblèmint ! Dizos l' calote dè cîr di l'Afrique èt d' l'Eûrope, di l'Asîye èt d' l'Amèrique, l'ome a d'vou rèsponde come Hanri : çou qui saveût.

Crèyéve-t-i qui l' lune èsteût-st-ine saqwè come vos dirîz on Diu, i ve racontéve tot l' pouvwr qu'èlle aveût su l'ome... Pus târd, il èspliquéve qui l' Tère ni boudjîve nègn, qu'èlle èsteût plate ou bé ronde, i n' saveût-st-â djusse qwè, mins qu' tos lès-asses qu'on vèyéve la-hôt toûrniquîn' âtoû d' lèye come lès dj'vâs d'on manége. I rèpètève çou qu' lès savants èt lès filozofes dè tîmps passé avîn' sicrit,

tot come Hanri repètéve çou qui l' mèsse di scole li aveût-st-apris èt tofér li grande ombre acèrtinéve a li p'tite ombre qui c'èsteût l' peûre vérité.

D'ôtes copes vèront-èles si porminer à clér di lune ? Apwèt'ront-èles on djoû dès novès noms, dès novèlès-îdèyes, ine novèle siyince ? C'est fwèrt probåbe ; ca totes lès crwèyances di l'ome s'aviiyhèt èt morèt come lu ; sès pus hôtès-îdèyes ritoumèt totès plates è pus parfond dèl valèye come l'ouhè qu'on gamin a-st-ac'sû d'on còp d' pire. Tot çou qu'èst su l' tère n'a qu'on tims. Li lune rabat' su l' plantchî dès vatches l'ombre dès pus grands monumints, dès-åbes, dès statuwes, come li cisse di l'ome. N'est-ce né moutwèt çola quèl fèt sorîre ?

Hanri fa-st-on sospeûr. Si-ombre qu'èsteût-st-a sès pîds li rapinsa qui n' kinohève né minme li s'crèt di s' cwèrps, èco mons l' ci di s' pinsèye, c'est-assez dire qui l'ome, po lumenme, n'est qu'on mistère qui rote. So cisse quèsse-la, come su tant d'ôtes, bé dès savants èt dès filozofes ont volou fé d' leû yan' tot d'hant : « Vola l' fin mot d' l'afère ; asteûre, vos polez boudji l' hâle, vos n'îrez né pus hôt ». Mins quand i rèflèchih, l'ome ni trouve règn qui seûye sicrit po toti sins qu'i n' fâhe èl figoler d' tims-in-tims, ni fou-ce qu'avou on pwint ou 'ne virgule... c'est l' progrès.

A ç' moumint-la, Jane s'aspoya on pô pus fwèrt su l' brès d'a Hanri qui s' rapèla qu'il èsteût-st-ac'pagné.

« Vos n' dihez pus règn », li d'ha-t-èle ; « qu'avez-ve ? »

Èle soriyève, li tièsse lèvèye, on r'djèt d' l'oumîre gâliota sès massales, si boke èt sès-ouÿ. Hanri clintcha s' tièsse dè costé di ç't-adawiant vizédje èt, s'arèstant dè roter, l'assètcha conte sès lèpes èt li d'na 'ne bâhe si tinrûle qui tos lès deûs ènnè fruzihîn' di boneûr èt d' contintemint !

C'est-insi qu' leûs deûs-ombres, qui n' fin' pus qu'eune, hâgnîn' su l' blanke poussîre dèl vòye li pus bé dès tâvlès qu'on pòye ponde, li seûl qui r'prézinte çou qu'a toti stu èt qui d'meur'rè tofér li vièrna d' l'umânitè : l'AMOÛR.

(Dialecte de Mons)

## Èl dîminche dé no ducace

par O. WILLAIN et G. DECHÈVRES

---

MENTION HONORABLE

---

— Abîye, m' pétite Lolote, il ést tamps d' nos l' ver, v'la qu'i fê't tout grand joûr ; èl solèy qu'ést r'tapé a neû, rintrant pa l' fèrniète in s' racrochant a nos vieûs câdes come pou lés ravigoter, jûe a mucho dins lés ridaus, éyé s'ataque au dèrnier morciau d'ombe qu'ést robligé d' s'insauver pou n' nié s' fêre prinde au cripiâu. Èj vwa l' cièl armis au bleû ; lés francs cayaus d' pièrots, su l' maronier d'in face, cominche-té leûs disputes a « blèfe-qué-veûs-tu » ; acoutez l' cariyon qui résonne conte lés vites, in rimplizant no cambe avé sés notes dé cristal.

Su l' tamps qu' vos passerez l' cafmon, qué vos couperez dés bonés tartines dé gatiau, èj bayerè l' côp d' fion dins no gardin fleuri, èm tiète rimplie d' boneûr. Wais, m' pétite Lolote, il ést grand tamps d' nos l' ver ; l' solèy qu'ést r'tapé a neû éyé l' cariyon in foufiète, nos-arsouviène qué c'ést ajord'wî l' pus biau joûr dé l'anée ; c'ést l' dîminche dé no ducace...

— Fêtes vo twalète, Lolote ; mêtez vo nouvèle rôbe a ramâches, vos p'tits souyers vèrnis, vo capiau a ribans ; èj va passer m' frac a pans, més solés in piau d' morûe salée ; avé m' canotier su m' tiète a grands bôrds, j'en' roubliyerè nié m' cane in roziau...

Nos corons sont pus clêrs qué lés cyins qu'on vwat su es-imâches d'in yard les mèzons sintent-té bon l' couleûr,



lés-étalâches sont garnis a plintiveûs ; ène fine odeû dé bèctâche chatoûye lés zarines dé vo nez ; Mons' qui s'a rinviyé dépwis twâs semaines, ést aujourd'wî l' pus bèle vile du monde éyé dés-invions.

Abiye, èm chère Lolote, èl cloke dé Sainte Vaudru, qui va d' brike éyé d' broke, pousse édja l' Procèssion dins nos-anciènés rûes ; argardez, v'la qu'èle arîve toute èspitée pa l'ôr dé no solèy dé ducace, qué vos diriez nos-argrètés Parints dékindus du Cièl pou partager pindant 'ne coupe d'eûres èl plézi dés vivants, in-n-artrimpant leûs ramint'-vances dins nos jwâes, avant d'armonter au Paradis.

Lés-anches blancs éyé rôses rintourant l' pétit Jésus, lés Saints, lés mat'lots avé leû batiau, lés Madames Chamwanèsses, Sainte Vaudru, Saint Georges dins s' carapace, lés banières qui claque in-n-air, lés jolis groupes dés p'tités fîyes, dés mam'zèles éyé dés fieûs, lés muziques, èl riche Câr d'Ôr portant l' châsse dèl grande patrone dé no Cité éyé saqué pa sîs gros k'vaus d' brasseûr, tout ça, Lolote, ça r'mét du sang dédins mès vin-nes, ça fêt camper m' cœur dé vrê Montwas, quand vos-avez vo nouvele rôbe a ramâches éyé vo capiau a ribans, èl diminche dé no ducace...

— Abiye, m' pétite Lolote, il ést midi-èt-d'mi ; èl grosse cloke du Catiau viét d' bayer l' signal ; èl cortêche du Lumèçon dékind d'ja l' rûe dés Clêrcs.

Argardez nos Pompiers avé leûs casses in cwîve, come i sont biaux ainsi ; argardez no grand Saint Georges a k'vau, avé s' jône cazaque, come il ést fiêr dé fêre mouliner s' lance ; lés chinchins, lés-omes sauvâches éyé lés diâbes ont juré d' combate dé tous leûs forces, conte ou bé pou l' mourdreû d' Dragon qui n'a jamé ieû l'air dé si monvêse imeûr ; argardez, Lolote, qué dés côps d' queue qu'i bâye ; èj cwa qu'èç'n-anée-ci, i va prinde ès'n-arvinche...

Su la Place, a lés balcons, a lés fèrniètes, jusqu'a su lés



twats, i fêt tout nwâr dé monde ; i passe dédins l' foule in frizon, qu'i n'a qu'èl Montwas qui peût comprinde ça... Dins l' rond d' sâbe, èl grosse biète crache feû éyé s' débat come in-n-inragé ; mais Saint Georges, sûr dé sés côps, n'âra nié d' fublèsse pou l' vaurié qui rindra s'n-âme dé bouïriau su l' côp d'ène eûre, au son du « Doudou » éyé dés clokes du Catiau, m' pétite Lolote, qui canteront a tous lés vints, qu' lés brâfés jins sont co tranquiyes pou in-n-an, pace qué « l' Bié » a ieu rêzon conte « èl Mau », èl dîminche dé no ducace...

— V'la vingt-chinq ans, Lolote, qué nos vivons iun pou l'aute ; v'la vingt-chinq ans qué nos f'zons ducace a deûs ; l' Bondieû n'a nié volu nos bayer dèl famiye ; a pârt ec' nu-wâche-la, nos somes tout d' même ûreûs.

Margré l'âche, vos-avez co dèl grâce dins vo nouvèle rôbe a ramâches ; mais par dézous vo capiau a ribans, èl nîve a v'nu garni vos nwârs chéveûs d' Créyole, éyé m' canotier a grands bôrds muche in front rimpli d' pétités rigoles ; n'impêche qué nos cœurs, come lés fiètes d'aujord'wî, conserve-té l' frêcheûr dèl jeûnèsse.

L' pus grand boneûr pour mi, ça s'rwat qué nos-arvwâyes èl Lumeçon èl pus longmint possîbe ; c'est si bon d' vièyi insambe, èm chère pétite Lolote, éyé d' nos-arléver in côp par an qu'i fêt tout grand joûr, avé l' solèy armis a neû, lés pièrots disputant a « blêfe-qué-veûs-tu », éyé l' cariyon qui rimplit no cambe éyé nos cœurs qu'ont tou-di vingt-ans, d'ène ariète du tamps d' nos-amouûrs, èl dîminche dé no ducace...

---

## RÉCIT ASSEZ ÉTENDU

19<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Les œuvres reçues pour le 19<sup>e</sup> concours de 1937, n'apporteront pas encore cette fois la moisson mûre et dorée tant attendue. Comme chaque année, la gerbe envoyée a donné, après le battage au fléau, plus d'ivraie que de bon grain.

A première lecture, les membres du jury ont fait les mêmes constatations et porté le même jugement. Disons-le, les pièces soumises à leur appréciation sont maigres, quasi insignifiantes, banales même. Le sujet en est pauvre, peu fouillé ; on sent la précipitation et de là ce manque d'intérêt qui caractérise trop souvent ces œuvres naïves. Dans toutes, on constate des non-sens et des tours de phrase défectueux, tournures qui rendent la lecture aride, parfois malaisée. Résumons brièvement.

Le concours comprenait six envois.

Le premier, *Tot seû*, est un très court récit qui nous montre un philosophe en chambre. Le texte, qui pourrait tenir en une bonne page de cahier de classe, ne contient aucun trait d'originalité. C'est trop laconique pour retenir notre attention.

*Peû d' souk*, le numéro 2, est plus prodigue de texte : il débute par une série de faits dont le dialogue se rapporte au chiffre treize. Après avoir épuisé la gamme et fait revivre le langage de la tradition populaire, l'auteur en arrive à conter deux petites historiettes que tous les Wallons ont entendues dans différents dialectes. Par exemple, la narration se rapportant aux treize porcelets dont la mère ne possède que douze mamelles, fait partie presque intégrale du *Portchî d'Bricou* en patois namurois. Celle du Saint-Esprit est bien connue à Liège, Verviers et autres lieux. *Peû d' souk*, présenté comme tel, n'a rien de bien saillant.

Le numéro 3, *Acwèrdances di d'vins l' tîmps*, accuse quelques qualités littéraires et ne manque pas d'esprit ; l'auteur possède un vrai don de conteur, mais sa prodigalité au point de vue de la production l'empêche de mettre à profit les célèbres vers de Boileau.

Un cahier compose le numéro 4, qui contient quatre petits récits parfois habilement troussés. Nous en détachons *Li misère da Foyon*, en faisant toutefois les mêmes remarques que pour le n° 3.

Le numéro 5, *Djoûrmây*, est moins bon. Il a été écrit en hâte et renferme trop peu de choses à retenir pour que nous nous étendions plus longuement sur son contenu.

Enfin, le numéro 6, *Li bardakène*, œuvrette assez bien contée et écrite en dialecte namurois, aurait pu, par son originalité, recueillir un fleuron, si son auteur n'avait pris, à l'égard des règles de la césure, certaines libertés qui nuisent à l'harmonie du vers. Inversions, hiatus et vers boiteux déflorent cette petite poésie présentée en alexandrins. Nous y relevons des vers comme ceux-ci : *Rèlè ou ploût, si l' djournêye s'انونce bèle ou laide — Voci dèl nêce, tès plomions tchèy'nut come daurnisses — Èt l' gamin, dins sès flauwès mwins prindant l' vièrna.*

Quoique ce morceau se distingue quelque peu des autres par sa clarté d'exposition et son langage poétique, pour les raisons que nous venons d'énumérer, nous ne pouvons lui accorder qu'une mention honorable sans impression.

La même récompense est accordée à *Acwèrdances di d'vins l' tîmps* et à *Li misère da Foyon*.

*Les membres du Jury :*

MM. H. HURARD,  
J. MIGNOLET,  
J. LEJEUNE, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 17 octobre 1938, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. L. MARÉCHAL, de Liège, est l'auteur de *Li bardakène* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, celui de *Acwèrdances di d'vins l' tîmps* et de *Li misère da Foyon*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---



## FABLE, PETIT CONTE, ETC.

20<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Le 20<sup>e</sup> concours ne se distingue ni par le nombre, ni par la qualité des œuvres reçues.

Treize pièces en tout, dont plusieurs du même auteur, ont été soumises à notre examen. C'est peu, si l'on considère qu'il est consacré à la fable, au petit conte et au monologue, c.-à.-d. à des genres variés, relativement faciles, qui devraient tenter davantage la verve de nos écrivains.

On serait presque porté à croire, en présence du nombre restreint de concurrents, qu'ils dédaignent les œuvres d'imagination, et l'on ne peut s'empêcher de penser avec une certaine amertume aux anciens maîtres Bailleux, Dehin, du Vivier, Kirch, Lamaye, Kinable et d'autres, qui illustrèrent, il y a trois quarts de siècle, l'époque glorieuse de la fable et du conte wallons.

Constatons cette désaffection, sans plus, et passons rapidement en revue les pièces adressées à ce concours.

N<sup>o</sup> 1. *Istwére d'on sèyé*. — Dans un petit poème construit en forme de sonnet — un sonnet défectueux — l'auteur conte le destin d'un seau de ménage qui, à la fin de sa carrière, devient le « *covèt qui ristchâfe lès djambes èt lès pîds d'ine pauve feume qui trîmêye chaque djoû po wangni s' crosse* », et cela, grâce « *a s' trawêye cabosse* ». L'idée de cette poésie eût pu être heureuse, si l'auteur n'était tombé dans la vulgarité et le terre-à-terre.

N<sup>o</sup> 2. *Tâvlé*. — Sorte de rondeau irrégulier en dialecte ver-viétois, dégageant une certaine émotion, mais de construction défectueuse. Les vers sont assez coulants, cependant certaines rimes sont insuffisantes.

N<sup>o</sup> 3. *On caquèt*. — Petit tableau assez plaisant et agréable-

ment rimé. C'est un simple commérage entre deux femmes du peuple qui dénigrent leurs voisines. Peu d'intérêt en somme. A signaler les répétitions trop fréquentes du mot *linwe* et des termes français wallonisés, comme *divulguéye*.

N° 4. *Tote martchandèye vât s' pris*. — Dans cette œuvre, l'auteur met en scène une femme du peuple qui a été trompée sur la valeur de marchandises achetées à bas prix. Les réflexions de l'intéressée ne sortent pas de la banalité. Le poème est beaucoup trop long et n'offre aucun intérêt.

N° 5. *Anivèrsère*. — L'idée développée dans ce petit poème est heureuse ; malheureusement, on y sent la hâte. Les vers sont coulants et les rimes suffisantes. Cette pièce gagnerait à être revue et corrigée.

N° 6. *Nanèsse*. — Tableautin manquant de couleur et d'originalité. Le sujet est traité fort superficiellement et ne présente aucun intérêt.

N° 7. *Lôlôye*. — Œuvre du même auteur que la précédente. Mêmes défauts.

N° 8. *Ine drole d'affaire*.

N° 9. *Li conviè d' Prusse*.

N° 10. *Li tchèsseû d' mohes*.

N° 11. *Gougnotte*. — Ces quatre pièces, du même auteur, ne sont guère ragoûtantes. Ces récits gras, dans lesquels il n'est question que de défécation, sont déplacés, et il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

N° 12. *Ahoukèdje*. — La forme de ce poème convient bien au sujet traité. Malheureusement, son auteur, qui se reconnaît facilement au style heurté qu'il affectionne, à ses inversions outrées et, aussi, à ses obscurités, (voir notamment la 4<sup>e</sup> et la dernière strophe), reste au-dessous de lui-même. C'est écrit hâtivement, avec un laisser aller regrettable. Signalons pourtant la dernière strophe, teintée de douce mélancolie et d'une belle venue. La pièce gagnerait à être revue.

N<sup>o</sup> 13. *Li r'djèton*. — L'idée de ce conte en prose est heureuse. Son développement ne manque pas d'émotion, mais la lecture de cette œuvre est fatigante. On souhaiterait des phrases moins longues, mieux balancées et aussi plus de clarté. On se demande quel âge peut avoir cet enfant qui raisonne déjà comme un homme fait et formule des réflexions d'ordre philosophique qui paraissent paradoxales dans sa bouche. D'autre part, *Li r'djèton* n'a rien d'un conte. Il renferme néanmoins quelques bons passages qu'on voudrait pouvoir généraliser.

En conclusion, le Jury propose les distinctions suivantes :

Mention honorable avec impression, après correction, au n<sup>o</sup> 2, *Tâvlê*. — Mention honorable, sans impression, au n<sup>o</sup> 3, *On caquêt*. — Mention honorable avec impression, après correction, au n<sup>o</sup> 5, *Anivèrsère*. — Mention honorable sans impression au n<sup>o</sup> 12, *Ahoukèdje*. — Mention honorable sans impression au n<sup>o</sup> 13, *Li r'djèton*.

*Les membres du Jury :*

MM. L. DEFRECHEUX,

G. LONCIN,

J. CLOSSET, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 21 novembre 1938, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces a fait connaître que M. R. GROSJEAN, de Verviers, est l'auteur de *Tâvlê* ; M. L. MOTMANS, de Liège, celui de *On caquêt* et de *Anivèrsère* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, celui de *Ahoukèdje* et de *Li r'djèton*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---



(Dialecte de Verviers)

## Tâvlê

par R. GROSJEAN

---

MENTION HONORABLE

---

Vola dèdja 'ne hapêye quu l' grand-père lès rawåde,  
Portant c'est-ouÿ su fièsse ; i nêl polèt rouvî,  
Sès-éfants, su p'tit-fi... téléfêye on camaråde.  
Vola dèdja 'ne hapêye quu l' grand père lès rawåde,  
Lu mwinde brut so l' pas d' gré, fait lèver l' tièsse à vî.

I lès vout fé magnî qwand sèront v'nous... torade.  
I-èdame su d'mé tîs'lèt, côpe quéquès têyes du pan.  
Lu cafè qu'i vint d' fé, rufreûdih è lès jates.  
I lès vout fé magnî qwand sèront v'nous... torade.  
I-a stu r'cwèri 'ne mèzare du lècê po trinte çans.

Lu nut', lôyeminôyemint, a v'nou vwèler l'ôrlodje,  
Catchant l' vî balancî, qu'on n'ètind né bécôp ;  
Ca sès vôyes sont londjênes, on n' direût né qu'i bodje...  
Lu nut', lôyeminôyemint, a v'nou vwèler l'ôrlodje,  
Mins l' sonerêye sins ratenawe lêt goter sès-ût côps.

Sèreût-ce veûr qu'i n' vinrît né loÿî l' vî bouname ?  
Lu qui s' rafiÿîve tant d' fé bourdoûsser s' tchoutchou ;  
I n'ârît mâÿ manqué tîmps dè vikant dèl mame...  
Sèreût-ce veûr qu'i n' vinrît né loÿî l' vî bouname  
Qui soketêye è s' fâteûÿ, avou l'ouh inte-drovou ?...

---

## Anivèrsère

par L. MOTMANS

MENTION HONORABLE

Come mès plankèts m' priyît d'arindji deûs' treûs rôyes  
Po çou qu' nosse sôciété tchèrèye so sès trinte ans,  
Dji vola, po-z-esse vrêye, èl sûre so s' fwért longue vòye,  
Èt dj' prinda s' lîve d'attaque è fi fond di m' ridant.  
Qwand dji l'ava d'poûss'lé, qui djèl tapa-st-â lādje,  
Dji fouri tot macasse, dji n' polève mi raviu.  
Tot léhant l' hopê d' nos rachous so l' prumîre pādje,  
Nos d' tote ine ribambèle qu'on n' veût pus, qui n' sont pus.  
Onk èst foû dè payîs, li ci quèl sût nos brogne,  
Li treûzinme, oûy, fêt l' ritche, in-ôte èst mèsbrudji,  
Adon, 'nn'a tote ine hiède, tél'mint, qu' çoula fêt sogne,  
Qui sont dèdjà revòye la d'zeûr, po l' lèd Wâtî !  
Èt, qwand c'èst qu' dj'ava d'né tote ine djābe di pinsêyes  
Al mémwére di nos mwérts, a cès-la qu' sont-st-â lon,  
A dès trop coûtès-eûres, al djonnèsse revolêye,  
A tot çou qu'èst hoyou po tofér èt po l' bon,  
Dji m' mèta d'vant m' cayè, dj'apiça m' pène po scrîre  
Èt, tot qwèrant 'ne idèye, mi mureû m' fa vèyi  
Qui, po n' chèrvi nole boude, i n' mi d'manéve qu'a dire :  
Braves plankèts, camarādes, on-z-èst trinte ans pus vîs !  
Potchîz, dansez, fez l' sot, pusqu'on dit qu' c'èst la mōde,  
Mins, discoûrs, fièsses èt tchants ni v' radjonniront nin.  
Buskinter, c'èst fwért bê, c'èst minme qu'arape comōde,  
Po nos distoûrner l's-oûy di çou qu' nos d'vinrans d'min !

## PIÈCE LYRIQUE EN GÉNÉRAL CRAMIGNON

21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Nous avons à étudier et apprécier 35 pièces.

Le n<sup>o</sup> 1, en dialecte montois, est une chanson, paroles et musique admirablement présentées, intitulée *Pou dés cérises*. On y reconnaît aussitôt la célèbre pièce des *Amoureuses* d'Alphonse Daudet : « Si vous voulez savoir comment Nous nous aimâmes pour des prunes ». C'est donc une traduction qui s'est égarée dans ce 21<sup>e</sup> concours, ou plutôt qui s'y est faufilée sans avouer que la pièce est traduite. Au lieu de l'écarter sans phrase, il nous semble plus utile de la juger comme traduction ou adaptation.

La pièce de Daudet comprend 9 rondels. L'auteur montois a supprimé les répétitions gracieuses du rondel. Ce qu'il y a substitué pour combler les vides n'est pas très élégant ; au premier couplet il dira : « *peûr dé lacher dés grosses bêtises* ». C'est en lâcher une sans le vouloir ! A-t-il bien fait de réduire les neuf couplets de l'original à six ! de changer « l'amour vient toujours en dormant » pour le faire venir « *come in côp d' vint* » ? de supprimer ou d'abrégier les enchantements de la promenade ? de transformer les *prunes* en *cerises* ? Une cerise est si menue ! Il est difficile d'y mordre à deux, d'y faire des points de dentelle, difficile pour lui de mordre ailleurs que sur les traces des lèvres roses. La prune se prête mieux à ce jeu, surtout la grosse qu'on dénomme pudiquement *priyèsse* (prêtre ou moine). Enfin le sous-entendu égrillard du dernier couplet, — que je ne goûte pas beaucoup dans la pièce de Daudet, — ne se comprend plus quand il s'agit de cerises. C'est cela que notre auteur aurait dû



supprimer au lieu des oiseaux chantant « en si bémol, en ut, en la » et des « prés en habit de gala ».

Si maintenant on veut bien oublier cette comparaison entre les deux œuvres, la chanson montoise apparaît assez jolie, imparfaite cependant dans le choix des rimes : les strophes 1 et 5 sont sur deux rimes, les autres sur trois ; de plus, à la strophe cinq, on répète indûment les rimes *chose* et *rose*.

Le n° 2, seize vers, intitulé *Li bâbe*, est amusant comme plaisanterie réaliste, mais l'auteur devrait réserver ces boutades pour le coin des « mots du terroir » de quelque journal satirique.

Le n° 3, *Èspwér*, n'a de séduisant que le modèle de strophe. Le poète y a versé quelques idées sans suite et peu explicables, qui ne forment pas une « composition ». A mes risques, j'interprète comme ceci la situation. Un jeune poète vient d'adresser une pièce de vers à une jeune fille. Elle en est attendrie. Elle lui demande « pourquoi m'aimez-vous ? » Le poète répond : « le » sais-je moi-même ? Est-ce quelque sourire de votre jeunesse » qui m'a inspiré ? Mais vous-même seriez-vous semblable à » la rose qui tressaille quand un papillon l'effleure ? Votre marque d'intérêt me remplit de joie, Pour que je puisse y croire, » scellez d'un baiser cet accord de nos âmes ». Mais il faut relire plusieurs fois la pièce pour deviner cette situation.

*Mi tinrûle tchanson, mi poésèye* n'indiquent pas qu'il s'agit d'une déclaration envoyée, ni d'un écrit, ni d'un poète amoureux. Ce procédé par allusion, suffisant pour l'intéressée, ne suffit pas pour le lecteur. Et puis, il y a des disparates : pourquoi figurer la jeune questionneuse « les mains jointes » ? Vient-elle supplier ? Mettons simplement « *d'atirance* ». Et pourquoi ce détail à la fin : « *ine bâhe, si p'tite seûye-t-èle* », qui s'accorde si mal avec la condition « *mais qu' dji v' trouûve tote divins* » ? « Un baiser, un tout petit baiser », quelle puérilité ! Pour rester digne, le poète doit demander plus : « *Dinez-me li bâhe Qui djont lès âmes èt qu' dji v' trouûve tote divins* ».

Le ton élégiaque de la pièce se maintient sans discordance. Nous aurons à supporter tant de platitudes plus loin que nous devons sourire à cette œuvrette et l'admettre à l'impression,

moyennant les deux corrections capitales proposées, si, évidemment, l'auteur les approuve.

N° 4 : *Lès côps d'ouïy*. Chanson à l'ancienne mode : coup d'œil de l'amoureux, coup d'œil du maître, puis, en bouquet, celui de l'arriviste, du conquérant, du filou, enfin coup d'œil de l'artiste. Rien de précieux dans les développements. Alors qu'il s'agissait de dessiner des physionomies, l'auteur remplit ses strophes de banalités à côté du vrai sujet : le maître ne *pardonne* pas, il est la *grosse cloche*, il ne *passé pas sur les fautes*, il est la règle qui fait tout plier, le *chat* qui disperse les *souris*. Rien sur son « coup d'œil ». — Couplet 4 et dernier : « *Fât-i djâser dè côp d'ouïy di l'ârtisse ?* » Mais oui ! pourquoi le demander ? Mais pourquoi, l'ayant demandé, n'en faites-vous rien ? — Nous parons du bouclier le trait final décoché à l'œil de Philippe le critique :

*I fât l' côp d'ouïy rin qui pò jé 'ne pasquêye,  
ÈT PO L' DJUDJÎ... come li ci qui l'a fait.  
Vola qu' vos d'hez : « bon Diu, qu' cicile èst grêye !  
Tant qu'a si-auteûr, i nos l' pèle sins coûtê ! »*

Non, Monsieur. Le critique peut être chagrin de voir gaspiller le talent, mais il n'est pas l'ennemi du poète. Il lui arrive d'être trop curieux : il demanderait, par exemple, dans le cas présent, si le second de ces quatre vers signifie « pour la juger *comme la juge celui* qui l'a faite » ou « pour la juger comme aussi *pour juger celui* qui l'a faite ».

Sous le n° 5 sont réunies deux pièces, sans rapport entre elles. 1° *L'èfant èt l' grand-mère*. La conversation est touchante, et combien morale ! On songe aux leçons de Tobie à son fils. Mais quel âge a donc cette *enfant*, qui va encore *sur les genoux* ? La grand-mère soucieuse lui donne des avertissements comme à une fille de seize ans : « *On veût (?) quéque fêye on couût plaisir — Gâter 'ne longue ègzistince : — Qui l'oneûr lodje divins vos d'sîrs — Po qu' l'aweûr vis r'compinse... Fèz bone aconté â vrêy amour...* ». Et l'on voit par la réponse que la gamine a compris ! Elle est précoce !

La seconde chanson est : *Mi p'tite wèsène*. Bonne idée et pauvre style. Jugez-en par les vers suivants :

Tot noste andrwèt s' trouë rèdjouwi.  
Qwand c'est qu'èle rèye ou bin qu'èle tchante,  
èle silâre ine saqwè qu' m'estchante...

et plus loin : *dj'èplôye* tot m' timps po l' vèye volti...

Il y a un 5 bis : *Complainte dè p'tit rôbaleû*. Ce n'est pas le petit vagabond qui fait sa plainte en langage et en idées d'enfant, c'est l'auteur lui-même qui raconte et nous avons le droit d'exiger de lui des traits originaux. Il y en a quelques-uns, mais déparés par un style que nous ne pouvons admirer. Exemple :

Al sùte qu'ont stopé lès arôyes,  
li campagne èst d'on seûl tinant,  
Pèrsonne ni s' trouë avâ lès vôyes...

On abandonne bientôt le quatrain régulier du début pour rimer en vers de toute dimension. Mais ce qui manque encore le plus, c'est le pathétique.

Le n° 6 est du même auteur. Sujet : *Pôl a 'ne feume qu'inme dè jé dès hasàrds*. Ceci est une scène de comédie entre Paul et sa femme. Mais pourquoi, comme dans la pièce précédente, une page d'introduction ? Votre système est donc celui du récit et non de la représentation. Il devait vous forcer à ne pas reléguer entre parenthèses les jeux de scène. Puisque vous racontez, vous avez à insérer dans la trame du vers les attitudes des deux personnages. Vous ne le faites qu'à la fin : *Pôl ènnè va tot clapanl l'ouh'*. — *Li pauve Fifine èst-al dilouhe*. Nous ne demandons pas d'ailleurs que vous fassiez un sort aux *freüdemint*, *bonacemint*, *hayètemint*, *djoyeûsemint*, *riloukant*, *èwarèye*, *mâvas*, *amèremint*, qui commentent chaque ligne. Le lecteur suivra bien la conversation sans qu'on lui dicte tant d'avertissements. Même les noms des deux personnes reviennent inutilement : des tirets suffisent, on ne s'y trompera pas. Nous ne voudrions pas sacrifier la pièce quand le remède est si facile. Plus soucieux des intérêts de nos auteurs que de nos peines, nous avons opéré les changements nécessaires. C'est à l'auteur maintenant qu'appartient



le dernier mot. En attendant, nous assignons une mention sans impression à la pièce telle qu'elle existe.

Mais nous nous apercevons que toutes les pièces, de 5 et 5 bis à 16 inclus, émanent de la même plume. Elles ne valent pas le n<sup>o</sup> 6 que nous voudrions sauver. Pour ne pas les éplucher une à une et répéter treize fois les mêmes critiques, nous résumerons ainsi notre opinion : l'auteur a des qualités de poète satirique, assez d'invention et de verve réaliste. Son pessimisme est souvent trop vulgaire. Il doit se montrer plus exigeant, rejeter tout trait banal ou inopportun, engrener ses idées avec plus de logique. Toutes ces pièces doivent retourner sur le métier. Nous admettons que l'on soit pessimiste, pourvu qu'on le soit avec plus de délicatesse et sur des sujets plus relevés. Les iambes de Barbier atteignaient bien au lyrisme, n'est-ce pas ?

Les n<sup>os</sup> 17, 18 et 19 sont aussi d'un seul auteur. Sous des titres qui n'annoncent guère le sujet, nous trouvons 1<sup>o</sup> une adresse aux Wallons pour les exciter à la résistance, 2<sup>o</sup> une diatribe contre la fourberie des commerçants, 3<sup>o</sup> une réflexion : l'égalité n'existe que dans la mort.

Le point de départ de la première pièce est le vers bien connu d'une vieille chanson populaire : *dj'aveû-st-ine si mâle mârâsse...* Les Wallons, à son avis, ont aussi une marâtre, mais il ne dit pas laquelle. Il regrette l'apathie des Wallons en termes énergiques, mais vraiment trop vulgaires :

*Dèm-dè-dèm, pitchote a midjote,  
s'on nos d'mousse, s'on nos pète nosse cou,  
sins co mây sôrti d' nosse tchabote  
nos tronlans come tos panécous...  
Qwand 'nn' arans-gne assez dè fé l' biêsse ?...*

Ce style plus combatif que littéraire conviendrait mieux pour un journal politique que pour notre Bulletin.

Dans la pièce suivante, l'auteur semble chercher à la Diogène un homme honnête ; mais pourquoi dit-il qu'il cherche « ine brave djint qu'admète qu'on seûye oniêsse » ? Les filous même *admettent* que les autres soient honnêtes ; et ne commettent-ils pas leurs filouteries sous le couvert de l'honnêteté ? Ce lapsus

serait facile à corriger, mais comment atténuer le ton vulgaire de cette satire ?

Dans la troisième pièce il faut comprendre que le premier vers « *vini, passer, 'nn'aler* » signifie « naître, vivre, mourir » ; et les développements de cette exclamation du début ne sont pas du tout ceux qu'on attendrait : *houwans-nos dël fouberèye* et *loukî dè rèspècter s' prochain* n'ont rien à voir avec le thème initial. L'auteur serait-il hanté par les seules idées et le langage des meetings ?

Le n° 20, intitulé *Tchanson d'amour* n'est pas une chanson, mais un sonnet. C'est l'aveu — par écrit — d'un amoureux timide. Pourtant ce timide a l'air bien hardi au dernier tercet : *come si dju v' volève prinde*, etc. Il y a un beau vers : « *dès mots qu'on creût da séné èt qu' chervèt po turtos.* »

N° 21 : *Lidje, paradis dès fleurs*. Beaucoup de bonnes idées entourées de banalités, comme : *l'iviér a fini s' dak*, — *avou lès bès djoûs d'Pâque* ; — *a v' fé piède l'apétit* ; — *qui tintereût dès voleûrs* ; — *houîtez çou qu' dji v' di*. N'est-ce pas mettre beaucoup de crottin autour de vos jacinthes ?

N° 22 : *Octôbe*. Mélange de deux thèmes : fugacité des beaux jours, fugacité de la vie. Quelques bons vers descriptifs ; d'autres semblent uniquement amenés par la rime, comme le *çu n'èst nôle boude* du refrain. On prête au ciel, aux vents, aux chênes des intentions qui ne sont pas naturelles. C'est de la fausse poésie.

23 est une sorte d'hymne au soleil, en triptyque, dont les trois parties ont comme titres *solo, aweûr, Agni* (ne pas lire *agni*, mordre, mais *Ag'ni*, le dieu hindou du feu !). Ne nous laissons pas rebuter par l'écriture trop fine, trop pâle et peu distincte : un auteur qui invoque Agni doit avoir de nobles inspirations. Mais, pour faire honneur à ces quatre-vingt-dix vers, il y faudrait de nombreuses retouches. Réflexion faite, nous renonçons à les indiquer ici : c'est affaire entre l'auteur et le jury. En espérant une refonte sévère, nous nous bornons à lui décerner une mention sans statuer quant à l'impression.

Les six pièces 24 à 29 sont encore de l'auteur qui nous a donné

ies 13 pièces 5-16. On le reconnaît à son écriture empâtée. Le style nous paraît bien empâté aussi. L'auteur ne manque pas d'abondance ni de facilité, mais il ne choisit pas en artiste. Quand on aborde chacune de ces satires pessimistes, on estime l'idée assez originale ; à seconde lecture on aperçoit les faiblesses et les à-peu-près. Voici (n° 24) un rondeau de 13 vers intitulé *Censèy* : il ne contient pas de conseil du tout ! L'idée est une constatation : ésumée au début :

*Qwand on n' fait nin l' robète du crôye  
on-z-èst mǎ vèyou, k'hustiné...*

De qui s'agit-il ? de quelle condition sociale ? De l'écrivain. Mais cela ne se devine qu'au vers 9 : *on n'èst djuste qu'on feù d' ramadjôyes*, et le mot *ramadjôyes* n'est guère explicite. Le langage enfin manque d'élégance comme de précision.

Nous voudrions avoir le plaisir de faire grâce au n° 25 : *Cou qu' nos d'vinrans*, mais il faudra que l'auteur s'y prête. L'idée est celle-ci : la vie humaine ressemble à un bouquet de fleurs, qui brille un jour et se flétrit le lendemain. L'idée n'est pas neuve, certes, mais elle est de ces lieux communs qui vivent éternellement. Le ton est ici plus relevé que dans les autres pièces. Il y a bien ça et là des *qui* et des *que* accumulés, mais ce défaut se corrige facilement. L'expression *parète djuste cou qu'i convint* n'est pas claire. Il y a un passage à réformer : l'auteur voit une ressemblance entre le bouquet fragile qui orne un corsage et ces gens qui mettent leur vanité à étaler des toilettes. Le rapport nous échappe. Nous avons essayé de coordonner ces idées, afin de pouvoir ajouter à la mention le permis d'imprimer.

Le n° 26 reprend le même thème de la fugacité des êtres, cette fois dans le cadre des saisons. L'inspiration est moins bien exprimée ; jugez-en par ce qu'il dit de l'hiver :

*Èt, qwand l'iviér arive, si deùristé  
so lès bouhons tape tote si mètchancelé  
po qu'i divenèsse dès pauvès èsquèlètes...*

Un membre du jury a condamné d'un mot les pièces 27, 28 et 29 : « bavardages critiques pour petites gazettes ». Cette fois



l'auteur a poussé trop loin la fantaisie pessimiste. Il en veut aux engrais artificiels, à la T. S. F., aux automobilistes : c'est le progrès qui tue le printemps !

Quel contraste de pensée et de ton quand on passe au n° 30 : *Mi p'tite tchapèle*. Une chapelle de rêve ! Le poète ne sait pas où elle est, mais elle existe, en son âme ; il la décrit, il l'aime, il espère la découvrir un jour et faire d'elle son refuge de paix. L'expression se drape bien sur l'idée. Il n'y a qu'un *akeúyèye* (accueille) qui détonne par sa forme insolite. Le jury propose un troisième prix.

Enfin le n° 31 et dernier ne nous retardera guère : il suffira de citer comme échantillon du style de ce sonnet, ces deux vers : Après l'enterrement de sa femme,

l'ome, dimanou tot seû dilé l' ponne quèl kivôye,  
ènnè va come ine âme qu'a-st-on pwèds so lès rins.

On a joint au 21<sup>e</sup> concours le 22<sup>e</sup> (Crâmnigons) qui ne nous a fourni qu'une seule pièce. L'air endiablé de *Al fôre a Lidje* n'a pas inspiré à l'auteur des couplets de langue simple et souple, en syllabes bien frappées, où le petit vers dissyllabique ferait réellement corps avec la phrase, où l'idée unique se déroulerait logiquement sans déviation. Ce n'est pas avec des *mès djins, èt bin, hein m've, vormint, èst donc* et autres mots interchangeables qu'on lie les phrases dans la mémoire des chanteurs de la rue. On doit éviter aussi les vers en tronçons comme : *li sûrd ripotche, mèrvèye* ! Quant au fond, l'auteur retourne son *carpe diem* en images nombreuses, mais on y cherche vainement ce qui est le plus nécessaire, l'ordre et la progression.

Voilà notre tâche finie. Nous n'avons pas poussé des cris d'enthousiasme. Nous avons beaucoup peiné pour découvrir dans ces 35 pièces des traces de lyrisme et d'art. Ce n'est qu'à force d'indulgence et de corrections que nous arrivons à couronner cinq de ces œuvres. C'est trop peu. Nous ne sommes pas assez récompensés de notre labeur. Mobiliser quatre personnes — qui ont chacune leur travail journalier — pour éplucher soixante pages de médiocrité, pour se réunir en conseil,

faire des rapports motivés précurseurs du rapport définitif, c'est supportable si nos plus jeunes concurrents, ceux qui sont encore capables de recevoir et de mettre à profit les critiques du jury, font des efforts pour s'élever à la poésie ; ce serait nous faire gaspiller un temps précieux que de nous envoyer le tout-venant sorti de la mine obscure. Il est de mode de crier à l'injustice et à l'incompétence des jurys : offrez-leur un peu plus de chefs-d'œuvre, vous les trouverez capables d'admiration.

*Les membres du Jury :*

MM. M. DELBOUILLE,  
A. L. CORIN,  
J. VANDAMME,  
J. FELLER, *rapporteur.*

La Société, en sa séance du 17 octobre 1938, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Jean BOSLY, de Wandre, est l'auteur de *Èspwér* ; M. CLEFFERT, de Saive-Wandre, celui de *Pôl a 'ne feume qu'inme dè fé dès hasârs* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, celui de *Li feû qui keûve* ; M. L. MOTMANS, de Liège, celui de *Çou qu' nos d'vinrans* ; M. N. MARÉCHAL, de Liège, celui de *Mi p'tite tchapèle*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

## Èspwér

par JEAN BOSLY

---

### MENTION HONORABLE

---

Poqwè qu' dji v's-inme ?  
Èl sé-dje mi-minme ?  
C'est 'ne doûce saqwè qui vint rèshandi m' coûr,  
Lèdjîre carèsse,  
Ris'lèt d' djonnèsse  
Qu'a dispièrté m' tînrûle tchanson d'amoûr.

On dit qui l' rôse  
Divint tote chôse  
Èt pièd' li tièsse qwand l'aduse li pâvion.  
Sèrîz-ve parèye ?  
Mi poézèye  
Vis freût-èle sûde è l'âme ine bleûve vûzion ?

Al seûle îdèye  
Qui l' dèstinèye  
Vis-amonreût d'atirance dilé mi,  
Dji tronne di djôye,  
Pus rin n' m'anôye,  
Li tère m'avise on r'flin dè Paradis.

Po qu' dji pôye creûre  
A 'ne télé aweûr  
Qui tape è m' vèye ine sinteûr di prétins,  
Mètez-me a mi-âhe,  
Dinez-me li bâhe  
Qui djont lès-âmes èt qu' dji v' troûve tote divins !



## Çou qu' nos d'vinrans

par L. MOTMANS

---

MENTION HONORABLE

---

Èn-on p'tit vâse qu'est so l' djivâ  
on bouquet d' violètes si d'flouwih,  
tot rawârdant s' plonkèt d'vins l' dâ,  
la qu'on hène tot çou qui poûrih !  
Çou qu' c'est qui l' vèye, pititès fleurs !  
Îr vos-èstiz si r'glatihantes ;  
îr on v's-odève avou boneûr :  
Oûy vos-avisez disgostantes.  
Îr vos gâliotîz l' côrsulèt  
d'ine wihète, qui v' hâgnîve tote fire :  
Oûy on v's-abandenêye sins nou r'grèt,  
sins l' mwinde pitite lâme al pâpîre.  
Èt d'min, qwand on r'mètrè l' djivâ  
po qui l' bèle avièrje î r'glatihe,  
sins 'ne loukeûre on v' taperè lâvâ  
so l' hopê d'ansène qui poûrih !

C'est po djouwer ç' bê role qu'on vint  
croupi so l' monde, so l' tère ingrâte :  
po blaweter, fleur tinrûle â vint,  
èt pwis fini d'vins 'ne neûre coufâde.  
Cisse vèye si coûte, fât-i l' brôdi  
tot tûsant qu'i ne vât nin lès ponnes  
dèl prinde â sérieûs ? vât-i mîs  
s' retrôkeler d'vins 'ne bwète come lès monnes ?  
Por mi, dè mons, qwand dj' veû tant d' djins

ni viker qu' po hâgnî leûs câyes,  
dji r'mèt' al rôse — bèle on moumint —  
lès-ènocints firs d'esse si gâyes ;  
èt, qwand dji r'louke cès-èbouhîs  
hiner l' tièsse è l'êr po parète,  
dj'a sogne qu'i n' si vonse trèbouhî :  
so leû vôte n-a tant dès pîrhètes !  
I m' sonle qu'i vât mîs, mâgré tot,  
rimpli sès djoûs, sins cri, sins fâte,  
èt, corèdjeûs, d'accepter s' lot  
divant dè d'hinde è l' neûre coufâde.  
Â ! p'titès fleurs, ni v' plindez nin ;  
C'est çoula, tote li vicârèye :  
ine loumerote qui blame, pwis s' distinct ;  
on vike... tant qu'on tome djus d' sès skèyes !

---

## Mi p'tite tchapèle

par Nicolas MARÉCHAL

---

### TROISIÈME PRIX

---

#### I

Bin sovint dji tûse a' ne pitite tchapèle  
qui lèt vèy d'al longue on bètchou klokî,  
radjoû dèss arondjes.  
Èlle a s' plèce è m' coûr come divins mès sondjes,  
èt l' doûs tchant di s' cloke m'a d'dja bin hossî.  
Bin sovint dji tûse a 'ne pitite tchapèle  
qui lèt vèy d'al longue on bètchou klokî.

#### 2

Dji n' sé la qu'èlle èst, cisse pitite tchapèle,  
èt portant dj'î mousse sovint tot fi seû  
mouwé disqu'a l'âme.  
Dji m' sin tot candjî, dji deû rat'ni 'ne lâme,  
èt lèye, si pâhûle, m'akeûyêye tot dreût.  
Dji n' sé la qu'èlle èst, cisse pitite tchapèle,  
èt portant dj'î mousse sovint tot fi seû..

#### 3

Dji l'inme come èlle èst, cisse pitite tchapèle,  
rafûlêye di leûre, lèye èt s' vî bon Diu  
èt sès vîs sints d' pîre.  
Lès r'djèts dè solo lî d'nèt 'ne flâwe loupîre  
ristchâfant l'Avièrge èt l' mamé Jésus.  
Dji l'inme come èlle èst, cisse pitite tchapèle,  
rafûlêye di leûre, lèye èt s' vî bon Diu.



Pus târd, djèl qwîrrè, cisse pitite tchapèle,  
lèye qu'a mès pinsêyes èt qui m' fèt sondjî.

Mins l' trouv'rè-djdju mây ?

Arè-djdju l' boneûr dè d'hovier si pâye  
divant qu' lès annêyes ni m'âyèsse fèt vî ?

Pus târd, djèl qwîrrè, cisse pitite tchapèle,  
lèye qu'a mès pinsêyes èt qui m' fèt sondjî...

---

# PASQUÈYE

23<sup>e</sup> CONCOURS

## RAPPORT

Nous avons examiné six pièces envoyées par trois concurrents. Aucune de ces pièces ne mérite une distinction.

Leurs auteurs perdent de vue qu'une *pasquèye* est une sorte de *pasquinade* et pas une chansonnette. Elle doit revêtir un caractère satirique tout en étant joviale.

Les n<sup>os</sup> 1, 2 et 3 sont du même auteur. Le style de celui-ci est coulant, mais les idées qu'il développe manquent d'originalité.

Le n<sup>o</sup> 1, *Voyèdjes*, ne renferme que des lieux communs et ne souligne que les inconvénients des voyages en négligeant les leçons qu'on peut en retirer.

Le n<sup>o</sup> 2, *Vikans sins souci*, est une chanson sur un air donné : « le bâbou ».

Certaines idées qui y sont décrites dénotent chez l'auteur une coupable sécheresse de cœur. Exemple :

*Qwand c'est qu'on bague ine ouhène,  
Ni fans nin 'ne trop grosse sicrène.  
Si ç' n'est nin nos autes qu'on rwène,  
Ni nos fans nin dès displis.  
S'on rousèle minme li wangne-pan  
Qui deût nouïri nos èfants,  
Bin c'est bon, parèt, nos baguerans ;  
C'est bin l' mwinde di nos soucis.*

Le n<sup>o</sup> 3, *Li vèye pèn'teüse*, est d'une facture aisée, mais encore une fois, ce n'est pas une *pasquèye*, c'est une chansonnette pour femme.

Les n<sup>os</sup> 4 et 5 sont du même auteur dont le style est tortueux et obscur.

Le n<sup>o</sup> 4, *Danse*, ne manque pas d'originalité et dénote chez l'auteur beaucoup d'esprit d'observation dans la description de nos danses modernes. Mais la forme est négligée ; l'œuvre semble avoir été écrite hâtivement.

Le n<sup>o</sup> 5, *Todi contint*, comprend huit strophes pour dire peu de choses. Et avec cela des chevilles comme celle-ci :

*Mins po m' rimète, dji m' ripwèse hèye  
Èt dj' fé l' londi come ine brave djin.*

Et des expressions impropres comme celles du sixième couplet :

*Mins dj' beù co voltî 'ne rokèye  
Rin qu'ine lâme, savez, d' tins-in-tins,  
Pôr qu'avou Mayon djèl pàrtèye,  
Çoula raclérih lès idèyes  
On s'ennè rabrèsse mi, deûs djins. ( ?)*

Le n<sup>o</sup> 6, *L'esclâve dèl feume*, est une chanson pour femme avec musique originale à l'appui. Cette pièce ne rentre pas du tout dans la catégorie des œuvres demandées au 23<sup>e</sup> concours.

*Les membres du Jury :*

MM. S. RADOUX,  
L. MARÉCHAL,  
L. CORNET, *rapporteur.*

La Société, en sa séance du 14 mars 1938, a pris acte des conclusions du Jury. Elle a détruit, sans en prendre connaissance, les billets cachetés joints aux pièces.

---



## RECUEIL DE POÉSIES

24<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Le 24<sup>e</sup> concours de 1937-1938 réunit trois recueils.

L'un des auteurs s'est risqué à rédiger des chants scolaires, désireux qu'il est d'enrichir le répertoire des chansons qu'on appelle enfantines. L'intention plaît beaucoup, car ce répertoire ne s'est guère étendu depuis le temps jadis. On a songé plus d'une fois à rajeunir le recueil des vieux airs populaires, et notamment à créer pour les écoles de filles des chants maternels, barcarolles ou berceuses, qui amuseraient à l'école les gamines, mères futures. L'auteur a composé trente-une berceuses, ce qui représente un grand nombre, étant donnée la délicatesse de ces sortes de poèmes. On n'y cherche pas la profondeur de la pensée ; mais il faut qu'on y ressente une émotion, ou qu'ils fassent apparaître le sourire, autrement qu'en accumulant les cris d'affection et les protestations de tendresse. Sinon, la chanson ne sort pas de la banalité, quel que soit l'agrément de la musique.

L'auteur n'a pas évité partout cet écueil. Voyez par exemple les numéros 1, 2, 3, 4, 8, 9, 11, 14, 15, 17, 25, 26, 27, 29, soit quatorze morceaux. Quelques autres ne sont que des amorces, ou des imitations de « scies » populaires.

Il reste à peu près la moitié des chansons. Elles excitent plus ou moins l'intérêt, mais provoquent souvent des observations. *Li sondje dèl poyète* (n° 10) part d'une idée séduisante. La petite enfant dort en pleine campagne ; sa tête est remplie des sensations de vie, de mouvements, de couleurs, de sons que l'été lui a prodiguées. Certes, ces impressions tourbillonnent en elle ; mais le désordre du rêve explique-t-il qu'elle songe « *a totes lès tchansonètes qui li tchantèt lès fleurs* », qu'elle pense à la fois « *al bleûve violète, a totes sôres di saqwès, às blankès magriyètes, à*

*murguèt... »*. Elle entend le ramage des oiseaux, au bord du bois où elle repose : mais comment se fait-il qu'« *èle creût ètinde li spitant canâri — qu'èle voreût si bin prinde è s' gayoûle po l' fièsti* » ?

Dans *Tot l' monde deût dwèrmi* (n° 7), cet aphorisme est démontré à l'enfant par onze exemples énumérés en treize strophes. Il n'est que juste d'imiter, le soir, le charretier, le mécanicien, la couturière, les scieurs de long, le meunier, ainsi que font du reste les pigeons, les moutons, le minet, le coucou, le grillon et la souris (ces deux-ci réunis par l'auteur) ; en tout cinq hommes de métier et six sortes d'animaux. Les six derniers sont de trop, d'autant plus que les quatre vers de tous les couplets ne servent pour ainsi dire qu'à introduire le vers du refrain : c'est, chaque fois, une suite d'onomatopées, variant suivant le métier, ou l'animal, par exemple « clip clap, clip clap », pour le cheval du charretier, « tic tac », pour les battements du moulin, etc... Ces refrains font bel effet. La chanson n'est pas à rejeter tout entière ; mais il conviendrait de la réduire, ou de l'agencer plus habilement, et de soigner davantage la toilette des couplets conservés.

*Lès ouhès tchantèt-i mi qu' mi ?* (n° 18) : En résumé, la mère affirme qu'elle chante mieux que ne le font le moineau, la corneille, le corbeau, l'alouette, le coucou, la fauvette, et même que le rossignol. La prétention maternelle ne semble pas heureuse ; les images employées sont loin de convaincre et surtout de plaire.

Mes deux confrères et moi avons remarqué unanimement cinq morceaux : 1) *Li p'tit coq a stu pêhi* (n° 20), où est racontée avec simplicité, et avec une vivacité très opportune, l'amusement goûté par l'enfant à pêcher<sup>1</sup>. — 2) *C'est dès droles*,

---

Plusieurs retouches sont à opérer, au second vers du troisième couplet, au premier vers du quatrième couplet ; au cinquième couplet, le « *Adon* » du second vers ne dit rien, alors qu'il existe un rapport de cause à effet entre les deux vers : si le gamin abandonne la pêche, c'est qu'il vient d'attraper un « *govion* » ; il triomphe et s'octroie une récompense : « *Adon, tot avà lès prés, ti porsûvas dès pàvions* ». En réalité, ce n'est pas « *adon* », c'est « *di djôye* » qu'il se mit à gambader avec ses camarades.

*mi fèye èt m' fi !* (n° 21). Les deux enfants se font remarquer par le même tic : ils ne peuvent entrer dans leur lit qu'accompagnés de leurs jouets. Le tout est raconté d'une façon très naturelle, avec humour, sans recherche d'esprit. Le dernier vers de la strophe finale correspond faiblement à l'entrain des précédents. — 3) *Hoûte ti « Minou », Simon !* (n° 22). La mère-chatte de Simon l'invite à suivre sa propre maman et à se mettre au lit. Le vers de refrain suit le premier vers du couplet, comme dans : « Il était une bergère ». Dans la cinquième strophe, après le détail exact : « *Tos lès p'tits di m' djôn'lèye — âtoû d' mès pates stârêyes — dwèrmèt* », suit la cheville « *avou raison, ron, ron...* » — 4) *Li cinse d'a m' fi* (n° 24) débute par « *Mi fi èst-on cinsi* », et chaque couplet montre les bêtes qui peuplent son étable et sa basse-cour, mais chaque fois éclate une remarque du même genre : « *Mins c'est-ine drole di bièsse, on dj'vâ qui n' hènih nin !* » La conclusion s'impose : « *Ine cinse di totès bièsses qui sont mouwales tot l' tîmps* ». Le texte est le plus simple du monde, et l'ensemble ferait une chanson qui amuserait les enfants. Il en va de même d'une petite adaptation du chant connu des « petites marionnettes » (n° 30).

A ces quatre pièces, il m'a semblé que nous pourrions en ajouter deux, et mes confrères ne s'y opposent pas. C'est d'abord le numéro 12, *Li p'tit toûrnikèt*, qui ne manque pas de mouvement ni de bonne humeur ; pour l'enfant encore au berceau, le moment n'est pas encore venu de monter sur le petit carrousel. Le refrain le dit : « *Ci n'èst qui qwand grand ti sèrès — qui t'irès so l' toûrnikèt* ». (On se passerait très bien du septième couplet). — En second lieu, le numéro 19, *On n' dwèm' nin tote moussèye !* Cette chanson m'a paru bien évoquer le gentil manège de la mère en train de déshabiller sa fillette assoupie. Le titre est repris chaque fois au refrain <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> L'expression « *Vosse tchimîhe èst tote frêhe* » du sixième couplet fait mauvais effet. Le dernier couplet clôture à point nommé le petit poème ; celui-ci devrait s'arrêter là, sans obligation de reprendre encore une fois le refrain, qui n'a plus de sens, le bébé étant déshabillé.



\* \* \*

Viennent en deuxième et en troisième lieux, deux recueils de poèmes, qui doivent appartenir au même auteur, n'aurait-on pour indices que celui bien connu de la nature du papier et l'aspect hiéroglyphique de l'écriture.

« *À tîmps passé* » renferme dix-neuf tableautins où s'exprime chaque fois le regret des usages et des passe-temps de jadis. C'est la note qui, dans toutes les littératures, résonne d'âge en âge, éternellement. Par bonheur, les vers de plusieurs des poèmes présentés s'animent d'un peu de gaieté ; le temps passé réapparaît avec une lueur de vie, par exemple dans « *Li crâmignon* » (n° 4), « *Lès Djeûs d' cwâtes* » (n° 5), « *Amûs'mints d' coulêye* » (n° 11), « *Lès danses d'îr* » (n° 13), « *Al dèye* » (n° 15), « *Dicâce d'i-n-a traze ans* » (n° 16).

Plus mélancolique, mais bien observée aussi, est « *Ine copène come adon* » (n° 9), entre deux vieilles femmes qui rêvent aux jours lointains sur un banc du boulevard d'Avroy.

Sans doute la critique ne peut déclarer impeccables ces diverses poésies et quelques autres qui s'en rapprochent. Le vers n'est pas toujours suffisamment travaillé. La langue même en souffre. A côté d'expressions exactes, frappantes, on rencontre des termes peu adroits, comme « *ganeler* (= gambader) *émé nos mizères* », en parlant des deux aïeules de tantôt ; — puis des devinettes ; cf. le second de ces vers : « *Ârès-se dè mons po nos payî 'ne reûde gote, valèt, — ou nêl sêreûs-se vormint qui d on toné d'aflitche ?* » ; ou encore, dans *Lès danses d'îr*, les « *airs di danse — riv'nît co lès aconcwèster...* » ; — des exagérations : pour perdre au jeu de cartes, autrefois, il fallait être bien sot, « *on boubièt, 'n-estèné câsi bon po l' touwâhe* » (= l'abatage des cochons) <sup>1</sup> ; — des inexactitudes, comme les « *londjinnès macloles* », c'est-à-dire les danses « *vigreûses* » de Lodomez et des environs ; — voire même cette contradiction : la mère de la fiancée se détourne un peu des deux amoureux « *po lès lèyi s' bâhi tot sôs — di l'èssok'tant feû dèl coulêye* ». Nous ne parlerons pas des chevilles,

---

<sup>1</sup> Que vient faire au numéro 13 le verbe « *tchouw'ter* » ?

telles que l'antique *atot*. On l'a dit cent fois, un écrivain à la plume aussi délurée arriverait aisément à parfaire ses essais. Nous n'en proposons qu'un exemple. Nos pères, vient-il d'affirmer, savaient quitter leur travail « *po r'trover pus d'èhowe, èsse pus lèdjîres, ... vikants* ». Ce vers a été écrit presque d'un jet ; il manquait deux syllabes, on les a trouvées tout de suite, grâce à la rime : « *vikants* ». Mais que vient faire ce mot après « *pus lèdjîres* » ? Voit-on jamais une plume d'oiseau retomber aussi lourdement qu'un pavé, tel que le fait « *vikants* », jeté seul à la fin du vers ? Pour éviter ce contresens et atteindre au rythme opportun, il suffirait de changer de place le mot fatal : « *èsse vikants, pus lèdjîres* ». « *Vikants* » renforcerait à merveille la pâle locution « *po r'trover pus d'èhowe* », et « *pus lèdjîres* » évoquerait en une élégante vision, l'allure dégagée, réjouie du travailleur se sentant libéré. Mais la rime est perdue. Oui ; mais un poète ne sacrifie pas un vers à la rime, surtout quand le morceau est, comme en ce cas, un sonnet.

Le dernier recueil, « *Mâs d'acwîr* », renferme trente sonnets. Ici le poète devient sérieux, ou plus exactement philosophe, au sens large du mot. Ce sont des leçons de morale que lui suggèrent la contemplation des mœurs actuelles et leur comparaison avec la modération relative des générations disparues. Ces remarques pessimistes ont été faites de tout temps. Elles ne nous révèlent pas grand'chose d'inconnu. L'intérêt consistera à voir la manière dont on les exprime. Cette fois, la tâche était malaisée. Les langues populaires, et le wallon en est bien une, ne s'y présentent guère ; les abstractions n'abondent point parmi leurs ressources<sup>1</sup>. Ces langues trouvent plus naturel et plus heureux de les vivifier en les revêtant d'images pittoresques ou dramatiques. En général, l'auteur s'est abstenu ici de recourir à ce dernier procédé, dont nous avons vu des exemples dans le recueil précédent ; elles illustrent là-bas des sujets plus d'une fois

---

<sup>1</sup> Aussi l'auteur se gêne-t-il peu pour en façonner à sa manière. Tel, le titre du numéro 5, *Galavalisté*, ou bien encore *consola*. Il emploie *deûristé* en lui donnant le sens que l'on confie d'ordinaire à *deûreté*, si tant est qu'on se serve souvent du premier.

voisins de ceux-ci. Or, c'est précisément dans les poèmes trop rares où la conception du tableau se matérialise qu'elle gagne en originalité. Témoin le numéro 11, « *Li vèye dè monde* », où l'humanité apparaît comme un « *toûrnikèt* », sur lequel se rue la foule ; car chacun veut devenir roi en faisant « *raws'* », même et surtout quand l'ambitieux et malhonnête cavalier n'a rien payé, et s'esquive à l'échéance. « *Lès pètchîs d' djônèsse* » (n° 4), sans avoir autant d'allure, dessine une esquisse rapide du vieillard, épuisé d'avoir joui, et voulant malgré tout moraliser la jeunesse.

D'autre part, les deux sonnets de la fin, « *Carèle* » (n° 29) et « *Djustice* » (n° 30), témoignent de convictions ancrées dans le cœur de l'auteur, et cette foi sincère semble l'avoir secondé. La première pièce surtout impressionne dans sa sobriété. Elle compare deux manières de mourir : celle d'un chrétien et celle d'un incrédule, tous deux gens honnêtes. La seule différence qui les sépare est de considérer chacun l'au-delà comme il a cru devoir le faire, en conscience : serait-ce un motif pour qu'ils soient ennemis l'un de l'autre ? Dans un autre ordre d'idées, un des sonnets du début « *Côps d' fwèce* » (n° 2) renferme des qualités analogues. On y déplore la faiblesse des masses : on les voit crucifier le « meneur » qui veut les conduire en usant de bonté ; mais elles obéissent avec servilité au maître qui les flagelle.

Voici les propositions que nous désirons soumettre à l'examen de la Société :

Aux *Berceuses wallonnes* serait accordée une mention honorable avec impression, après corrections et retouches, des n°s 12, 20, 21, 22, 24.

Les recueils *À tîmps passé* et *Mâs d'acwîr* obtiendraient aussi une mention honorable avec impression partielle, aux mêmes conditions que ci-dessus.

*Les membres du Jury :*

MM. C. LECLÈRE,

V. BOHET,

A. GRÉGOIRE, *rapporteur*.



La Société, en sa séance du 16 janvier 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux œuvres récompensées a fait connaître que M. Guy MARCHAL est l'auteur de *Berceuses wallonnes* ; M. A. XHIGNESSE, de Liège, l'auteur de *À tîmps passé* et de *Mâs d'acwîr*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

## Berceuses wallonnes

par Guy MARCHAL

---

MENTION HONORABLE

---

### Li p'tit toûrnikèt

*Air populaire* : « Je sais bien quelque chose,  
Mais je ne le dirai pas. »

#### 1<sup>er</sup> Couplet

T'ès co si p'tit, mamé, la divins t' blanke fahète,  
qu'a pârti d'ouÿ, i fât qu'a bin crèhe ti t'î mètes.

#### Refrain

Ci n'èst qui qwand grand ti sèrès  
qui t'îrès so l' toûrnikèt.

#### 2<sup>e</sup>

Po div'ni grand, i fât qu'on fêsse, so s' tims, 'ne sokète ;  
èt i n' fât nin qui s' mame pus d' treûs fèyes èl rèpète.

#### 3<sup>e</sup>

I fât qu'avâ l' djoûrnêye, on bon grand some on pète.  
A trop' cori djower, on d'vint come ine cowète.

#### 4<sup>e</sup>

On-z-èst pus dispièrté, adon, qwand on s' dispiète,  
surtout qwand on a fêt dès bès p'tits sondjes a hièdes.

5<sup>e</sup>

So l' grand blaw'tant dj'vâ d' bwès, t'âreûs l'êr di t'î piède.  
Po-z-aler d'sus, i fât co rawârdèr 'ne miyète.

6<sup>e</sup>

So li p'tit toûrnikèt, dji t' mètrè d'vins 'ne barquète,  
adon so l' bê bayârd, qui t' f'rè sûr dès clignètes.

7<sup>e</sup>

T'ôrès lès bès bokèts qui l'ôre, la, djowe a hièdes,  
dès-êrs come è tchantèt lès p'titès-âlouwètes.

8<sup>e</sup>

Adon, so l' toûrnikèt, c'èst qui fât èsse adrèt'  
po haper lès-onês, aler on còp d' rawète.

9<sup>e</sup>

Mins i fât èco crèhe èt dwèrmî, qu' tèt promètes.  
L'ome dès dj'vâs d' bwès n' vout nin lès trop p'titès mazètes.

### **Li p'tit coq a stu pèhî**

*Air populaire* : « Je montais dessus un arbre qu'il  
faisait de si grand vent. »

1<sup>er</sup> *Couplet*

Oûy, avou s' mame èt s' papa, mi cârpê vint dè riv'ni.  
On-n-a stu 'ne djoûrnêye al pèhe, ossi, la, s'a-t-on d'vêrti !



*Refrain*

Coq ! qui t'ès nâhi !  
So pîds t'as l'êr dè dwèrmi !

2<sup>e</sup>

Ti t'amûsas-st-on p'tit tîmps â bwérd di l'êwe, a cori ;  
pwis, ti loukas lès pèhons ; ti mostras dèz gros, dèz p'tits.

3<sup>e</sup>

Nâhi, sùr'mint, dè loukî, ti volas-st-ossi pèhî.  
Ti papa ti d'na-st-ine pèhe ; ti drèssîves so tès p'tits pîds.

4<sup>e</sup>

Èt tot come on vî pèheû, ti t'nas bin l'ouÿ so l' bouchon,  
po vèyi si t' n'aveûs nin atrapé on gros pèhon.

5<sup>e</sup>

Ti sètchas l' pèhon foû d' l'êwe : t'aveûs hapé on govion.  
Di djôye, tot-avâ lès prés, ti porsûvas dèz pāvions.

6<sup>e</sup>

Avou dèz crapôs come twè, vos dansîz turtos è rond.  
Dj'ala minme avou vos-ôtes, è vosse pitit crâmignon.

7<sup>e</sup>

Mins asteûre, come dji t' veû, ti nêl sâreûs sùr pus fé.  
Ti fès dèz grandès bâyes ! Ti n' sâreûs sùr pus danser !

8<sup>e</sup>

I t' fâre-st-ouÿ bin r'pwèser, si ti vous co ric'mincî  
avou t' mame ou t' bon papa, on djoû, a-z-aler pèhî.

## C'est dès droles, mi fèye èt m' fi

*Air populaire* : « Au bord d'un petit ruisseau. »

### 1<sup>er</sup> Couplet

C'est dès droles, zèls, mi fèye èt m' fi, (*bis*)  
Qwand c'est qu' volèt aler dwèrmi. (*bis*)  
È lét i prindrît leûs djodjowes,  
leûs popes, lès vwèteûres a qwate rows !

### Refrain

Aha ! â ! mins vrêmint,  
c'est deûs droles, mi fèye èt m' gamin !

### 2<sup>e</sup>

Mi fèye prindreût sès popes è s' lét, (*bis*)  
leûs rôbes, tchapês, mantês, solés. (*bis*)  
Mi fi prindreût si p'tite trompète,  
si tabeûr flûte èt clarinète !

*Refrain* : Aha ! â !...

### 3<sup>e</sup>

Èt s'on voléve lès rinde contints, (*bis*)  
i fâreût tot on rédjumint, (*bis*)  
avou papa, mame èt grand-mére,  
po l's-êdî, sins roûvi l' grand-pére !

### 4<sup>e</sup>

I n' fâreût nin roûvi l' rahia, (*bis*)  
ni « Tchantchès », ni l'armonica ; (*bis*)  
èt s' fâreût-i co prinde « Nanèsse »,  
li p'tit botique, qu'èst chal è l' plèce !

I d'hèt qu' lès djeûs dwèrmèt-st-ossi (*bis*)  
èt qu'al nute i sont fwért nâhis. (*bis*)  
Oûy, qwand vinrè l' fin dèl djoûrnêye,  
dj'ennè va-st-impli leû bèdrêye ! Aha ! â !...

## Hoûte ti Minou, Simon !

*Air populaire : « Il était une bergère. »*

### I

Li tchèt d'héve, è l' coulêye :  
Ron ron, ron ron, pitit ca-capon !  
L'eûre èst dèdja passêye,  
è s' lét i fêt si bon, ron ron !  
è s' lét i fêt si bon !

### II

L'ouhê èst-è s' niyêye ;  
ron ron, ron ron, pitit ca-capon !  
N'as-se nin fini t' djoûrnêye ?  
Mi, dji dwèm' tot-è rond, ron ron !  
Mi, dji dwèm' tot-è rond.

### III

Li Bêté èst lèvêye,  
ron ron, ron ron, pitit ca-capon !  
As-se lès-orêyes sèrêyes ?  
On n'ôt pus nou colon, ron ron !  
On n'ôt pus nou colon.



IV

Hoûte ti mame, si mamêye !  
Ron ron, ron ron, pitit ca-capon !  
Va bin vite è t' bèdrèye !  
Hoûte ti Minou, Simon, ron ron !  
Hoûte ti Minou, Simon !

V

Tos lès p'tits di m' djôn'lêye,  
ron ron, ron ron, pitit ca-capon,  
âtoû d' mès pates stârêyes,  
dwèrmèt come dès lursons, ron ron !  
Dwèrmèt come dès lursons.

VI

Dji t' mosteurè l' montêye.  
Ron ron, ron ron, pitit ca-capon !  
Ti mame èst si d'zolêye !  
Va t' sitinde so t' pus long, ron ron !  
Va t' sitinde so t' pus long !

**Li cinse d'a m' fi**

*Air populaire.*

I

Mi fi èst-on cinsi.  
Il a-st-on tot p'tit dj'vâ.  
Mins c'est-ine drole di bièsse : on dj'vâ qui n' hènih nin !

II

Mi fi èst-on cinsî.  
Il a 'ne pitite beurbis.  
Mins c'est-ine drole di bièsse : ine beurbis qui n' bêle nin :

III

Mi fi èst-on cinsî.  
Il a-st-ossi on tchèt.  
Mins c'est-ine drole di bièsse : on tchèt qui n' gnâw'lêye nin !

IV

Mi fi èst-on cinsî.  
Il a minme ine bêle gade.  
Mins c'est-ine drole di bièsse : c'est-ine gade qui n' souke nin!

V

Mi fi èst-on cinsî.  
Il a-st-ine pitite vatche.  
Mins c'est-ine drole di bièsse : ine vatche qui n' beûrèle nin !

VI

Mi fi èst-on cinsî.  
Il a-st-ossi on coq.  
Mins c'est-ine drole di bièsse : c'est-on coq qui n' tchante nin!

VII

Mi fi èst-on cinsî.  
Il a co cinq, sî poyes.  
Mins c'est dës droles di bièsses : dës poyes qui n' pounèt nin !

VIII

Mi fi èst-on cinsi.  
Il a-st-ossi dèss canes.  
Mins c'èst dèss droles di bièsses : dèss canes qui n' cwâksèt nin!

IX

Mi fi èst-on cinsi.  
Il a nouf, di colons.  
Mins c'èst dèss droles di bièsses : dèss cis qui n' rôkièt nin !

X

Mi fi èst-on cinsi.  
Il a sî gros pourcès.  
Mins dèss droles di pourcès : dèss cis qui n' grognèt nin !

XI

C'èst 'ne drole di cinse vrémint  
Qui l' cisse da m' pitit fi.  
Ine cinse di totès bièsses qui sont mouwales tot l' timps !

---



## Grand feû

par A. XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

È-bin, n'a-t-i pus dè bahous  
Ni dè spènes ?... Adon, qu'on l's-atape !  
Vola co l' fouwâ qui s' kitape,  
Èt lès blames qui fèt l' londjin cou !

On-z-a râyi l' dièrinne cromptire :  
Qu'on danse tot-âtoû dè grand feû !  
Djans, lès bâcèles ! Qu'on potche ! Pus reûd !  
A voste adje, on deût-èsse lèdjîres !

Ine bèle afère, cuzène Mayon,  
Si minme on trèveût vosse djâretîre !  
Tos lès molèts sont dèl minme tîre,  
Èt tant qu'âs vosses, i sont tot ronds !

Dizeû l' fouwâ, qu'on s'èscoûrcèye !  
Li cisse qui pièdrè sès sabots  
Ènn' ârè 'ne novèle père dèl tot,  
Avou dè loyins sins parèy !

È s'on fèt minme li coupèrou,  
On 'nnè sèrè qwite po 'ne hah'lâde.  
Ènnè mouîrrè qu' lès pus malâdes !  
Djans, don ?... N'a-t-i pus dè bahous ?

(*À tîmps passé, 10.*)

---

## Côps d' fwèce

par A. XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

Lès djins ni s' lèyèt mây mêttri qui dès côps d' fwèce ;  
Ine bone parole ni lès pout rat'ni qu'on p'tit timps.  
On-z-èst turtos' — i n'a nou risse — bin trop hâtins  
Po sûre çou qui n' ravise vormint qu'ine pôve amwèce...

Mins comprindèt tot dreût, qwand on lès louke è cwèsse,  
Qu'on l'zî dit : « Vos plôy'rez d'vant mi... mâvas, contints,  
Èt s'i v' passe è cervê d' sayî d' fé l' subitin,  
Dj'a chal on côp d' corîhe qu'èst stichant come ine wèsse!»

C'enn' èst-ot'tant dès peûpes qu'i fât deûr'mint man'cî !  
L' bon mineû qui lès vout gouvèrner sins fwèrci  
Si veût clawé so 'ne creûs, si ç' n'èst cahouyî d' pîres.

Adon qui l' flouhe adègne — èt par atot s' crohant —  
Cès-la qu'è profitèt po flahî lès croupîres  
Dè côp d' pîd qui l' fèl mèsse acwède a tot manant.

(*Mâs d'acwîr, 2.*)

---

## Li vèye dè monde

par A. XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

Li vèye dè monde, c'est come on toûrnikèt,  
Wice qu'on veût l' djint qui passe èt qui rapasse  
Atot fwèrcant po rire al visse al vasse,  
Mâgré qu'on r'veût todi lès minmes saqwès.

Nouke qui n' vòye fé l' hâtin so si dj'vâ d' bwès,  
Èt qui n' fèrihe si stritche come ine palasse.  
In-onê hipe a Djâque, Piére èl ramasse,  
Èt l' djowe rak'mince, èt chasconk vout-èsse rwè.

Qwand s'arèstèt lès mèzeûres dèl muzique,  
Èt qu' c'est l' moumint qu'on live lès çans' ... bèrniq !  
On s' winne èvòye d'adram' sins-èsse vèyou.

Mins tote li banne si r'trouve qwand c'est l' riprîse :  
« I m' fât fé raws' !... Çoula m'èst bin kèyou ! »  
Dit-st-i ci-la qui n'a risqué nole mîse.

(*Mâs d'acwîr*, II.)

---

## HORS-CONCOURS

### RAPPORT

Disons-le au début de ce rapport : Les concurrents ne distinguent pas assez la différence qu'il y a entre une *traduction* aussi fidèle que possible et une vague adaptation. Ils se taillent la besogne trop facile. D'abord, ils remontent rarement au texte original et se contentent d'une traduction française souvent déjà peu fidèle ; ensuite, ils se permettent toutes sortes de libertés. Que reste-t-il alors de la pensée intégrale de l'auteur adapté ?

\* \* \*

Cinq envois nous sont soumis hors concours.

N° 1. — *Sou'nances di grand-mère*. C'est une adaptation des « Souvenirs du peuple » de Béranger. Aucun effort sérieux n'a été tenté par le traducteur pour répondre à la pensée de l'original.

N° 2. — Traduction de deux épîtres d'Horace : I, 4 Ad Album Tibullum et I, 9 Ad Claudium Neronem. — La première est une lettre adressée au poète Tibulle. Elle est trop particulière en son but et en sa teneur pour souffrir les transpositions en mœurs wallonnes et les à-peu-près. Il faut se résoudre à traduire chaque idée, à souligner même parfois d'un trait plus gros certaines intentions. Pour bien comprendre le sens de cette lettre, il faut connaître assez intimement Tibulle et Horace. Une adaptation assez lâche ne suffit point.

A titre d'exemple à suivre, voici une adaptation de ces deux épîtres d'Horace, due à la plume de Jules Feller :

### I

#### Ad Album Tibullum

*Chér Tibulle, amistève critique di mès satîres,*



qui fez-ve a-c'te-eûre di bon a Pède, è vosse ratrait ?  
Pinserè-dje qui v's adîercîz dès doûs tchants, so vosse lire,  
po surpasser lès cis qui l' Parmèsan a fait ?  
Ou bin randelez-ve tot seû d'vins lès grands bwès d' vosse djîse,  
lûsant çou qui rind l'ome pus sincieûs, pus sûti ?  
D'avance vos-estîz fêl, vos n' kinohîz lès crises ;  
si tinre li coûr était, c'est bin la l' bon pârti.  
Lès dièw ont dispârdou sor vos, avou lârdjèsse,  
tos lès dons qu'on s' sohaite po s' poleûr bin tchèvi ;  
on-amôûr di bê cwér, èt l' santé, èt l' ritchèsse,  
on talant sins parèy, ... èt l'ârt di s'è sièrvi !  
N'est-ce nin vrêye, chér ami ? Dihez-me, qu'est-ce qu'ine bone mère  
sohaitereût d' pus plaiant po s' nozé p'tit signeur  
qui d'aveûr tot come vos li bone sadjèsse èt l' glwère  
d'esse grand ârtisse, avou crédit, santé, boneûr,  
avou l' tâve bin tchèrdjèye èt l' bousselète bin pèsante ?  
Portant si, par hasârd, vos v' trovîz baloté  
inte l'èspwér èt l' chagrin, inte lès révoltes broûlantes  
èt l' freûde mirâcolèye, sondjîz, po v' rapâheter,  
qui l' vèye èst coûte, sondjîz qu'on n'est nin maisse di s' coûsse,  
qui l' djoû d'oûy èst mutwèt l' dièrin qui lût por nos ;  
adonc ine eûre di djôye sorvinant v' sèrè douce...  
Tant qu'a mi, dji v's-invite, vos m' ritroûvrez farot,  
gros èt crâs, guêy èt fris', rilûhant di tot m' cûr ;  
Vinez, si v' volez rire d'on cossèt d'Épicûre.

## II

### Ad Claudium Neronem

Sèptime aparamint sèt mîs qu' mi l'amitié  
qu' vos-avez por mi, Claude, èt m' prèsse-t-i sins pitié,  
èt si m' suplèye a gngnos dè fé bone dilidjince  
po qu' djèl vante èt ric'mande a vos, binamé Prince,  
come dègne di confiyançe èt d' sièrvi, lu ossi,  
d'vins l'ôtél d'on signeur, dist-i, qui sèt tchûsi  
tot çou qu'i-gn-a d'onièsse èt d' brave po si-antoûrèdje.  
I m' supôse grand crédit d'lé vos par mès-ovrèdjes !

*I sèt çoula mîs qu' mi ! Nou moyin d' refûser.  
Dj'avança mège raisons, mi, po l' disabûser,  
mais, al fin, dj'a r'crindou qu' l'ami n' si boute è l' tièsse  
di m' creûre capâbe èsprès dè contrèfè l' modèsse  
po wârdèr lès faveûrs dè Prince a mi tot seû !  
Ainsi, ma fwè, po n' nin li sonler si crasseûs,  
dji d'vins l' pus franc-tigneûs d' tos lès comissionaires ;  
Po 'ne fèye, lèyîz-me sôrti di m' rèsèrve ordinaire ;  
prindez-le è vosse tropé ; i-èst savant èt souwé,  
èt c'est-on galant ome qui v' sèrè dèvouvé.*

Nº 3. — Traductions. Devise : « Très libres ». — L'auteur a absolument respecté sa devise. Il n'y a dans cet envoi aucune pièce qui soit un peu soignée ; le nº 3, notamment, est une vraie collection de *qu'* et de *qui* ; il y en a huit pour neuf vers.

Nº 4. — Sonnet d'Arvers. — Cette traduction n'est qu'un lamentable essai. L'auteur a traduit pour traduire, sans plus.

Nº 5. — *A m' père*. — Cette pièce émerge du lot. Moyennant certaines corrections, on pourrait lui décerner un troisième prix avec impression.

*Les membres du Jury :*

MM. J. FELLER,  
N. HOHLWEIN,  
J. DESSARD, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 16 janvier 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce récompensée a fait connaître que M. A. XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *A m' père*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

## A m' père

par A. XHIGNESSE

---

### TROISIÈME PRIX

---

C'est grâce a vos qu' nosse vi walon  
M'a mouwé l'âme, ... vigreûs linguèdje  
Qui r'nôye lès bastârdés mèssèdjes  
Qu'on-z-ôt d' tot costé, lâdje èt lon.

Dji v's-èl hoûtéve djâzer, parèy  
A 'ne bèle muzique mi ramintant  
L' vi tîmps passé qu'enn' aveût tant,  
Dèl fwète séve, qu'on 'nnè r'prindéve vèye.

Li flori walon plin d' hinas,  
Qu'odéve li f'no, l' hêtèye ècinse  
Dès cous d' bwès, dès cârîres, dès cînses,  
Èt n' kinohéve nou sot rat'na !

C'est grâce a vos qu'âs spots d' nos tâyes  
Dji rind l's-oneûrs tot lès r'prindant,  
Qui dj' lès vou r'dîre, come in-èfant  
V'lant rapwèrter dès râvions d' mâyes.

V' m'avez dit : « Seûy virlih todi,  
Minme qwand tès-ouy piquèt d'ine lâme,  
Èt fèl qwand ti disfindrès l' fâme  
Dès vîs dictom qu'on vout bani !

Tot grêye gamin dji m'estchantéve  
Dès rèspleûs qui vos v' ramintîz  
Atot-z-ovrant, èt qu'ènondît  
L'ôuve qui vosse fwért pogn prustihéve.

Sèyîz pâhûle, père, a dwèrmi :  
Dji n' roûvèy'rè jamây l'èhowe  
Qui v' féve fèri d' reûde abatowe.  
— Vos polez compter so vosse fi.

Tote mi vèye dji n' fou qu'on sâvadje  
Sins nole pacyince, on d'lahî m' vé  
qui n' vout qu'aler reûd, l' forsôlé,  
Èt sûr, dji n' candje wère avou l'adje.

Mins dj'a wangnî d' vos po longtims  
Li bon plonk di l'antique piceûre  
Dè djâzer come djâzît — è l' heûre,  
È l' père, è beûr — nos vîs-antins.

Grâce a vos, dj' sâye di r'mète di sqwére  
Dès-îdèyes d'ôûy qui s' marihèt,  
Èt dj' dâre, come lès baras lancèt,  
So li lwègne qui r'nôye noste istwére.

Dj'a compris, rin qu' d'ôre vosse walon,  
Di la qui dj' provin, la qu' dji r'toûne ;  
È crâmignon dès-ans qu' catoûne,  
Dji n' vou sûre qui vèyès tchansons.

Èt c'est grâce a vos qui dj'a 'ne djôye  
Sins parèye a r'dîre — fruzihant —  
L'âvé po l' Walon'rèye, tot fant  
qui dj' veû s' djint qui r'passe a convôye !

---



# CONCOURS DE 1938

---

## ÉTUDE DESCRIPTIVE

### 18<sup>e</sup> CONCOURS

#### RAPPORT

Le 18<sup>me</sup> concours ne présente rien qui soit digne de retenir particulièrement l'attention. Des deux auteurs qui y participent, nous classerons respectivement les œuvres en des fardes distinctes : la première comprendra les numéros 1, 2, 3, 4 et 8 ; la seconde contiendra les pièces marquées 5, 6 et 7.

Le n<sup>o</sup> 1 s'intitule *So l' pavéye*. C'est un *râvion* sur les cris de la rue qui ne nous apprend rien et ne parvient pas à nous intéresser. De ci de là, un vers de remplissage tel celui-ci, qui manque totalement d'harmonie :

*Li ci quèl sût qui pinsez-ve qu'i ve présinte ?*

Il est d'autres imperfections encore. Cependant, tenant compte de l'effort produit, nous accordons une mention sans insertion.

N<sup>o</sup> 2. *Tot tût'lant*. Monologue bachique. Le sujet n'est certes pas neuf, mais il est traité avec une certaine originalité et un humour de bon aloi. Nous lui accordons une mention avec impression.

N<sup>o</sup> 3. *On vireûs*. Bon sonnet que dépare la pauvreté des rimes. Une mention sans plus.

N<sup>o</sup> 4. *A quarante dègrés*, rondel d'allure assez vive. Le sujet est banal et lamentablement traité :

*« ... Èt dire, qui coula (la chaleur) fait l' boneûr  
dès cis qu' volèt leû pê... rossète. »*

Et plus loin :

« Èt s' djèmih-t-on, sintant l' souweûr  
qui ve côurt djusqu'a d'vins vos tchâssètes. »

Passons au n° 8, *Li Maisse*, qui contient deux sonnets bâclés, semble-t-il, à la hâte :

*Li maisse*, c'est l'enfant :

» *Il èst maisse è manèdje,*  
» *On n'i fait qu' çou qu' li plait,*  
» *On trouve tos sès mèssèdjes*  
» *Bin adièreûs, fwért bès. »*

*Fwért bès*, est un pauvre remplissage.

*Plait, bès, sèyès, hèrvès*, sont de bien faibles rimes.

Nous accorderions une mention moyennant révision de la première strophe.

*Dire èt fé, c'est deûs*, mot pour rire mis en vers d'une grande indigence de rimes et d'idées :

*Nosse Biètmé qui tchèrèye jou rinne,*  
*Trouve qu'i-n-a dès coreûs qu' fèt l' sot.*  
*Â! s' c'èsteût lu, lisquèle dôpinne*  
*Qu'i donreût-st-a tos cès nabots...*

Et voici le second lot qui appartient à l'auteur le plus prolifique.

Le n° 5, *Li pîd-sinte*, — l'auteur écrit insoucieusement *pîd-sinte* ou *pîd-sint* — contient d'excellents élans, mais s'entache de négligences et de chevilles :

« *Vos avez l'air tot frisse ponou,*

dit-il au sentier,

» *Cwand l' meûs d' May vis fait tot covrou*  
» *Di sologne èt d' fâssès-piyonnes.*  
» *C'est tote li diférince, dj'ô bin,*  
» *Inte di l'ome èt dès sacwès : l' tins*  
» *N' compte nin por zèles,*  
» *Èt nos-autes nos n' rèsistans nin*  
» *A sès handèles. »*

Ce n'est ni clair ni harmonieux.

Le mot *sacwès* est-il bien employé ? On dit : *l'ome èt lès choses...* ;  
*l'ome èt lès sacwès* sonne mal.

« *Téne fèye dji rèscouteûre dès djins*

— *Râr'mint* —

*È vosse binamé disseûlédje,*

» *Mais n'è mâke-t-i mây dès tchîptédjes.*

» *Èt dji m' roûvèye a m'arèster*

*Adlé,*

» *Ca l's-ouhès rèstchâfèt vosse pâyè,*

» *Èt dè louki leûs térés sâyes*

» *Vola qui dji m' sin tot mouwé. »*

*Râr'mint* est une cheville et *louki* est improprement employé.

*Louki leûs térés sâyes* ; *térés sâyes* : tendres essais. Il s'agit donc de chants, des premiers gazouillis. Dès lors, il faudrait *hoûter* au lieu de *louki*.

« *I m' sonle qui d'vins vosse langonèye*

» *Dji v' comprind mutwè mî, téne fèye.*

» *C'èst pol pus sûr pasqui dji m' sin*

» *So lès déclins... »*

*Mutwè, téne fèye, pol pus sûr...* accumulation de doutes qui alourdissent l'idée. Et c'est dommage, car la pièce a du bon.

Le n° 6 se compose de quatre pièces de quatre quatrains chacune.

1° *Plinte nute*. Il s'agit d'un pinson aveuglé. L'auteur nous présente de simples réflexions rimées sans le moindre élan, qui se terminent par cette strophe :

« *Èt l'ome èst-ureûs come ine bièsse,*

» *Èt l' fayèye bièsse tchante come ine djint :*

» *Si vwès s'ènonde po d'ner liyèsse ;*

» *Èt l' rôkia, d'zo l' riya, n' s'ôt nin. »*

2° *È l' trèye*, croquis alerte d'un combat de coqs, mais avec des imperfections encore.

3° *Al céle*, même ambiance ; mêmes procédés.



Il y a du reste beau temps que l'oie était tuée avant d'être pendue au poteau. Dès lors, la pièce manque d'intérêt. Et comme toujours, chevilles et remplissages.

4<sup>o</sup> *Al tindrèye*. L'auteur ignore-t-il que *lès tchâpinnes* — les grives musiciennes — ne se prennent pas au filet, ces oiseaux ne se posant que dans les bois ? L'appât est la baie du sorbier. Il devrait savoir que les *tchêrdins* — chardonnerets élégants — ne s'attirent pas aux appeaux, et que les *boute-bou-boute* — cailles des blés — sont des oiseaux qui nous quittent fin août et, au plus tard, dans les premiers jours de septembre. Le baguage des oiseaux, par les soins du Musée d'Histoire naturelle de Belgique, nous montre que les cailles belges sont régulièrement capturées en France, voire même en Italie, dans la première quinzaine de septembre. Or, la tenderie ne s'ouvrant que le 1<sup>er</sup> octobre, un tendeur ne pourrait prendre au filet des oiseaux qui, à cette date, ont émigré.

Enfin, voici le n<sup>o</sup> 7, *Li mèyeû camèrâde* — la conscience — présenté en deux sonnets franchement écrits, mais déparés par des chevilles, des mots impropres, des vers obscurs, des élisions consécutives. Aussi, avec la meilleure volonté, le jury ne trouve pas moyen de récompenser ce vieux brave que les échecs successifs n'ont pas l'air de décourager...

En résumé, nous accordons les récompenses suivantes :

Une mention avec insertion à la pièce n<sup>o</sup> 2, *Tot tût'lant*.

Une mention sans insertion à la pièce n<sup>o</sup> 1, *So l' pavêye*, à la pièce n<sup>o</sup> 3, *On vîreûs*, et, moyennant correction de la première strophe, à la pièce n<sup>o</sup> 8, *Li maisse*.

*Les membres du Jury :*

MM. Jean LEJEUNE,

Jean WISIMUS

Paul MOUREAU, rapporteur.

La Société, en sa séance du 8 mai 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. L. MOTMANS, de Liège, est l'auteur de *Tot tût'lant*, de *So l' pavêye*, de *On vîreûs* et de *Li Maisse*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.



## Tot tût'lant

par L. MOTMANS

---

### MENTION HONORABLE

---

On djoû, Houbêrt fa l' drole,  
I fourit rascrawé !...  
Mins, dj' lî done li parole,  
Èt dji ve prèye dèl hoûter :

- « Po-z-esse bin èn-alèdje, dj'a pris l' bari drî l' pwète,  
» Èt dj' m'a vûdî 'ne grande gote, tot d'hant : dj'âre pus d'  
[feû !  
» Dj'a sawouré l' liqueûr, adon, d'avant dèl rimète,  
» Po n' nin 'nn' aler so 'ne djambe, dj'a bu l' numèrô deûs. »

(C'est l' prumî pas qui cosse,  
Tot volant s'astiper,  
Qwand c'est qu'on s' mèt' so l' gosse,  
On r'beût sins-î tûzer !)

- « Mins po qu' n'âye nou mæssèdje, pawou qu'èle ni s' batèsse  
» Dji m'a sinkî l' treûzinme, èt dj' l'a so l' côp gourdjî,  
» Ca dj' n'inme nin lès rêzons, dj'a trop sogne qu'on n'  
[s'ahèsse,  
» Èt dj' mèt' tofér l'inte-deûs s'on djâse di s'agridjî. »

(Mète l'inte-deûs !... C'est 'ne manîre  
Qui dji n' blâme nin, savez !...  
Mins, dji m'a lèyî dire  
Qu'on l'a sovint r'grèté.)

- « Awè, mins, nom tot-oute ! dj'atrapa 'ne mèsse hikète,  
» Èt, po m'ennè fé qwhite — ca dj' div'néve trop fivreûs —  
» Dji n' kinohéve qu'on r'méde, on seûl mi polant r'mète,  
» Èt dj'avala l' qwatinme po qu' m'alasse mî tot dreût. »

(Gôvi, pris d'vins l' lavasse,  
Crinte d'esse par trop mouyî,  
Piqua 'ne tièsse è marasse !...  
On l'a d'vou rapèhî !)

- « Adon dj' louka d'ovrer, dji prinda mès-ahèsses,  
» Mi d'hant : Fât bin ric'nohe qui dj' m'a 'ne gote astârdjî.  
» Po r'wangnî l' tims pièrdou, fans 'ne bone tchôde a plins  
[brès',  
» Mins d'avant, ... r'prindans co 'ne lâme po nos-ècorèdjî ! »

(Qwand on vout fé mèrvèye,  
On s' divreût rapinser  
Qui ç' n'est mây è l' botèye  
Qu'on trouve agrès, vol'té !)

- « Come çoula n'alève nin,... dji r'tût'la co 'ne rawète,  
» Mins sins vère, â goulot, po qu' ci fourisse sérieûs !...  
» Â ! qu' l'ovrèdje vâye â diâle !... C'est mèyeû d' fé barète !  
» Dji m' va beûre a s' santé,... mutwèt qu'i s' f'rè tot seû !! »

(Qwand c'est qu'on n' sèt wice-vas-se,  
On s' trèbouhe è bazâr,  
Èt come nosse ragognasse,  
On s' rimèt' â hazâr !)

Ine fèye li bari vûd', Houbèrt touméve è 'ne blèce,  
Il èsteût-st-avâ l'êve, èt s' l'oyève-t-on... grognî :  
Qu'èsteût-st-in-ome tot-oute !... qui nolu n'aveût s' fwèce !  
.....  
Mins l' lèd'dimin, l' potince ni s' polève ragrawî !

---

## RÉCIT ASSEZ ÉTENDU

19<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

*Li bèle âs dj'vès d'ôr.* — L'auteur, qui est, sans conteste, ou un autochtone du pays de Melreux ou un fervent de cette romantique partie de l'Ourthe, connaît mieux la langue wallonne qu'il ne sait l'utiliser à des fins littéraires. Il esquisse ici une manière de légende qui paraît sortir de son imagination. Cette imagination témoigne d'une indigence radicale. Aussi bien le sujet, pour ténu qu'il soit, arriverait peut-être à captiver l'attention du lecteur si le développement était plus souple et plus coloré ; mais, hélas, fort peu de couleur et moins de souplesse encore. Pas de distinction.

*Ma-sœur.* — Un important poème dédié à la charité, à l'altruisme et à l'esprit de sacrifice.

Le jury regrette — pour la quantième fois ? — que l'auteur n'allie pas à une trop évidente prolixité le souci de polir et de repolir, opérations sans lesquelles il n'est pas possible d'accéder aux cimes !

La pièce est bien écrite, mais, à force d'imagination, elle choit dans l'invraisemblance. « Ma-sœur » a renoncé au périlleux honneur de devenir épouse et mère éventuelle. A ces joies de qualité, elle préfère celle qui consiste à se consacrer aux malheureux. Or, voici que « Tchiptâ l'Ardennais » décide de conquérir ce cœur inaccessible aux béatitudes faciles. En un tournemain, cet « âgneûs » cent pour cent fait construire de ses seuls et précieux deniers un sanatorium destiné aux protégés de la belle qu'il épousera grâce à un accès de générosité aussi sublime qu'inattendu.

Et l'aventure — sans doute pour être originale — se termine par un mariage qui vient tout gâter.

Nous décernons une mention honorable sans impression.

*Li constatâcion.* — Nous voisinons ici avec le genre illustré par le Grand Guignol. Nous n'avons aucun goût pour cette formule adaptée à la littérature wallonne.

Et puis, deux décès, même s'ils surviennent à propos, nous paraissent dépasser un honnête maximum pour six pages d'un texte dénué d'intérêt.

Nous ne lui accordons aucune distinction.

*Ine mèsse-feume.* — Cette pièce, bien que de beaucoup la plus brève, est de loin la meilleure. Nous voici plongés dans une atmosphère campagnarde. Nous assistons, amusés, aux frayeurs, aux transes, puis à l'annexion totale d'un mâle pusillanime par une espèce d'amazone villageoise qui a de la suite dans les idées.

Il y a une belle opposition de caractères. Le récit est alerte et haut en couleur. Nous lui décernons un Troisième Prix avec impression.

*Les membres du Jury :*

MM. H. HURARD,

J. MIGNOLET,

L. DEFRECHEUX, *rapporteur.*

La Société, en sa séance du 12 juin 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *Ma-sœûr* et de *Ine mèsse-feume*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.



## Ine mèsse-feume

par Arthur XHIGNESSE

---

### TROISIÈME PRIX

---

« Lèyîz-me fé, Zidôre, qwand dji v's-èl di. Dji v' troûv'rè bin, alez mi, li brave pitite feume qui v' fât. Dji n' so nin â monde d'oûy èdon ?... Al plèce qui vos, tot bonasse qui v's-èstèz, vos sèriz vite èmacralé dèl prumîre vinowe ine gote toûrciveûse... Lèyîz-me fé. »

— C'est qui, vèyez-ve, Babète...

— Qwand dji v' di d'aveûr plinte fîyâte !

\* \* \*

Zidôre ni wèzéve wêre si r'bèler conte di Tonète. N'èsteût-èle nin câzî çou qui li d'moréve di s' famille ?... ine cuzène di lon, qui, avou sès cinq ans d' pus' qui lu, n' mâkéve sûr nin d'èspériyince, adon qui l' djônê, lu, on pô palot èt sins bécôp d'èhowe, si lèyîve trop vite adîre èt hèyéve di d'veûr si k'bate. Bin d' pus', Tonète ni k'nohéve-t-èle nin tot l'âtoû, lès bins èt l' mâ di totes lès bâcèles a marier ? C'èsteût bin sûr li feume qu'aveût l' pus d' tièsse di totes lès k'mères — èt minme di tos lès mâyes — qui vikî a Tièrs-èt-Vâs, li p'tit viyèdje wice qui Zidôre s'anoyîve d'èsse tot seû po k'hîrer l' vèye èt di d'veûr prinde dèès rèsponsâbilités qui n' li ahâyît ni pô ni gote.

Il acwèrdéve, li pôve mi vé, qui c'èsteût 'ne fameûse chance por lu d'aveûr trové 'ne saqui come Tonète po l' guider, po l' consî, po l' houwer d' tot mâ d' tièsse. Sins lèye, l'èminné qu'il èsteût coréve li risse dè d'morer tôte si vèye come ine tère a djouhîre.

\* \* \*

Lès chèrvices qui Tonète li aveût dèdja rindou, â rez', ni s' polit câzî compter.

C'est-insi qu'elle aveût dit : « Haltè-la ! savez, cuzin », qwand èlle aveût vèyou qui l' grosse Zéfirine si r'tournéve djoûrmâ a mèsse so l' pôve valèt qui n' s'è fôrmalizève nin assez : i rodjihève èt, tot tronlant portant, il aveût londjiné 'ne fèye tot près dèl hagne al bèneûte êwe tant qu' l'afrontêye î arivasse.

On pô après, Tonète aveût fèt ètinde al souwêye èt hate Waltrou qu'èle pièrdève si tims a fé ârder lès bruzis d' sès-ouÿ po-z-andoùler Zidôre. Èt s' li aveût-èle dit : « Si dji v's-î prind co, dji v's-ennè fê l'afront d'avant tot l' monde, èt pus' éco sèl fât ».

I n'aveût nin disgu'a l' grande Zabê — qui s' sintève totes quâlités po fé goviène dèl pitite cinse da Zidôre — a quî Tonète ni s'aveût nin pris. Mâgré qu'èle si prindève a pus stokèsse qui lèye, li cuzène di noste ome aveût k'hoyou Zabê come ine mèlêye, dè djoû qu'i li aveût riv'nou qui ç' léd pôtrêt-la aveût wèzou d'ner radjoûr a Zidôre dè costé dè p'tit bwès d' la tot près.

Minme qui ç' fèye-la, Zidôre aveût stu bin près d'avu s' cou pètè come on mètchant gamin. Zidôre ava bè voleûr èspliquer a Tonète qui ç' n'èsteût nin lu qu'aveût d'né l' radjoûr, mins qu'i n'aveût nin wèzou n' nin î aler. Tonète ni vola rin ôre, èt s' mâv'la-t-èle tote rodje : « Kimint ? Dji m'arèdje tote — li bon Diu m' pardone dè pârler mâ — po sayî di v' fé sûre li bone èt dreûte vôye èt po trover soler a vosse pîd, èt vos v's-îrîz compromète avou ç' co-reûse-la d' Zabê, qu'on n' noume pus, â viyèdje, qui l' Tièrsî-dès-Pôves ? Vos n'èstèz nin sins l' sèpi ? »

« I m' fât pardonner, cuzène », djèmiha l' pôve Zidôre, « come dji vin di v's-èl dire, ci n'èst nin tot-a-fèt di m' fâte. Èt vos m' polez bin creûre : sûr qui dj' nèl f'rè pus. »

« Ô ! lès belès paroles èt lès sincieûsès promèsses ni v' mâquèt nin, djèl sé bin », hatcha l' tèrìbe feum'rèye ; « mins mi, vèyez-ve, dj'ènn'a pus qu' cint tchèrèyes dè prinde sogne d'ine saquì qui m'a pô d' riknohance. Savez-ve bin qwè ? Dji v's-aband'nèye a totes vos poupoutes ; dji v' lê la po dè peûve èt dè sé ! »

\* \* \*

Èt l' fène mohe fa mène d'ènn'aler.

L'ènocint Zidôre — al plèce dè profiter di ç'te ocâsion-la po s' libèrer — cora après s' cuzène a-tot tchoûlant èt s'è-gadjant a n' pus rin fé sins li d'mander consèy, èt a li rapwèrter tot.

Tonète si lèya holer tot-on tims, pwis, come s'èle féve li pus grand sacrifice di s' vèye :

« È-bin, dji vou bin v' pardonner co ç' côp-chal, mins c'èst tot l' dièrin, savez ? »

— Ô ! mèrci Tonète ! Sûr qui vos n'ârez mây pus rin a m' riprocher.

— Nos veûrans bin. Mins ç' n'èst nin tot çou qui dj' voléve. I v' fât co accèpter 'ne ôte condicion.

— Di vos, cuzène, dji l'accèpe d'avance.

— Po mî v' tini a l'ouÿ, dj'îrè hâbiter a vosse cinse, i n'î mâque nin sûr dèl plèce po 'ne saquì qu'ènnè tint ossi pô qu' mi. Èt nin tant seûlemint po veûyî sor vos, mins po r'mète d'adreût è vosse bin tot çou qu'èst foû plonk. Dji prind la, vos-è convinrez, ine fwért grande rèsponsâbilité èt dj' va d'avant dè tèribes tracas. Mins nos n'èstans nin parints po rin — si pô qui ç' seûye — èt dji m' fê ponne èt mâ dè vèyî qui tot tome a rwène è vosse fayé honteûs govîèrnèmint... Anfin, tot l' tims tot près d' vos, dj'ârè pus d'ahèyance po v' trover li brave pitite feume qui v' fât, come dji v' l'a dèdja dit, èt qu' tot seû vos n' toum'rez mây dissus.

\* \* \*



Avou 'ne parèye govèrnante, li cinse fout vite rimètowe d'adreût, èt Zidôre div'na co pus p'tit valèt qui n'aveût mây situ. I n' fala nin dès saminnes po qu' Tonète dècîdahe di tot, sins minme dimander l'acwêrd di s' cuzin, qu'èlle eclûza èn-on fâstroû al cwène di l'èsse.

Tonète èsteût câzî arivêye a sès fins : « Ci côp chal », si d'ha-t-èle, « li grain èst câzî maweûr, èt dj'a hâsse d'ennè fé l'awous'. Li mâleur, c'èst qui ç' grand boubièt-la n'a nin l'êr di m' comprinde. On n' direût nin, mordiène, qui s'aparçût qui dji so-st-ine feume, èt nin co trop k'tapêye, sûr. Dj'a bê lî fé dès ognèssès avances, i m' louke come in-èsténé. I m' fât portant èsse li mèsse chal, nin tant seûlemint come asteûre, mins d'vant li lwè. Si l' bouhî ni s'è rind nin compte, è-bin, nos r'coûrrans âs grands mwèyins... Pète qui hève ! »

Quèques djoûs après, nâhève dè ratinde, Tonète si trompa d' tchambe al nute. Èle profita qu' c'èsteût djoû sins leune èt qu'i féve sipès qu' po-z-assoti. Èle si winna don tot près d' Zidôre, quèl sinta v'ni tot tronlant 'ne gote, mins qui — vint-cinq ans édant — finiha bin par trover qui l'afrontêye aveût on pô dèl finne da Zéfirine, ine miyète dè blamant da Waltrou, èt n'èsteût nin co si lon d'aveûr, qwand èle li voléve, lès belès manîres da Zabê.

\* \* \*

Li lèddimain à matin, Zidôre tot s' dispièrtant vèya qu' Tonète plorève totes lès lâmes di s' cwérps, s'éclamant qu' tot çoula n'aveût stu qu'on pôve marihédje di s' pârt, èt qu' Zidôre n'âreût nin d'vou ènnè profiter, l'andoûleû qu'èsteût, divant 'ne minâbe feume sins rin po s' disfinde !

Zidôre, tot honteûs, trova al fin lès belès paroles qu'i falève po rapâfter l' mâlèreûse èt acèrtina co qu'i nêl f'reût pus.

« Kimint ? Pinsez-ve qui c'enn' èst-assez, cuzin, po rëparer li piède d'oneûr qui dj'a fêt bin mâgré mi ? I n'a qu'on mwèyin po-z-êfacer ç' honte-la, èt vos l' kinohez ossi bin qu' mi... »



— Dji frè tot çou qui v' vîrez, èdon, cuzène, d'abôrd qui v' volez bin m' pardonner !

— Adon, corez vite qwèri lès papîs qui v' fât èt s' fez aficher lès bans sins piède nou tîmps. Ni roûvîz nin qui dji n' vis wèz'rè pus loukî divant d'èsse mariés.

\* \* \*

Qwand Zidôre riv'na, Tonète èl rabrèssa-st-a picètes, tot lî d'hant : « Ni v' l'aveû-djdju nin dît, m' binamé, qui dji v' troûv'reû 'ne bone pitite feume ? »

---

## FABLE, PETIT CONTE, ETC.

20<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Le concours de fable, petit conte, monologue, etc., que nous avons eu à juger est loin d'être brillant. Force est de constater, une fois de plus, que la généralité des concurrents qui participent aux joutes littéraires de la Société se soucient fort peu d'écouter les conseils, voire les objurgations, qui leur sont prodigués. Chaque année, nous nous voyons obligés de répéter les mêmes observations, de faire les mêmes remarques, de signaler les défauts et les faiblesses identiques des œuvres soumises à notre examen. C'est en vain que nous multiplions nos recommandations, nos avertissements et même nos prières, rien n'indique que nous soyons entendus. La voix du jury se perd dans le désert.

Il s'ensuit que le travail d'examineur devient à la longue fastidieux, parfois rebutant, et il faut, aux membres qui composent nos comités d'appréciation, une dose de bonne volonté peu commune pour poursuivre une action qui reste sans effet.

Aussi est-il inutile d'insister plus longuement sur cette constatation ; peut-être ceux à qui elle s'adresse nous traiteraient-ils de vieux rabâcheurs.

Passons plutôt rapidement en revue la douzaine de pièces que compte le 20<sup>e</sup> concours.

Le n<sup>o</sup> 1, *Contes di rawète*, réunit trois œuvres, à savoir : *Mon-onke*, *L'aida d'on camarâde* et *Tot hah'lant*, dont les sujets manquent d'originalité et de vraisemblance.

Dans la première, il s'agit d'un vieux célibataire, surnommé « Mon-onke » parce qu'il est toujours aimable et de bonne humeur. Sur le retour, il s'attache à Mèlie ; mais les circonstances l'amènent à servir de témoin au mariage de celle-ci, à être le

parrain de l'enfant et, enfin, à subvenir aux besoins du ménage après la mort tragique du père.

Cet acte de dévouement et de charité est présenté dans un style raboteux, inélegant, bourré de mots durs et de tournures de phrases rocailleuses. On en reconnaît facilement l'auteur, vieil habitué de nos concours, à qui l'on devrait peut-être décerner une récompense spéciale pour la régularité qu'il met chaque année à meubler nos concours et pour l'abondance extrême de ses productions.

La seconde œuvre (*L'aida d'on camarade*) présente un dénouement peu croyable dans une histoire où il s'agit d'un coup d'épaulé donné par Pière à son ami Djîles pour obtenir le divorce. Sujet peu intéressant, écrit dans la même langue tortueuse que la précédente.

Enfin, la troisième du lot (*Tot hah'lant*) est un petit récit anodin : Matî, rieur intarissable, parvient à guérir Babète d'une neurasthénie tenace en la faisant « hah'ler » comme lui.

Ces trois contes renferment de trop nombreuses négligences que pour être pris en considération. Citons quelques exemples de la singulière façon d'écrire de l'auteur :

« Mon-onke n'a portant ni frés ni soûrs qu'ârit polou LÎ COVER nèvéûs et nèvéûses »

« C'est l' no dè p'tit poyon PO QUÎ mon-onke mouÿrt ».

« Ca s' veûrè-t-êlè mon-onke — ine main so l' cisse di sès mas-sales qui lî broûle asteûre —

« Djâke èt Biètmé — po n' lès loumer nin tos'...

« Djî vou bin sayî d' t'aidî, sins t' promète li pê dèl bièsse.

« Lès hah'las d'Matî pètît si bin èt s'ènonât si haut qui lès autes »  
» omes s'enn' ècroukît mâgré zèls èt qu' lès cwèrsèdjes dèss feumes »  
» ènnè râyît leûs botons. »

Il serait cruel de continuer les citations.

*Li pèssimisse*, qui porte le n° 2, est du même auteur. Ce soi-disant monologue ne vaut pas que l'on s'y arrête, tant il est rempli d'incorrections et d'idées obscures.

Le n° 3, *Contes dèl pitite sôre*, est formé de deux contes dont



le second, *Lès Wèrou*, est assez bien traité. L'auteur y met aux prises un père avare, une fille hautaine et un braconnier nommé Mâbièt, coureur des bois et de filles. Celui-ci parviendra à conquérir la jeune fille et aura ainsi le magot du vieux Wèrou. Bien que fort invraisemblable, ce conte naturaliste est écrit plus correctement que les autres, sans être vraiment transcendant.

Quant à l'autre conte, intitulé *Cwatre-Bodènes*, un membre du jury a découvert qu'il avait déjà été soumis à son appréciation il y a plus de vingt ans (19<sup>e</sup> concours de 1914-1919 — Bull. t. 57, p. 140). A l'époque, cette pièce avait obtenu une mention honorable sans impression. Sans doute l'auteur, dont la mémoire paraît moins bonne que celle de notre collègue, aura-t-il oublié cette circonstance ! Ou bien a-t-il voulu avoir un avis nouveau, escomptant peut-être une défaillance des juges ? Qu'il se rassure ; l'avis reste le même. Nous lui conseillons de détruire définitivement le brouillon qu'il a sans doute gardé ; de la sorte, il ne pourra plus tenter l'aventure...

Le n<sup>o</sup> 4, *Fièsse di porotche*, est une bien faible description de deux amis qui ont trop bu en parcourant la paroisse en fête. Écrite hâtivement, cette pièce en vers est d'une grande banalité et la langue présente de nombreuses incorrections. Relevons notamment : « *on hiyant mährulé mâ d' tièsse ; si leûs stoumaks fèt l' couroubèt ; is avisèt dès bons reûds sots* ».

Et ces vers :

Di pus, i sont-st-atitotés  
D'on cafougnî col, sins crawate,  
*Di solers div'nous dès savales,*  
D'ine marone qu'èst prête a toumer...  
D'on tchapê qu'èst div'nou 'ne corone.

L'auteur devrait se relire.

Le n<sup>o</sup> 5, *I n' fât mây si vanter*, du même auteur, ainsi d'ailleurs que les n<sup>os</sup> 6 et 9, est une petite fable écrite en forme de sonnet. Nous n'en voyons pas l'utilité. Quoi qu'il en soit, l'auteur raconte en quatorze vers l'histoire suivante : Une hirondelle invite un moineau à voler comme elle là-haut, dans les airs ; mais elle est victime d'un épervier.



L'auteur n'a pas mis suffisamment en valeur l'idée philosophique contenue dans son affabulation.

Le wallon n'est pas toujours très soigné ; signalons notamment les mots *naihou*, *tot a ponne*, *ti-acinsion*, etc.

*Éployans-nos*, n° 6, est un long discours grandiloquent contre la guerre. Ce plaidoyer poussif, délayé, manquant de netteté et parfois de clarté, présente les mêmes fautes de style que le précédent.

Le n° 7, *Èl creûrè-t-on ?*, est une histoire libre en vers libres. Deux jeunes gens ont boudé ; séparés pendant toute une vie, ils se retrouvent à l'Hospice de la Vieillesse, se rapprochent, s'épousent et ont un enfant.

L'auteur demande si l'on croira son récit ? Répondons-lui tout de suite que non. Quant à ses vers, nous lui conseillons de les utiliser pour la pêche.

Le n° 8, *Vacances*, est écrit en wallon montois. C'est une sorte de tableau à double face, comportant deux chapitres : ceux qui s'en vont et ceux qui ne s'en vont pas. Ce n'est pas à proprement parler une œuvre littéraire, mais plutôt une chronique journalistique sans intérêt et contenant beaucoup de mots français défigurés.

Dans le n° 9, *Anfin... rintré !*, l'auteur traite un sujet analogue de façon plus humoristique. Il vante les douceurs du foyer après les ennuis du voyage. Certains développements sont assez vulgaires ; toutefois le style est coulant. La langue, seule, n'est pas suffisamment soignée.

CONCLUSIONS : Nous proposons de décerner une mention honorable, sans impression, aux pièces suivantes : N° 3b, *Lès Wèrou* ; n° 5, *I n' fât mây si vanter* ; n° 9, *Anfin... rintré !*.

*Les membres du Jury :*

MM. Ch. DEFRECHEUX,

G. LONCIN,

J. CLOSSET, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 10 juillet 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *Lès Wèrou* ; que M. L. MOTMANS, de Liège, est l'auteur de *I n' fât mây si vanter* et de *Anfin... rintré !*.  
Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

## PIÈCE LYRIQUE EN GÉNÉRAL CRAMIGNON

21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Ces deux concours conservent toujours la faveur des concurrents. Serait-ce parce que le Lyrisme est la plus haute manifestation de la puissance poétique ? Nous n'avons point la naïveté de le croire. On ne s'avise point, par exemple, de nous envoyer pour le 24<sup>e</sup> concours un « recueil de pièces lyriques présentant un caractère d'unité ». Cet effort paraît être au-dessus des forces de nos poètes. On ne s'applique pas à développer une pensée originale, à suivre l'évolution d'un sentiment délicat à travers dix pièces quand on a déjà tant de peine à construire logiquement la moindre œuvrette. De là la vogue du 21<sup>e</sup> concours. On nous destine un maigre sonnet, une chanson banale ; ou bien on multiplie les envois de pièces isolées dans l'espoir que le jury couronnera l'une ou l'autre. Ce procédé vaut mieux que de s'abstenir, mais ce n'est pas l'idéal. Nous sommes en droit d'attendre plus d'énergie, plus d'ingéniosité et d'art de nos auteurs wallons. Nous savons bien, il est vrai, que nos participants aux concours sont le plus souvent des débutants qui essaient leurs ailes ou des modestes qui nous demeurent fidèles et dont nous acclamons toujours les noms avec joie en cas de succès ; nous savons que la Société wallonne depuis quatre-vingts ans a des enfants et des petits-enfants, qu'elle n'est plus seule à protéger l'expansion de la littérature, qu'on organise partout des concours peut-être plus lucratifs, que les auteurs arrivés n'ont plus besoin de nos diplômes, — bien qu'ils ne les dédaignent pas quand il s'agit du théâtre, — nous savons tout cela, mais il est un malentendu que nous tenons à dissiper. Nos membres titulaires se font un point d'honneur de ne pas concourir, pour ne pas avoir l'air de disputer les prix aux étrangers. Cette absten-



tion ne se justifie pas. L'œuvre présentée par un membre titulaire n'enlève aucune distinction aux étrangers. Chaque œuvre est jugée en soi, et non par comparaison avec d'autres. Ce point est évident, puisqu'on n'a jamais à comparer des travaux traitant le même sujet ! Ensuite aucun article du règlement n'exclut les membres titulaires de nos concours. Jadis, c'étaient eux, au contraire, qui apportaient le meilleur contingent d'œuvres : les anciennes années de notre Bulletin en font foi. Nous faisons des vœux pour qu'ils prennent place au tournoi et entretiennent ainsi au sein de la Wallonie une brillante émulation littéraire.

En attendant, notre rôle se borne à distribuer plus de conseils que de récompenses.

Le 21<sup>e</sup> concours nous apporte 30 pièces. En quantité nous n'en désirons pas davantage, mais la qualité ne nous arrache pas des clameurs d'admiration. Notre tâche de critique, assez ingrate, est-elle salubre ? On voudrait le savoir ; mais, en ceci encore, les auteurs critiqués ne prennent point la hardiesse de nous écrire franchement au sujet de nos observations. C'est un tort : nous préférons des récriminations à cet humble mutisme.

N<sup>o</sup> 1, *Ric'nohance*. L'auteur, en trois sonnets, remercie le dieu Soleil de lui avoir rendu la santé. L'idée est originale, mais l'expression est pénible et lourde. Messire Soleil n'acceptera pas un hymne où l'on dit : *grâce a twè, l'âtoû pout co 'ne fèye mi distriyi*, ou *ni veûs-se donc nin l'aweûr qui t'vint co 'ne gote priyi*, ou *mi sofla... mès souvenirs, ... rin qui t' n' âye intrupris*, ou encore *atot r'trovan dès rîmes qui m' ric'nohèt voremint*. Ce style n'est ni léger, ni naturel, ni empreint de joie. — Après ce triptyque, une seconde pièce intitulée *Dji plains*. Il plaint celui qui n'aime pas le soleil : plainte bien inutile ! celui qui vit renfermé dans les villes : le soleil ne luit-il pas dans les villes ? celui qui a le cœur endormi, celui qui ne pense qu'aux honneurs et aux richesses, celui qui ne s'émeut pas au réveil du printemps, etc., etc. Les idées ne manquent pas ; ce qui manque, c'est la cohésion et le rappel du thème inspirateur, le soleil. — Une troisième pièce, *On rivenant*, célèbre le retour du soleil printannier. Le ton change. L'auteur appelle le soleil *mon parant* et *vî borgui-*



gnon, et encore *planquèt* (à la rime). Ce ton, pour une fois, n'est pas déplaisant, mais comme les vers sont durs, et que de chevilles à la rime ! — Cet ensemble de cinq pièces mériterait d'être entièrement remis sur le métier et renvoyé au 24<sup>e</sup> concours.

Le n<sup>o</sup> 2, *Li plaisir dè viker*, est une chanson en cinq couplets, à refrain trop banal de style. Encore un brouillon, bâclé en une heure, qui attend le travail de l'artiste pour se transformer en une œuvre présentable.

Le n<sup>o</sup> 3, *Âs èfants*, du même auteur, est une longue pièce d'une centaine de vers, divisée en plusieurs parties qui répondent à des inspirations diverses. A quoi bon les analyser, puisque ce sera pour conclure au même *non possumus* ? Épinglons une strophe qui nous justifiera amplement :

*I lès fât plinde di n'aveûr nin  
l'riya d'on louqua fait d' djônèsse,  
di n' poleûr bâhî l' front si blanc  
d'on p'tit èfant qu'èlzi fait fièsse.*

*Blanc* qui rime avec *rin*, et ce *riya d'on louqua*, tel est le style au service d'un sujet charmant. L'auteur gaspille ses facultés poétiques ; il croit que c'est le hasard, l'humeur du moment qui rend une œuvre bonne ou mauvaise.

Il y a deux numéros 4. Le premier, *Ine sètche bâhe*, est dans le ton d'un amoureux transi, mais l'auteur l'a rendu trop benêt, sauf au dernier vers. Après le sec baiser dont il se plaint, il accuse la destinée, puis il mendie un second baiser plus chaleureux :

*... mǎgré tot dji m' rafèye  
di co v' priyî di m' ribâhî.*

Non, n'est-ce pas ! c'est trop bête ! Que devait-il dire pour rester digne ? Quelque chose comme ceci : « C'est peut-être une pudeur charmante qui vous a imposé cette retenue. Songez qu'un mot de vous, un geste, un sourire me remplissent d'espoir ou de chagrin ... » Et quel style pour inviter l'amie à recommencer :

*Qui dj'âreû bon si, l' deûzinme fèye,  
Vos n' hébîz nin di v' forpougnî.*

Pour comble, on ne s'en douterait pas, notre Don Juan est un poète : « *déchirez mes vers* » dit-il à la fin de cette question d'embrassade !

Le second n° 4 est intitulé *Ponne d'amour*. A la différence du sonnet précédent, le ton est simple, sans mot énergique ou grossier à contre-temps. A éliminer deux *que* sur trois au vers 7. Au dernier vers, *mins l' ci qu' dit ça* doit s'alléger en *qui dit çoula*, Enfin, dans ce sonnet qui présente très régulièrement deux quatrains à rimes semblables, on se permet à la fin de réunir deux couples de rimes féminines, de sorte que la rime masculine du vers 9 ne trouve sa jumelle qu'au vers 14. Nous ne sommes pas férus de prosodie classique, mais nous signalons là une vraie faute de goût : c'est dépasser la limite des licences accordées au sonnet régulier. Nous avons essayé de réparer cette bévue, laissant toujours l'auteur libre de trouver meilleure solution. Mention honorable et impression de la pièce corrigée.

Suivent trois autres pièces de la même source, et il y en aura d'autres encore plus loin. *On p'tit maçon* (n° 5) met en scène une Madame Lafleur qui refuse orgueilleusement de marier sa fille à un honnête ouvrier. Elle épousera un monsieur, un employé de banque. Elle y gagne la pauvre médiocrité au lieu des jouissances rêvées. Pendant ce temps, le petit maçon s'est fait entrepreneur ; ses affaires prospèrent ; il a des camions, une auto et pignon sur rue. Et c'est le mari de mademoiselle, commis à la banque, qui tient les comptes florissants du petit maçon évincé. Le sujet a d'abord semblé terre à terre, mais il ne faut pas que la littérature se restreigne à dépeindre l'amour et les fleurs. Cette pièce réaliste, sans longueurs (elle a 34 vers), sans aucun terme grossier, sans morale affichée, a fini par trouver grâce, moyennant des retouches, assez nombreuses, qui n'affectent que des détails et sont par conséquent faciles à opérer. Quand les idées se développent logiquement, sans ornements faux, simples et naturelles, il est toujours facile de polir, c'est le travail de l'ajusteur sur une pièce bien coulée sortant du moule. C'est le désordre et l'incohérence qui rendent une œuvre incurable. Mention honorable avec impression.

Nous n'approuvons pas les n°s 6 et 7, *Ine priyère a nosse bi-*



*namé rwè* et *Bruts d' guère*. La première pièce, si pathétique de ton, si affectueuse, a le tort de dépasser les bornes de la sensiblerie et de traiter le roi en petit garçon. Croyez-vous vraiment que le peuple belge tout entier tremble et prie quand notre roi va faire une excursion dans les Alpes ? qu'il veuille le conserver dans la ouate ? Les supplications d'une mère-poule partent d'un bon naturel, mais déjà le jeune gosse en trottinette ou en bicyclette est un futur soldat qui ne prend pas ces craintes au tragique.

L'autre pièce, *Bruts d' guère*, nous peint la nation entière apeurée, pleurant, priant, sans courage, délaissant le travail, en proie à une seule idée, se cacher dans les caves. Non, n'est-ce pas ! nous ne sommes pas si lâches. Quelques femmes, nerveuses et ignorantes, tremblent ; mais l'anxiété des citoyens n'est pas de la lâcheté, c'est un sentiment très complexe : le seul ingrédient de peur qu'il contienne, c'est la peur que l'ennemi pousse la vanité, l'hypocrisie, le mépris du droit et de la justice au point de dégrader la nature humaine. Voilà des armes dont nous ne possédons pas la contre-partie. Nous ne pouvons donner notre adhésion à des jérémiades qui contiennent à peine un pour cent de vérité.

Les nos 8-17 sont tous de la même plume. Disons en général que l'auteur ne manque ni d'idées ni de verve. Il s'agirait pour lui de mieux discipliner l'un et l'autre. Nous reprochons au style de ressembler beaucoup à l'écriture : il est empâté. Plus de gros mots que de finesse. Les idées n'ont rien de poétique, rien de relevé, rien qui appelle la sympathie. Quand l'expression est énergique, c'est aux dépens de l'harmonie. Les titres, trop généraux, n'annoncent presque jamais le sujet (*Amoûr, Fex tot doûs, Vès l' cîr, L'ome*). L'auteur se contente de formules trop lâches : que signifient ... *one sôrt ou l'aute la qu'on s' plait* ; ... *l'ovrèdje kimince a r'freûdi, 'l èst dangereûs qu'on d'vrè stièrni* ; ... *lès djoûs 'nnè r'vont a galop* ? On rencontre aussi trop d'élisions forcées : *çou qu' n-a, mins qu' n'ont, tûsez qu' n-a...*

Les deux meilleures pièces sont le 8, *Çou qui m' brôye l'âme*, et le 11, *Treûs consolâcions*. La première est une satire éloquente des excès du flamingantisme. Quelques vers bien frappés. Nous

aurions voulu lui faire un sort moyennant quelques retouches, mais nous nous sommes aperçus, par l'analyse méticuleuse qu'exige une refonte, qu'il y aurait à changer trop de gros mots en arguments, trop d'expressions générales en termes précis, à mieux lier les idées, surtout à mettre en concordance le début, les 16 premiers vers, qui s'apitoient simplement sur l'avenir de nos petits écoliers wallons, avec la diatribe antiflamingante qui suit. On rencontre enfin des arguments trop contraires aux saines notions économiques élémentaires : *vos avez tos lès dreûts, chal, dè wangnî vosse crosse et tot qui qu'on mèt' à monde a l' dreût d' poleûr magnî*. C'est convertir l'idéal en droit, la fraternité en obligation ; c'est l'arrogance égalitaire substituée à la morale qui prescrit l'amour du prochain, l'entraide et la philanthropie. Ne voyez-vous donc pas qu'en réclamant au nom de ces principes, vous justifiez les efforts que fait l'adversaire pour s'emparer de vos places, de vos champs, de vos écoles, de vos usines, bref tous les excès du nazisme et du fascisme que vous exécutez ? L'amour de l'humanité crée des devoirs et non des droits. Un homme cultivé, un poète doit se refuser ces arguments qui méconnaissent les plus élémentaires des lois de la nature.

Le jury accorde à cette pièce, dans sa forme actuelle, une mention honorable sans impression.

L'autre pièce, *Treûs consolâcions*, obtient une mention honorable avec impression. Mais la 3<sup>e</sup> strophe nécessite un remaniement. L'état mental en temps de guerre devrait être dépeint en traits moins matériels. Il y a mieux à dire que *lès djêves brèyèt famène cåse d'on mādît hwêrseû... qui nos mèskeût 'ne bètchéye...* Ce langage énergique est trop vulgaire. N'y a-t-il pas d'autre douleur que celle du ravitaillement ? On voudrait quelque idée plus fine et plus profonde :

*Li pus grand mâ n'est nin d' sofri twérts èt famène :  
on pleûre po sès èfants ; r'vinront-i mây, Signeûr ?  
on s' dimande si l' bon Diêw a fôrdjî nosse riwène...*

Nous pouvons réunir aussi les pièces 18-24. Elles émanent visiblement du même auteur que les pièces 4-7 examinées ci-dessus. L'auteur a le ton juste qui convient aux sujets, le ton de douceur pénétrante qui charme tant dans les pièces sentimen-



tales de Martin Lejeune. Mais que de faiblesses dans le choix des termes et dans l'agencement de la phrase. — *Li tchanson dè payisan* (18) est une des meilleures du lot. La pièce est louable dans son intention d'exalter le travail de la terre, dans sa construction générale et dans le ton. Mais il faudrait des corrections dans le détail. Le refrain est lourd, mal agencé et ne s'applique pas d'ailleurs à tous les couplets. La dernière strophe manque d'unité. Pour ne pas sacrifier la pièce nous avons essayé de remédier à ces défaillances. L'auteur appréciera.

Mention honorable. Impression subordonnée à la révision par l'intéressé.

Rien de bon à dire du sonnet *Pus ureûs* (n° 20). Le sentiment exprimé n'est pas très beau. Nous ne nions pas qu'il soit possible, mais, pour le rendre moins odieux, il faudrait une délicatesse de touche et une préparation qui sont ici remplacées par des maladresses.

Voici par contraste une sorte de berceuse, *Li grand-père a si p'tite-fèye* (n° 21), effusion d'amour paternel à qui nous ne demanderons pas d'être très originale, mais d'être tendre affectueuse en restant naturelle, et assez variée dans l'expression d'un unique sentiment. La structure en est suffisante. Certains traits pourraient subir la critique. Nous n'aimons pas la bouffée d'égoïsme qui perce dans ce vers : *mamé sclat d' solo fait po m' rèshandi*. Pourquoi ne pas continuer l'idée précédente, *vos qu'è lét tot blanc dji wête s'èdwèrmi*, idée qui a le tort d'être trop isolée et issue de la rime ? Il serait plus conséquent de terminer la strophe en disant : *dwèrmez, douce èfant, sor vos dj' va veûyî*, ou encore *dwèrmez pâhulemint d'vins vosse bê doûs nid*. — De même la fin de la seconde strophe est un vers banal, tout de remplissage : *mi chère binaméye, mi gâté boquêt*. Quelle était l'idée précédente ? On trouve : *Èt dji r'sowe doucemint vos lâmes qui corèt*. Donc la suite naturelle doit être : *djans donc, n' plorez pus, wèstèz-me ci norèt*, ou quelque chose d'équivalent. — A la troisième strophe il faudrait faire l'opération contraire. Le dernier vers, fort beau, doit être conservé : *vos stindez d'zeû m' tièsse li pus bê steûli*, mais aussi doit-il être préparé. Au lieu donc des vers précédents de sens obscur : *i m' sonle qui dji sondje ! èt c'est-on*

*râvlé qui djoûrmây s'alondje (?)*, dites plutôt : *dji sondje fôûs dè monde, èt m' râvlé d'lahî djusqu'à cîr s'ènonde... vos stindez d'zeû m' tièsse li pus bê steûli*. Encore une remarque, d'ailleurs contestable : le 4<sup>e</sup> vers s'exprime ainsi : *li bèl andje d'amoûr qui sorèy', qu'èstchante* ; nous préférierions *dont l' sorîre èstchante*. Le wallon littéraire doit conquérir ce *dont*, que le peuple ne sait pas employer. — Par les variantes que nous suggérons à l'auteur, il va sans dire que nous accordons à la pièce mention et impression.

Le n° 22, *Ine dineûse di vèye*, sort du naturel en ce qu'il a l'air de poser une énigme, en accumulant au début des métaphores déroutantes. Cette « donneuse de vie » ne nous rappelle que le « donneur de sang ». Ce n'est pas cela. On songe à la lumière du soleil qui donne la vie ; on songe à l'infirmière, à l'accoucheuse. Mais le 8<sup>e</sup> vers (*po fé nanner sès p'tits-èfants*) nous oriente vers la grand-mère. Eh bien ! ce n'est pas encore la grand-mère. Que le sphinx nous étrangle, c'est la mère, tout simplement. Ainsi tout le centre de la pièce, qui est une bonne description des soins maternels, est gâté par d'obscures et prétentieuses métaphores.

L'habileté manque de même au n° 23, *A 'ne pitite bâcèle*. Ce titre abrite des paroles de consolation à une enfant dont la mère est morte et dont le père s'est remarié. On voit que notre auteur ne va pas chercher ses sujets dans les nuages du mysticisme, et c'est fort bien ainsi. Cette situation pourrait être exposée d'une façon très pathétique. Mais pourquoi choisir une fillette qui porte encore le *djâgô* ? Et que lui dit le grand-père ?

*Èle sonlève à c'mince vis inmer bécôp,  
ca 'le vis gâliota d' pus d'on bê djâgô ;  
oûy c'est tot-a hipe si v's-èstèz moussèye :  
vosse novèle mère sonle wârdèr tot por lèye.*

De grâce, ne pourrait-on pas élever le ton d'une octave ? La suite contient quelques beaux vers, tendres et harmonieux, mais quel cas une enfant peut-elle faire de la consolation finale : *li timsps distrûrè tos vos djèmi-hédjes* ?

Même absence de logique dans la dernière pièce, *Ine istwère*



di *pâvions* (n° 24). Si votre rose est enfermée dans une serre, comment admettre qu'une bande de papillons va s'attarder au dehors pendant des heures pour lui faire la cour ? et comment admettre l'intervention de cette main entremetteuse qui ouvre la porte à un autre papillon plus doré ? Voilà de la fausse poésie ! Il y a aussi des termes bien malheureux : *ine CABOLÊYE di pâvions ; on li droûve l'ouh SINS CÔP FÈRI ; s'aporçûvant qu' tole leû loqvince — ni chervève qu'a lès estoûrdi* : l'éloquence des papillons ! qui étourdit les papillons !

La dernière farde (nos 25-31) est de la même écriture et de la même facture que les nos 8-17. Cette constatation nous permettra d'être bref. Le n° 25 adressé *â monde êtir* court grand risque de ne trouver aucun écho. L'auteur a découvert un moyen de rendre toute guerre impossible. C'est tout bonnement le refus unanime de servir, le défaitisme généralisé. Une petite objection : l'auteur se charge-t-il d'obtenir cette unanimité ?

*Dimain* (n° 26, 13 vers) n'annonce rien par son titre ; mais le premier vers : *ni d'hez nin qui lès pârts sont faites* semble encore faire planer la menace d'une révolution anarchiste.

Le 27, *Li tasse sins orèye*, est d'esprit plus conservateur. Petit bout d'observation amusante :

*C'est-ine imâdje dèl vicârèye :  
ca, si l' progrès vout tot candji,  
fé dè mirâkes èt dè mèrvèyes,  
çou qu' sèt co l' mîs nos-ahèssî,  
c'èst l' tasse qui n'a pus nòle orèye.*

Mais un rondel, dix vers en élaguant les vers répétés, c'est un peu mince pour accéder aux concours.

Les nos 28, 29 et 30 sont encore des bluettes de circonstance, produits d'un quart d'heure d'ingéniosité. Elles ont le mérite de ne plus répandre le relent des âpres revendications. Nous mentionnerons ici, pour récompense, le rondel intitulé *L'ârmanac*, qui nous semble le plus artistique :

*S'on tape lès-ouïy so l'ârmanac',  
on tâse : awè, nos divenans vîs !*

*Chaque foyou rafwèrcih' li craque  
dès djoûs qu' nos-avans a c'hiyi.*

*Pôr s'on-z-arive so l' fin di s' dag'  
èt qu'on s' sinte ine gote rascoyi,  
s'on tape lès-ouÿ so l'ârmanac'  
on tûse : awè, nos divenans vîs !*

*L'ome onièsse, tot come li harlaque,  
qwand toûne li pâdge, avance d'on pi  
rès l'Nèyant qui l' riquêrt, qui l' traque ;  
on sût l'ovrêdje dè léd Wâtî  
s'on tape lès-ouÿ so l'ârmanac' !*

Des autres piécettes je citerai de beaux sentiments : (n° 29) *li neûre invèye — ni m'a mây bouhî l' cou-s-â haut* ; (n° 30) *in-ome qui s' dit contint di s' sôrt — èst pus rare qui li steûle a cowe...*

Voici la fin de cette longue excursion à la recherche de chefs-d'œuvre. *Dj'han Pière* (n° 31) est la ballade de l'amoureux timide. Six couplets, où l'on répète douze fois le premier vers : *si Dj'han-Pière innève bin Nanon*. Douze fois, c'est trop ; la ritournelle devient agaçante. On pouvait y remédier pour moitié en imaginant pour chaque fin de couplet des variantes appropriées au sens. La pièce, conçue sur trois rimes, -on, -îre, -ance, était aussi bien difficile à composer sans chevilles et sans redondance. Les débuts de couplets, de sens trop général, ont toujours l'air d'être des recommencements. L'auteur n'a donc pas l'art de graduer, de faire avancer une situation, ni de développer une idée : il l'enveloppe, au contraire, comme une minuscule épingle dans de gros papiers d'emballage. C'est une pièce à remettre sur le métier.

\*

Le 22<sup>e</sup> concours a suscité deux cramignons. Disons tout de suite qu'ils ne sont pas viables. Le premier, *Hahelâde*, annonce une « fusée de rires » et ne tient nullement sa promesse. Quelle idée de le composer sur les deux rimes les plus ingrates et les moins riantes du contingent wallon : -tchî et -ogne ! Ce n'est pas exhalant d'amener au bout des vers *pètchî, p'tchî* (plus cher), *Mitchî, d'bâtchî, brotchî, kisètchî, twèrtchî, stitchî, rêtchî, stantchî,*



*kihatchi* et *ratchitchi*, puis *sogne*, *rogne*, *brogne*, *gogne*, *pogn'*, *cocogne*, *cogne*, *trogne*, *sprogne*. Cet étalage de sons n'a rien de plaisant. Il s'agit de célébrer le rire. On s'attend à ce que l'auteur passe encore en revue les effets bienfaisants (mettons dynamiques, pour paraître à la page) de la gaité. Ce n'est pas du tout ce que brode l'auteur. Ses huit couplets sont à peu près synonymes l'un de l'autre. L'auteur dépense son ingéniosité à tourner et retourner une idée unique. C'est agir de façon absolument contraire à l'essence du cramignon. Je défie un exécutant de se rappeler la suite de ces développements sans ordre et sans gradation. Or la première règle à observer dans un cramignon, c'est que le couplet précédent engendre le suivant sans effort de mémoire, grâce à la succession chronologique des faits ou à l'enchaînement logique des idées.

La seconde pièce a pour sujet l'idylle de Colin et Mayon *à vi bwés d'Ki-k'è-pwès*<sup>1</sup> (ou *Kikèpwès*, mais non *Kike-è-pwès*).

Dans cette promenade de deux amoureux au bois, pourquoi Colin est-il le seul qui parle, Mayon étant réduite au rôle de poupée ? Pourquoi commencer par un éloge du Bois, « déjà connu au temps de nos aïeux » ? Est-ce que vous faites de l'archéologie ? Defrecheux se montrait plus habile quand il débutait simplement : *Pière èt Madelinne vinît dizo l' sâ dèl prairèye*. Enfin, le refrain que vous imaginez ne cadre pas avec chacun de vos distiques. Nous ne critiquons pas la suite des idées, qui est bien plus naturelle que dans la pièce précédente. Examinons le style. *C'est-èwaré qu'il î fait bon* ! Rappelez-vous que *èwaré* signifie « effrayé », ce n'est pas un superlatif. — *Ployans-ne ine gote, mi p'tit poyon* : l'auteur a confondu *ployans-nos*, courbons-nous, l'impératif, avec l'interrogatif *ployans-ne*, courbons-nous ?, et ce *ployans-nos* n'aura de sens qu'au couplet suivant séparé par les quatre vers du refrain : *ployans-nos d'zo l' cohète*. Il y avait chose plus persuasive à dire que *nolu nèl sârè mây, èdon*, et plus intelligible que *pôr qu'on s'a promètou po d' bon*.

Pour enlever les distinctions, il faut que nos concurrents réfléchissent davantage aux difficultés de ce genre populaire par excellence qu'est le cramignon.

<sup>1</sup> Étymologie : *a* qui qu'il en pèse.

*Les membres du Jury :*

MM. Maurice DELBOUILLE,  
Jean DESSARD,  
Jules FELLER, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 12 juin 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. H. PETITJEAN, de Molle-Donck, est l'auteur de *Ponne d'amour* et de *On p'tit maçon !*, de *Li tchanson dè payîsan* et de *Li grand-père a si p'tite-fève* ; que M. L. MOTMANS, de Liège, est celui de *Çou qui m' brôye l'âme* et de *Treûs consolâcions*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

## Ponne d'amôûr

par Henri PETITJEAN

---

MENTION HONORABLE

---

N-a dès djoûs qu' dji d'meûre a djon-coûr,  
abîmé d'vins l' mirâcolèye :  
c'est l' sovenance di m' prumîr amôûr  
qui m' toûrmète èt qui peûse so m' vèye.

Ni lès consèy ni lès discoûrs  
ni m' wèstèt cisse ponne sins parèye :  
c'est-on mâ qui m' rondje a dismoûre  
tos lès-èspwèrs di m' vicàrèye.

On m' dit qu' c'est bin sot d' m'alârmer,  
di m' chagriner po 'ne madronbèle,  
qwand dj'ennè veû, prêtes a blamer,

cint-ôtes qui sont mutwèt pus bèles,  
pus riyantes, èt fleur di bâcèles...  
Quî dit çoula n'a mây inné !

---

## On p'tit maçon !

par Henri PETITJEAN

---

MENTION HONORABLE

---

« On p'tit maçon po m' fèye ? Pa, vos riyez, sûremint ! »  
dihéve madame Lafleur, tot fant l' hôt djèsse, d'ine main  
qui r'boutéve à pus bas li pus-onièsse dimande.

» Dji n' fê nin l' grandiveûse, dji n' so nin mèprésante,  
» mès come dji n'a qu'ine fèye èt qu' c'est nosse seûle èfant,  
» nos l'avans-st-ac'lèvé come-i-fât, tot li fant  
» d'ner dès lèçons d' musique, qu'ont costé bécôp d' çanses.  
» Asteûre qu'èlle èst mariâve, avou 'ne miyète di tchance  
» èle ni va nin târdjî, bèle èt frisse come èlle èst,  
» di trover po s' marier quéque afiné valèt.  
» A m' fèye i fât bin mîs qu'on payîsan bourique  
» qui trîme tot l' long d' l'annêye èt n' kinoh qui sès briques.  
» Prinde on maçon, pwèrteû d'ouhê, plaqueû d' mwèrtî ?  
» Nèni ! nèni ! — M' bouname, qu'inme lès-omes di mèstî,  
» ni loukereût nin d' si près. Ureûsemint qui m' bâcèle  
» sût lès consèy di s' mère : èlle inme mîs d'èsse dam'sèle  
» èt, sins s' prèsser, tchûsi l'ome qui sârè li d'ner  
» totes lès pléhances dèl vèye. V'la m' dit, sins halkiner ».

Lès-annêyes ont passé. Mam'sèle Lafleur mariêye  
avou 'n-èployî d' banque, pôvrèmint vicotêye  
divins 'n-apartumint qui cosse tchîr a louer,  
mâgré qu' lès plèces sont streûtes a n' poleûr s'î r'mouwer.  
Lès voyèdjès, lès plèsijs qu'on carèssîve d'avance  
si prindèt à compte-gote avou lès djoûs d' vacance.  
Fwèrt pô d' rôses, mins dès spènes, qui fèt tûser bin lon...



Adiu lès falbalas, lès roubans, lès galons...

Èt l' grandiveûse madame pout s' morfonde è catchète  
qwand 'le veût passer lès batch, lès hâles èt lès bèrwètes  
dè p'tit maçon qui toûne a gros intrèprèneûr,  
qu'a da sonk dè camions, ine mohone... èt d' l'oneûr !  
Èt, l' pus hagnant d' l'istwére, al banque monsieu l' bê-fi  
tint lès comptes dè maçon èt constate lès profits !

---

## Treûs consolâcions

par L. MOTMANS

---

MENTION HONORABLE

---

### I

Pwète èt finiesses cloyowes, dji m' sin tot-anoyeûs.  
Tot tûsant, dji n' rimowe qui dès neûrès pinsêyes.  
Mon Diu donc ! come c'est trisse di s' trover tot miér-seû  
po pèser lès problêmes di nosse pôve dèstinêye !

Mès v'la qu'on toke a l'ouh : « intrez ! »

zèls ! vo-me-la tot raviguré !

Tot candje ; l'êr èst tchèrdji di boneûr èt d' franke djôye ;  
Lès neûrs tâvlès d' tot-rade sont divenous r'glatihants ;  
dji rèy, dji glète, dj'a bon, mès toûrmints sont rêvôye :  
ca dji r'çû dès carèsses di mès bès p'tits-êfants !

### II

Vola saqwants longs djoûs qu' l'êrêdje èst tot grigneûs,  
Hourès, gruzès, lavasses si sùvét-st-al cowêye.  
Èt, rintré d'vins mi-minme, frusihant, tot croufieûs,  
dj'a 'ne oumeûr a l'avenant dè gris timps so l' pavêye.

Mès v'la qu' dji veû 'ne loukète blaweter

èt so mès qwârès rispiter :

i m' sonle qui tot ravike, dji r'hape bin fwért alène ;  
vite â lādje mi finièsses po qu' l'êr amousse a flots,  
dji m' sin tot règuèdé, dji radreûtih mi scrène,  
mi vî coûr tchante èt rèy â rîya dè solo.

III

Dispôy qwatre ans c'est l' guére, avou totes sès hisdeûrs.

Li pus grand mǎ n'est nin d' sofri twérts èt famène :

On pleûre po sès-éfants ; r'vinront-i mǎy, signeûr ?

On s' dimande si l' bon Dièw a fôrdjî nosse riwène.

Qwè ? dès drapôs la-hôt plantés !

Nos treûs coleûrs di libèrté !

Sèreût-ce li pǎye ? Awè ! lès Boches sont so leû panse !

On côurt, on-z-a dès-éles, li djôye ni s' pout conteni ;

on s'acôye, on s' rabrèsse, on tchante, on rèy, on danse.

« Nos-èstans co Walons, tos nos mǎs sont finis ! »

---



## Li tchanson dè payîsan

par Henri PETITJEAN

---

MENTION HONORABLE

---

### I

Dj'a bon qwand dj'ô wignî l'èrère  
qui mès bayârs sètchèt ;  
tot guidant, dji louke frusi l' tère  
qui hoûsse èt fêt s' plonkèt.  
Todi l'arôye ridjont l'arôye  
èt s' sitind come on long ruban ;  
èt qwand l' nut' tome èt qu' dji r'prind m' vôte,  
si dj' so nâhi, dj'a l' coûr ârdant.

### *Refrain*

C'est l' tère èt l' bon solo qui spârdèt l'abondance ;  
ovrer chal, â grand êr, è-mé s' tchamp, c'est l' boneûr.  
Vès l' cîr bleû dj' lîve mès-oûy rilûhant d'èspérance,  
èt mès pinsêyes montèt po r'merci l' Crèyateûr.

### II

Dji rahène, dji sème èt dji wèle,  
ni lèyant nou fonce ;  
tot s' sût, co jamâ y dji n' distèle  
tant qu' l'ovrèdje n'est parfèt.  
Èt, qwand dj' veû lèver mès sèmâhes,  
adon, plin d'amouîr, plin d'èspwér,  
i m' sonle qui l' zûvion done ine bâhe  
al tère, èt dj'a bon d'vins tot m' cwér.

III

À tchôd solo v'la l' grain qui spite,  
èt lès pâtes si dorèt ;  
Vint l' mèhon, l' nateûre a fêt s' qwite,  
èt l' brave tère si r'pwèz'rè.  
Dji sù l' nateûre qui done l'ègzimpe :  
dj'a 'ne feume èt dèè vigreûs-éfants ;  
èt, qwand n' sèrans vîs, c'èst tot simpe :  
nos fis f'ront l'oûve, nos nos r'pwèz'rans.

---

## Li grand-père a si p'tite-fèye

par Henri PETITJEAN

---

MENTION HONORABLE

---

*Air* : Le temps des cerises.

### I

V's-èstèz tote mi djôye, dji v's-inme, mi p'tite-fèye ;  
vos m' dinez l' boneûr, vos-èstèz por mi  
l'âlouwète qui tchante,  
li bèl andje d'amoûr dont l' sorîre èstchante  
èt qu'è lét tot blanc dji wête s'èdwèrmi.  
V's-èstèz tote mi djôye, dji v's-inme, mi p'tite-fèye :  
dwèrmez bin, mi-èfant, sor vos dj' va veûyî.

### II

V's-èstèz tote mi djôye, dji v's-inme a mèrvèye :  
qwand vos bês bleûs-ôûy loukèt mès blancs dj'vès,  
dji roûvèye mès ponnes.  
Mins, qwand vos plorez, dji sin m' côûr qui sonne,  
èt dji r'sowe doûcemint vos lâmes qui corèt.  
V's-èstèz tote mi djôye, dji v's-inme a mèrvèye :  
ni plorez mây pus, wèstèz-me vosse norèt.

### III

V's-èstèz tote mi djôye, dji v's-inme al folèye :  
si vos doûcès mains mi v'nèt carèssî  
dji sondje fôûs dè monde,



èt m' râvlê d'lahî djusqu'à cîr s'enonde  
tant qu' vos m' fez mamêye èt qu' vos gazouyîz.  
V's-èstez tote mi djôye, dji v's-inme al folèye :  
Vos stindez d'zeû m' tièsse li pus bê steûli.

IV

V's-èstez tote mi djôye, dji v's-inme pus' qui m' vèye,  
èt qwand, d'vins mès brès', dji v' tin po bâhî  
vos rôsès tchouflètes,  
d'aweûr dji sin m' coûr difali s' kitwède.  
Portant dj' vou viker rin qu' po v' rabrèssî.  
V's-èstez tote mi djôye, dji v's-inme pus' qui m' vèye,  
dj' vou viker cint-ans po v' vèyî frudjî.

---

# PASQUÈYE

23<sup>e</sup> CONCOURS

## RAPPORT

A en juger d'après l'écriture, deux concurrents seulement se sont disputé l'honneur de participer au 23<sup>e</sup> concours. L'un apporte quatre contributions (n<sup>os</sup> 1 à 4), l'autre fournit sept *pasquèyes* (n<sup>os</sup> 5 à 11). Aucun de ces envois n'a des qualités réellement remarquables : les auteurs y font preuve de facilité et aussi d'un certain sens de l'humour et de l'ironie, qualités que l'on doit rencontrer dans ce genre ; mais la vigueur et même les règles de la composition leur manquent trop souvent.

Le n<sup>o</sup> 1, *Tot-la-d'zeûr*, est une critique humoristique des actuels gratte-ciel. Si le sujet est neuf et original, la prosodie est facile et négligée ; l'harmonie du vers laisse beaucoup à désirer et trop d'élisions escamotent les syllabes gênantes. Une Mention honorable avec impression récompensera l'auteur.

Dans le n<sup>o</sup> 2, *Sins s'arèster*, c'est la manie de nos contemporains de se déplacer sans cesse, qui est critiquée, non sans esprit, en quatre strophes inégalement longues. Le jury lui attribue une Mention honorable sans impression.

Le n<sup>o</sup> 3, *Lès novés bordjeûs*, ne fait pas apparaître l'intention satirique que le titre annonce. Seul est développé le thème de l'envie de renverser l'ordre de choses établi. L'auteur s'est contenté d'aligner des mots sonores.

Il en est de même du n<sup>o</sup> 4, *Dèl djôye tot avâ*, traitant avec un manque absolu de cohésion le vieux et poétique sujet du Printemps.

Une caricature de bénéficiaire de congé payé, tel paraît être le sujet du n<sup>o</sup> 5, *Dji coûr évôye*. Le côté vestimentaire retient

surtout l'attention. Les idées, clairement exprimées, n'en sont pas moins banales.

Une idée poétique forme le thème du n° 6, *Dicwèlihance*. C'est la fragilité de la beauté des êtres et des choses. Bien inspiré dans ses premiers vers :

*Tot r'vêtant 'ne rôse qui vint d' flouwi*  
*Dji tûse a nosse pôve vicârèye...*

l'auteur dépare le 2<sup>e</sup> couplet par une faute de goût. Son allusion à *ine tièsse div'nowe pèlake* ravale la poésie au niveau de la parodie. Ce défaut s'accroît encore dans les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> strophes, confuses parce qu'abstraites.

Le n° 7, *Dji m' lais viker* révèle certaines tendances philosophiques, mais dans des développements trop ordinaires.

*Li môde d'ouy* (n° 8) est une description satirique des agissements des mauvaises femmes de ménage, qui ne savent pas compter. En dépit de quelques banalités, l'œuvre mérite une Mention honorable sans impression.

Un contraste entre tous les moyens de transport d'aujourd'hui, toujours plus accélérés, et l'archaïque « panier à salade », *li tchèrète dès voleûrs*, est présenté dans *Tot tchèrant* (n° 9). On eût souhaité quelque comparaison philosophique, qu'un tel sujet eût pu faire naître. Une Mention honorable sans impression lui est attribuée.

Le n° 10 porte comme titre un mauvais jeu de mots, *Tél èt Vúzion*. Il s'inspire, avec banalité et bouffonnerie, de la télévision.

Le n° 11, *Sints èco sints*, est une énumération assez amusante des saints de fantaisie du calendrier populaire. Cette nomenclature n'évite malheureusement pas la platitude. Elle reçoit une Mention honorable sans impression.

*Les membres du Jury :*

MM. Marcel FABRY,  
Louis LAGAUCHE,  
Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.



La Société, en sa séance du 8 mai 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur de *Tot-la-d'zeûr* et de *Sins s'arèster* ; M. L. MOTMANS, de Liège, celui de *Li môde d'ouÿ*, de *Tot tchèrant* et de *Sints èco sints*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

---

## Tot-la-d'zeûr

par Arthur XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

Oûy, nos vikans d'vins dès tchèteûres  
Avou sî sèt-ostèdjès po l' mons.  
C'est-ôt' tchwè qui l' sitreûteûre  
Dès cazères di nos vîs tayons !  
Nos-î trovans plèsîr èt pâye,  
D'ot'tant pus qu' pèt'rît l' cou-z-â hôt,  
Lès wandions, s'i volit djoûrmây  
Griper d'zeû cès klokis d' Saint-Pô.

Portant, ç' n'est qu' dès mohones di tère  
Èt d' sâvion qu'on k'mahe di cimint.  
On n' fèt qui d' rac'mincî l'istwère,  
Èt l' progrès sonle bin p'tit sûr'mint...  
« C'est dès cèlules », dit l' comunisse.  
« Ine prih'nîre », pinse li bon bordjeûs.  
« Plus d' taudis », brèyèt nos minisses ;  
« Phalanstères », s'èsclame li prêtcheû.  
Èt c'est tot çoula, l' diâle m'arawe,  
Avou... l'avantèdje d'esse si lèd  
Qui nole houlote èt qui nole tchawe  
Ni sâreût s'î tchûzi ratrèt.  
Mins quène îgiène, a lès-ètinde,  
Lès djins qu' s'ocupèt d' nos miner,  
Pâr qu'on n'î pâye qui grêye patinte  
Tot-z-èstant mons èpufkiné.  
On-z-î a d' l'êr, èt 'ne clapante chance

Dè prinde so rin dè monde di tins,  
Coûtrèsse d'alène èt, d'atoumance,  
D'ennè rid'hinde a contri-sins.

Blague a pârt, po l' djoû d'oûy qu'on vole,  
Qui lès-omes ridiv'nèt oûhês,  
I n' nos fât pus bassès bagnoles  
Ni p'titès djîses avou teûtês.  
Dès niyâs d'égues, a la bone eûre,  
Pusqui nos div'nans si malins  
Qui nos fans blanc tot çou qu'est nèûr,  
Èt qu' n'a pus qu' dès mèches-tchèsturlins.  
Nos plânans !... Nos idèyes, nos djîses  
S'ènèrèt qui c'est-èwaré :  
Èles sont pus hôtes qui lès-èglises  
Dè vî tins, qu'on s'è howe assez.  
Pwis, nos div'nans dès-astèrlokes  
D'esse si près dè blaw'tant steûli ;  
Èt nos n' vèyans pus qu' plik-èt-plok  
Dès pôves mi-vés, la d'zos nos pîds.  
Nos prindans-st-ossi, sins nole ponne  
Lès-îdèyes di grandeûr qui fât,  
Èt n' kitapans nosse pâtrimonne  
Avou bèl ôrgow di lofâs.  
Après nos-ôtes, c'est l' fin dè monde :  
« Nos vikans nosse vèye », dit l' hâtin.  
— N'a pus rin qui sèrè-st-ine honte  
Avou l'ènondeye coûse dè tins...

Oûy, nos vikans d'vins dès tchèteûres  
Qu'on 'nnè veût nin l' copète di d'zos.  
Mins tot r'toumant so l' grande plateûre  
Nos nos î spèyerans lès crons-os.

---

## RECUEIL DE POÉSIES

24<sup>e</sup> CONCOURS

### RAPPORT

Trois œuvres sont soumises à l'appréciation du jury : *Fayèye powétique*, *Fièsse houle* et *Disseûlance*. Avant d'émettre un jugement sur chacune de ces œuvres en particulier, disons tout de suite l'impression qu'elles ont faite sur le jury. On y constate une grande connaissance de la langue, une facilité remarquable à écrire en vers, des images et des expressions pittoresques. En revanche, les idées développées dans des sonnets trop nombreux (il y en a trente-neuf) sont loin d'être originales, le style est déparé par des répétitions et des incidentes qui alourdissent le texte, ainsi que par des vers mal venus à cause de la recherche d'une rime adéquate. Pour toutes ces raisons, le jury n'a pu accorder son suffrage qu'à un très petit nombre de pièces et à certains fragments qui méritent d'être signalés.

Le défaut le plus apparent de ces trois recueils est une prolixité qui en rend la lecture fatigante. Les principes énoncés dans *Fayèye powétique*, 9<sup>me</sup> sonnet, auraient dû être mis en pratique :

*Ine riprîse... èt vola l' pinséye pus clére, pu nète,  
Ine ricôpe, èt l' divise pus simpe èst mîs d'adreût,  
'ne passe di ristê tot la, por chal on côp d' binète.*

N<sup>o</sup> 1, *Fayèye powétique*. L'auteur aime le wallon, le vrai, celui que parlaient les anciens, et il le défend avec émotion. Afin de lui garder sa pureté et d'éviter les néologismes, il a composé une sorte d'art poétique à l'usage des écrivains dialectaux. Un exposé de genre didactique ne va pas sans une certaine sécheresse. Cependant celui-ci ne manque pas, ici et là, d'originalité. Citons, par exemple, ce passage qui a trait à l'exaltation du poète :



*Sicrîre, c'est come hanter l' pus bèle dès djonnès fèyes.  
I v's-è monte às massales, d'à coûr, rodjès boufèyes,  
Èt d'on côp vos v' sintez 'ne fwèce a tot fé djèrmi,  
A dispièrter 'n-âtoû qui s' volève tordwèrmi.* (N<sup>o</sup> 12)

Et cet autre, qui recommande la probité littéraire :

*Ognèsté d'abôrd, nole fatigue a scrîre.  
C'est l' trèfond d' nosse coûr qui n' divans rassîre  
Sins mây fé l' djan'nèsse, mây li charlatan.* (N<sup>o</sup> 5)

Enfin le sonnet n<sup>o</sup> 10, qui résume bien l'idée maîtresse de l'auteur, paraît digne d'une mention honorable avec impression.

N<sup>o</sup> 2, *Fièsse houte* — *Blamêyes sins feû*. Dans *Fièsse houte*, le vieux poète se trouve isolé au milieu des générations nouvelles. On ne le comprend plus, et il se livre à des réflexions mélancoliques d'un caractère trop souvent morbide. Il dépeint les arbres dépouillés de leur feuillage, les vieux oiseaux qui ne chantent plus, et l'image de la mort le hante. C'est monotone.

Le sonnet n<sup>o</sup> VII, le dernier, contraste de façon heureuse avec les précédents. Nous croyons pouvoir en proposer l'impression.

*Blamêyes sins feû* produit la même impression et sort de la même veine. Le regret du temps passé fait naître un *mâcontin-temint* (n<sup>o</sup> IV) dont les huit premiers vers méritent d'être cités :

*Li pus grand d' nos r'grêts c'est d' nos raminter  
L's-ocâsions qu'on-z-a mâqué d'vins s' djonnèsse;  
On n'a nin wèzou rabrèssî Nanèsse,  
Èt dès camèrâdes ènn' ont profité !  
On-z-a volou prinde dès êrs disgostés,  
S' dire qui l' lèd'dimain èst sovint cagnès'  
Dè plèzîr qu'on prind. D'aveûr fèt l'ognèsse  
Oûy nos nos r'pintans : n' n'avans rin gosté.*

L'auteur semble avoir conscience du malaise que ressent le lecteur en présence d'idées ainsi exprimées sans relief et sans chaleur. En effet, dans le dernier sonnet, *On pô d'èhowe* (n<sup>o</sup> VI), il débute comme suit :

*Todi broyî dès r'grêts ? Mizère !  
Riloukans pus vite, a costé,  
Li houréye wice qui l' bèl osté...*

N° 3, *Disseulance*. En général, ce recueil est supérieur aux précédents, bien qu'il soit déparé par des longueurs fâcheuses et des incidentes qui nuisent à l'harmonie. L'auteur n'a pas poli et repoli suivant les conseils donnés dans *Fayèye powétique*. Toutefois le n° VI, *Al fignèsse*, retient l'attention. Le premier sonnet, *Fin d' djoù*, est digne de l'impression, et il nous est agréable de citer le deuxième quatrain du suivant, *À matin* :

*Èt dj'ètind, brùtihant a ponne, li pas dèl hiède  
Qu'ennè va so l' grande pahe, èt l' gros tchin — po l' carler —  
Qui hagn'tèye às mustés, istwère dè jé sât'ler  
Lès lèdjîrès-àmeyes ènondéyes ine miyète.*

Accordons enfin une mention sans impression à *Fordinédje* (n° VII), où l'auteur oppose le peu de satisfaction que procure ce qu'il appelle *li syince* à l' *filozofèye* à la paix des *payézans* qui n'ont jamais c'nohou d'autès *filozofèyes* qui lès cisses dè *tâyes* mons *afaitis* d' *brâcler*.

Semblable mention sans impression au n° XIV, *On linçoù*, qu'on pourrait considérer comme le préavis d'une retraite littéraire :

*Èst-ce on linçoù qui couvèure mi pinséye  
Divant qu'i r'tome so m' cwérps prêt' a drèner ?  
Èst-ce li fiyon ? Èt pwèt'reù-djdju l' dosséye  
Di mès ôrgowes, èt d' m'aveûr fordiné ?*

*Les membres du Jury :*

MM. A. GRÉGOIRE,  
G. LAPORT,  
C. LECLÈRE, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 12 juin 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur des sonnets couronnés.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

## Sonnet

par Arthur XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

Ine tote pitite riglêye di rimês bin fiêstîs  
Vât co mîs qu'on gros live di d'lahêyès-istwêres.  
On l'a dit è francès ; dji nêl rèpètrè qu' wére,  
Èt simplumint, walon, pace qui dji t' veû vol'tî.

Po scrîre coût'mint, vèyez-ve — come on bon parmèti  
Qui n' trifogne nin si stofe — i s' fât rapinser fwért,  
Mète tote si syince èn-oûve, èt s' trover bin d'acwêrd  
Avou l' rêzon : rîmer deût 'nn' èsse bin ravôti.

Lès longs brouwèts sonlèt sovint sins sé ni crâhe.  
On n' lès pout nin d'glidjî... Vos dirîz-st-ine corâhe  
Qui n' sèt nin wice qu'èle va, qui catoûne ou fêt pès.

Al plêce qu'ine tote seule pådje, qui n' fans todi pus p'tite  
Chaque djoû tot l' situdiant, lèt l' léheû s' rihaper  
Èt nos dire : « Dj'a compris, frêson, n's-èstans dès qwites ».



## Sonnet

par Arthur XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

Dji n' sé pus m' hâster : c'est l' coutrêsse d'alène.  
Portant dj' vou lûter timpêsse èt todi...  
Mins s' passe on poyon, dji n' wèse m'ahardi  
A dire : « Qu'èstèz-ve frisse, Caton... Bâre... Djihène. »

'Vâ lès vôyes, n'a pus qu' lès mohes, lès halènes  
Po m' tini k'pagnèye : « 'L èst bin èlêdi »,  
Dit-st-on : « Alans-è, ca nos va r'freûdi  
Avou sès rètchotes èt sès pantomènes ».

Di mâleûr, dj'a co li p'tit pô d' sins  
Qui m' dit qui l' djint m' louke po pôve ènocint ;  
Èt n-a dès moumints qui dj' m'ennè mâvèle.

Ossi, po n'ôre pus bondjoûs si mètchants,  
Dji m' va m' disseûler lon d' totes lès novèles...  
Èt dj' fê dès rîmês qui dj' pinse sititchants !

---



## Fin d' djoû

par Arthur XHIGNESSE

---

MENTION HONORABLE

---

Qu'èlle èst bèle èt doûce, li sîse qu'on passe a s' fignèsse  
Qwand l' fwète tcholeûr dè djoû s'a lèyî distoumer.  
I n'a nole pâyê â monde pus tinrûle a houmer  
D'vins lès fwètès sinteûrs dè brouhis' èt dè gngnèsses.

Keûte mohone, va ! Ti m' fê pus-êdûle, mons cagnès',  
Dizos t' nozé teûtê. Tot loukant s'aloumer  
Lès steûles â cîr, dji m' lê co 'ne fèye racostoumer  
Âs-ûzdances dè vî tins, si frankes, èt pus-ognèsses.

Li payîsan qui passe tot-la, djoyeûs d' rentrer,  
Èt l' mèh'neûse pwèrtant l' djâbe qu'èlle a polou ris'ler,  
Mi tapèt leû bondjoû come a 'ne vèye kinohance.

Èt vès lès coronis', lès-arondes qui s' tapèt  
Ont l'êr di m' dire : « C'èst l'eûre, plankèt, dè d'cwèlihances.  
Qu'as-se don, l'ome, a r'loukî l'âtoû pusqu'i fêt spès ? »

## CONCOURS DE LITTÉRATURE 1938

### ROMAN

#### RAPPORT

Un roman policier de 135 pages grand format, *L'affère d'âs Houlpés*. C'est la première fois que pareil événement arrive au wallon. Est-ce une bonne acquisition ? N'est-ce pas un décalque de littérature étrangère dont on connaît déjà trop de spécimens ? Nous l'avons lu avec le plus grand intérêt. Celui-ci ne se termine point par la cour d'assises. Le détective lui-même, après les miracles de divination que le genre comporte, assure en silence la mort du coupable pour ménager l'honneur des innocents. Ce dénouement très beau et très touchant n'existe dans aucune littérature. Il faut donc accueillir cette œuvre comme une originale nouveauté.

On ne raconte pas dans un compte rendu, encore moins dans un rapport, les péripéties d'un roman policier : bornons-nous à parler de l'exécution.

L'auteur n'a pas abîmé son personnage le plus criminel. Il ne le dépeint pas comme un noir scélérat, professionnel du crime, comme un monstre en dehors de l'humanité : c'est une victime de la jalousie et de l'orgueil. Il a cependant trois meurtres sur la conscience, mais le second et le troisième ont été accomplis pour cacher le premier, imaginés avec un machiavélisme qui fait tout l'intérêt de la poursuite acharnée du vieux policier volontaire. Le coupable est retors, son limier dépiste toutes les ruses, c'est une lutte serrée de finesse et d'ingéniosité entre le crime et la justice.

Les autres personnages sont doués de caractères variés, au total sympathiques. L'assassiné est un poète wallon, de grand talent, aimé et réputé, dont « je » fais même, paraît-il (dans le roman) l'oraison funèbre. Sa jeune femme est digne de lui. La femme du vieux policier aide son homme de ses suggestions et

de ses conseils, en utile collaboratrice. La jeune femme du meurtrier, que le poète wallon a entrevue et chantée discrètement dans une pièce de vers, ignore les crimes de son mari, mais subit des scènes de ménage dont la violence s'accroît de jour en jour. Les comparses mêmes de l'œuvre, ceux qui représentent l'appareil judiciaire, ceux qu'on a dû soupçonner et interroger, sont des gens d'humanité moyenne, dépeints en traits bien particuliers. La vie circule donc dans ce roman et ne se réduit pas tout entière aux actions d'un détective. Les péripéties de cette affaire se développent en onze chapitres, clairement et sans hors-d'œuvre. Le dénouement, qui réunit les deux veuves, celle de la victime et celle de l'assassin, en une vie commune, est une invention de toute beauté.

Pénétrons maintenant dans le détail. Il s'agit surtout d'une question de quantité. N'y a-t-il pas un peu d'exagération dans l'enchevêtrement des ruses du coupable, et, corrélativement, dans les ruses de la poursuite ? Il vaudrait mieux présenter plus longuement les mentalités des personnages et alléger l'appareil des machinations diaboliques de part et d'autre. Les mesures de pas, la claudication, cet emploi de souliers de femme, les recherches de traces en divers endroits, en général les essais d'enquête qui n'aboutissent à rien pourraient être simplifiés. Nous reconnaissons que l'auteur a fait preuve d'une rare ingéniosité, mais quelques suppressions de ruses trop compliquées et quelques additions de psychologie distingueraient davantage son roman des romans analogues. Il devrait simplifier surtout les recherches du nom de Lia dans le recueil posthume du poète défunt. A supposer que le poète a dû cacher quelque part dans un de ses poèmes un acrostiche, qu'on examine les débuts des vers, soit ; mais ces divers essais infructueux de combinaisons de lettres semblent puérils et inutilement compliqués, et la découverte finale d'un acrostiche formé par rapprochement des lettres initiales de chaque pièce est invraisemblable. Simplifiez ! simplifiez !

Il y a trop de fourberie aussi — c'est notre impression invincible — dans la façon dont notre policier se déguise et s'introduit dans le ménage du meurtrier. Ces raffinements devraient répugner à son honnêteté foncière. Était-il nécessaire qu'il accumulât



tant de malices pour atteindre sa proie ? pour connaître et démasquer le criminel ? Toute cette partie est agencée de main de maître, mais au détriment de la moralité du brave Pirote.

Le style est de bon langage wallon, sans effort pour lui donner une originalité factice. Il y a quelques descriptions de nature et de lieux qui auraient dû être présentées en traits moins ordinaires. Lanson a dit de Balzac : « Devant les champs et les bois, il a des émotions de commis-voyageur ». Cette appréciation pourrait s'appliquer ici à maints passages. Il n'est pas très poétique de nommer le soleil *Bourguignon*, pas très logique de dire que *lès-ouhès tchantît come dès « distèrminés »* ; c'est de la fausse élégance d'écrire : *lès deûs-omes si distètchît d' l'èstchantemint dèl nateûre*. On pourrait multiplier ces citations : nous espérons que l'auteur sentira de lui-même à quels endroits il doit hausser le ton, ajouter quelque touche de couleur, remplacer telle expression pédante, froide et peu wallonne (*l'èstchantemint dèl nateûre*) par quelque trait de sentiment vrai. Il s'agit en général de briser parfois l'uniformité du ton narratif par un peu d'émotion, de pathétique, soit devant un spectacle, soit devant une situation exceptionnelle.

Nous avons dû remédier à la ponctuation, qui est très fautive et fait tort au texte ; mais l'orthographe est bien soignée et décèle un lettré. Nous n'avons dû intervenir que pour certaines graphies, toujours du même genre, qui ne proviennent pas d'ignorance, mis d'une interprétation particulière du système orthographique. Nous serions heureux si toutes les œuvres envoyées à nos concours étaient présentées avec autant de soin.

Le jury propose pour cette œuvre remarquable un second prix.

*Les membres du jury :*

MM. M. DELBOUILLE,

M. FABRY,

J. FELLER, *rapporteur*.

La Société, en sa séance du 10 juillet 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté joint à l'œuvre a fait connaître que M. Jean BOSLY, de Souverain-Wandre, est l'auteur du roman *L'affère d'âs Houlpès*.



## HORS-CONCOURS

### RAPPORT

La Société a reçu hors concours trois pièces plus ou moins dignes d'une distinction.

N<sup>o</sup> 1. *Canto terzo della Divina Commedia (Inferno)* de Dante.

Rien que le fait d'avoir travaillé sur le texte italien, d'avoir essayé de rendre en *terza rima* ce texte difficile de 135 vers, mérite une mention très honorable. Quant à l'impression, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle demeure inacceptable.

On ne peut traduire Dante en vers français, encore moins en vers wallons.

Brizeux, qui était poète, ne s'est pas aventuré à mettre la Divine Comédie en *terza rima*, il s'est contenté de la prose.

Les 8 vers du début sont bien trop sibyllins pour être traduisibles ; l'auteur a brodé à côté.

Il s'agit de rendre une inscription gravée sur la *porte* de l'Enfer. On ne peut remplacer cette *porte* par le chemin (*dji so l' vôte*) ; dans la pensée de Dante il s'agit d'une construction monumentale. Cette *porte* lui représente l'enceinte même de l'Enfer ; elle est donnée aux vers 7 et 8 comme une des créations éternelles, comme la *matière*, le *ciel*, les *anges*.

Comment y arriver sans déformation du texte ? C'est un tour de force impossible ! Malgré tout, l'auteur l'a tenté et doit en être récompensé. Conclusion : Mention honorable sans impression.

N<sup>o</sup> 2. *Pinsatrêyes*. J'accepterais à l'impression ce recueil de maximes. Dégagées des servitudes de la rime, elles se présentent en style assez piquant. Ce genre ne foisonne pas dans notre littérature, et c'est une raison pour l'accueillir, en tenant compte de certaines négligences de forme et d'expression, en même temps que l'orthographe est à réformer.

N<sup>o</sup> 3. Traduction du « *Meunier Sans-Souci* » d'Andrieux.

L'auteur rabaisse le ton des réflexions philosophiques du commencement et de la fin. Il est mieux à son aise quand il ne s'agit plus que de conter l'anecdote. D'où provient cette différence ? Il croit visiblement que son style ne sera pas assez wallon en serrant de plus près les généralités dans les 22 vers du début. Cependant *traduire* n'est pas, à mon sens, *vulgariser* en plat wallon, c'est élever le wallon à la puissance d'expression de l'original, et cela ne peut se faire qu'en infusant au wallon des mots et des tours qui manquent à l'usage ordinaire.

Pour donner corps à cette critique, je grossoye le texte suivant du début et de la fin. Le texte sera moins *clapant*, mais je crois qu'il sera plus fidèle.

Début.

*L'ome èst, d'vins sès maquêts, in-èwarant problème.  
Qui d'nos-autes, è tot tins, d'meuë parèy, minme d'astème ?  
N'aveûr nou caractère èst nosse marque d'a turlos.  
Mècrèyant l'à-matin, l'vèsprèye nos trouë a gngnos.  
C'èst come li vif-årdjint rèclôs d'on tèrmomète,  
qui sorlon l'air dihind ou bin r'monte al copète.  
Awè, l'ome èst candjant ; minme lès touërciveûs rwès,  
qu'on 'nnè dit tant dè mâ, quéque fèye sùvèt lès lwès.  
Quéque fèye... Djèl creû sins ponne, èt sins fé l' tant-a-faire,  
i fât qu' dji v' conte on fait qu' m'avise prover l'afaire.*

*I s'adjih d'on hérôs, Frédéric Deûs, li Grand,  
toûr a toûr djènèrâl, èt poète, èt savant ;  
on conducteur d'armêye qui l'Autriche ricrindève,  
qui Vèrsaye, è s' soterèye di plaisîrs djalosëve.  
Tot rivenant d'ine bataye, i s'ocupève dès-ârts  
po qui s' nové rwèyôme avawe ine ognèsse pâr  
di siyince come di glwère, d'èsprit francès, d'finèsse.  
Rin d'trop freûd ni d'trop tchaud po qu' sès-auteurs divenèsse  
come lu, bon filosofe... èt libèrtins parfaits.  
I s' vola fé bâti, po s' plaisir, on ratrèt,  
wice qui, fous dès-oneûrs èt d'anoyeûsès fièsses,  
i n' poreût nin sondji dès ribotes ou dès tchèsses.*

*Wice qu'i poreût tûser tot-a si-âhe âs jaçons  
dès môrtêls, èt c'mahant lès riyas, lès raisons,  
li syince èt li r'ligion, l' politique èt l' chimie,  
soper avou d'Argens, Voltaire èt Lamettrie.*

Fin.

*Qu'âreût-on fait d' pus djusse divins 'ne bèle rèpublique ?  
Li pus sûr, èst portant di n' nin trop' s'i fyi.  
Ca l' minme Frédéric Deûs, djusse èvèrs on mouûnî,  
s' pèrmèta dès passe-dreûts d' vrêye brigand bin dès fèyes ;  
a prouève on cèrtain djoû qu'i vola l' Silézèye.  
A ponne èsteût-i rwè qu' po-z-agrandi s' hàbièr,  
profitant dèl djônèsse d'ine royène sins pouvèr,  
mèta l'Eûrope è feû... Vola lès djeûs dès princes :  
On respèke on molin, mins ... on hape ine province !*

Le jury accorde au n° 3 une Mention honorable sans impression.

*Les membres du Jury :*

MM Nicolas HOHLWEIN,  
Joseph WARLAND,  
Jean DESSARD, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 10 juillet 1939, a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur des n°s 1, 2, 3.

---



## Pinsatrèyes

par Arthur XHIGNESSE

---

### MENTION HONORABLE

---

1. Nos pindans l'éle fwèce di nos-è pô sièrvi.
2. Loukans di n' nin diner a on camèrade li còp di spale  
quèl bouh'reût djus.
3. Rifans l' monde po novê... sins l' fé pès.
4. On s' hèreye co lu-minme qui l's-ôtes n'î pinsèt pus.
5. On sav'tî, l' walon ? Awè, mins n'a-t-i qui l' corbuzî  
qu' deûse viker ?
6. On n' lét pus lès rîmès ? Mins c'est d'pôy todi !
7. Po fé rouvî l' bièstrèye qu'on vint dè dire... on 'nnè  
tape ine ôte.
8. On n' vout pus aprinde... mins acsègnî l's-ôtes.
9. N'est vosse bon camèrade qui l' ci qui v' sèt tinre a  
gogne, sovint.
10. Qwand lès sûrs ripotch'tèt, lès coûrs ni polèt fé mons.
11. Nosse feume èst l' pus binamé d' nos-innemis.
12. Oûy, lès p'tits magnèt lès gros a s'enn' écroukî.
13. « Dji v's-inme », c'est freûd, « dji v' veû vol'tî », on  
sint s' coûr fonde.
14. Vos polez aveûr fiyâte a mi : dji n' vis hap'rè nin pus'  
qu'in-ôte.
15. So l' tins qu'on s'ârmêye, on n' si bat' nin ; ostant d' pris.
16. Lès feumes valèt lès-omes ? Bin sûr, èdon, pusqui l's-  
omes ni valèt rin
17. C'est-às feumes qui lès coturîs prindèt l' mî mèzeûre :  
èl fèt d' pus près.



18. Asteûre, qwand on bribeû s'aprepèye, on-z-èst prêt' a lever lès deûs brès' è l'èr.
19. On-z-a trovê on novê Bondiu : l'Ètat ; èt tot l' monde ènnè vout-èsse priyèsse.
20. Dire dè mǎ dèš djins quèl mèritèt ? Ènn' ont bin d' keûre ! ossi s' ratrape-t-on so lès-ôtes.
21. Dji ratind, po fé l' comunisse, qui dj'âye magnî mès dièrinnès çanses.
22. On r'mwêrd tchèsse l'ôte. Èt si n' mǎque-t-on nin d' clâs.
23. Mi fi pinse come dji pinsève a trinte ans : nos nos disputans djoûrmây.
24. S'i n'aveût nin dèš djan'nèsses, on s' batreût co pus' qu'on nèl fêt.
25. On vout bin mori... mins pus târd.
26. Po fé rûssi l'S. D. N., i l'âreût falou èmantchî a Brus-sèles : la, dè mons, totes lès « chôchètès » crèhèt qu' c'èst plêzîr.
27. « Vosse fi v' ravise », mi dit-st-on ; èt dji pinse : Bin, vo-le-la gǎy !
28. Vos n' mi f'rez nin creûre qu'ouy i n'a nin pus d' sèt' grands pètchîs.
29. S'on rêssèréve tos lès-ènocints, i n'âreût pus pèrsone po loukî après.
30. Bèni hans lès plagiaires : grâce a zèls, rin n' si pièd'.
31. Vola dèš mèyes d'ans qu'on d'hoûve li vèrité, èt èle n'èst nin co tote nowe.
32. Djâzer l' walon come on l' fêt asteûre, c'èst l' kidjâzer.
33. On n' si vout pus-adjèni, mins s' si couke-t-on vol'tî.
34. Li boneûr si deût wangnî ; i n' gostêye nin qwand on l'a tot cût.
35. « Cila », mi d'héve on camèràde, « ci n'èst qu'on tot p'tit hapelopin. Mǎdjène-tu qu'i n'a nin co stu minisse. »

36. Damadje qu'on n'a qu' deûs spales... po candji s' fizik !
37. « C'est drole ! Di m' tins on féve bin dès mèyeûs mu-reûs », dit-st-i l' vî droumgâr qui d'mandreût co dè fé on hazard.
38. « Lèyîz-le bouf ! », mi d'hez-ve. « Li diâle ni sâreût dire çou qui v's-avez volou prover ». — « Mins, dj' n'a rin volou prover !... Siya : qui l' papî s' trifogne èt qu' l'intche si k'tape... Çoula v's-aprindrè dè lère li pru-mî v'nou. »
-

## LITTÉRATURE DRAMATIQUE

26<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> CONCOURS de 1934 (complément), 1935 (id.),  
1936, 1937 et 1938.

### RAPPORT DU JURY PERMANENT

Les trois concours de ces années ont réuni cinquante pièces dont 33 en 1 acte, 1 en 1 acte et 3 tableaux, 4 en 2 actes, 11 en 3 actes et 1 en 4 actes.

De ces cinquante pièces, seize seulement ont pu être récompensées. La forte proportion de déchet est due à la médiocrité générale de l'apport. Comme le disait un rapporteur d'un précédent concours, les auteurs devraient lire et relire leurs pièces et les faire lire et relire par des auteurs ayant fait leurs preuves et ayant une grande connaissance du métier, avant de les soumettre à notre appréciation : les membres du jury ne seraient pas déçus à la lecture d'œuvres sans valeur ni promesse, mais auraient grand plaisir à juger et à récompenser des pièces dignes.

Voici l'examen de ce qui fut présenté :

26<sup>e</sup> CONCOURS : Drame lyrique, livret d'opéra ou d'opéra comique.

*Sins façon* (n° 3188/1934), 1 acte. C'est, en effet, sans façon que cette... opérette est présentée. C'est l'œuvre d'un novice, une élucubration sans intérêt ni valeur.

*Li djôye du Tchan-Pière* (n° 3194/1934), comédie musicale en 3 actes. Pièce interminable que l'auteur qualifie de comédie musicale, mais qui serait mieux dénommée opérette bouffe. Genre tout à fait conventionnel et démodé. Les deux premiers actes n'en forment qu'un en réalité ; la division est arbitraire. De plus, ces deux actes sont beaucoup trop longs, ainsi que le troisième, d'ailleurs. Le tout se termine par une grosse farce



archi-connue et grotesque : l'apparition, en revenant, d'un homme soi-disant mort. L'action est presque nulle. Les couplets nombreux naissent à tout propos, et souvent hors de propos. Les personnages, fantaisistes, imaginés par l'auteur, voyagent à son gré ; ils entrent et sortent sans raison plausible et uniquement pour les besoins de la cause. Le sujet de la pièce est absolument dénué de clarté ; le dialogue est quelconque. L'auteur est apparemment un bon écrivain, mais il lui manque le sens scénique indispensable pour faire une bonne pièce. — Le jury ne peut accorder le moindre encouragement à cette pièce.

*Li vért soté* (n<sup>o</sup> 1<sup>a</sup> /1936), opéra comique en 1 acte. S'il est une question dont les auteurs wallons se soucient peu, c'est celle des genres littéraires. *Li vért soté* est un exemple à ajouter à tous ceux que l'on a déjà relevés dans la production de ces dernières années. Apprenons donc à l'auteur, s'il ne le sait, qu'il a écrit un opéra bouffe, et non un opéra comique, titre présomptueux donné à une œuvre dont le thème simplet tient plutôt du vaudeville que du drame. Le canevas est tout à fait rudimentaire. Pour décider Patâr, nouvel Harpagon, à consentir au mariage de sa nièce Noyète avec Djuli l' Bèrdji, le Vért Soté (ainsi appelé parce qu'il est vêtu de vert, alors que ses coréligionnaires sont habillés de rouge) use d'un stratagème. Pendant l'absence du parrain de la jeune fille, il substitue des sacs de cailloux à ceux qui contiennent l'or de Patâr. Lamentations de ce dernier, qui consent au mariage projeté, dès que le Vért Soté lui annonce qu'il en fait la condition de la restitution du trésor.

Cette pièce longue et peu intéressante pêche par la base. En effet, les légendaires *sotés* sont des êtres qui se cachent le jour : or, l'auteur les fait apparaître au lever du soleil, et toute l'action se passe en plein jour. Au surplus, la langue et les vers présentent de nombreuses faiblesses. Il suffit de lire quelques lignes pour être édifié : Il ne s'agit pas de l'œuvre d'un poète ; ce n'est pas de la poésie qui coule de source, ce sont des vers fabriqués avec beaucoup de chevilles. L'auteur a peut-être visé à une œuvre belle et poétique ; mais il a manqué son but... et de loin. — Le jury n'accorde aucune distinction à cette pièce.



*Haute-Fagne* (n° 11/1936), pièce lyrique en 3 actes. Les auteurs étant connus, cette pièce est jugée hors concours.

Trois actes animés qui plairont certainement au gros public. La langue est très pure, malgré certains défauts capitaux, p. ex. les adjectifs suivant les substantifs pour les besoins de la rime. On ne peut cependant condamner une œuvre pour des fautes qu'une simple retouche suffirait à faire disparaître. L'action est bien conduite, la mise en scène impressionnante ; les personnages sont bien croqués ; il y a beaucoup d'unité dans leur jeu ; la rudesse et la trivialité du langage traduit bien les mœurs de l'époque (sauf, toutefois, dans le rôle de Dominique).

Du point de vue historique, c'est un naufrage total. La première croisade eut lieu en 1095-99, la lutte des Awans contre les Waroux en 1297. Comment l'auteur a-t-il pu relier deux époques qui ne se suivent qu'à deux siècles d'intervalle. Mystère et poésie. Et c'est bien là le vice rédhibitoire de la pièce. L'auteur commet une erreur analogue en y introduisant un moine ivrogne et presque dissolu à la fin du onzième siècle, époque des grands saints et des vertus héroïques de l'Église. Il en est de même lorsque l'auteur assigne comme but presque unique aux premiers croisés des aventures amoureuses et des franches ripailles. Il y a d'autres défauts secondaires, comme p. ex. le fait que Madeleine part pour la terre sainte à la fin du second acte, et qu'elle en est revenue avant son mari, blessé dans ce même acte ; etc., etc.

Le sujet nous change beaucoup des pièces habituelles du théâtre wallon ; et ceci est à l'honneur de l'auteur, qui a cherché la nouveauté. Ce n'est pourtant pas la première fois que le théâtre wallon aborde un sujet historique (cf. certaines pièces de H. Baron, A. Tilkin, J. Mignolet). La fin du troisième acte ne manque pas de grandeur, mais fait penser à la fin de *Cyrano de Bergerac*, quand le héros est adossé à un arbre, son épée à la main, pour attendre la mort de pied ferme. Au total, cette œuvre est méritoire, et le jury lui accorde une médaille d'argent.

*C'est l'fièsse dèl Walon'rèye* (n° 1<sup>b</sup>/1936), 1 acte. — Voir ci-dessus, page 87, le rapport de M. Charles STEENEBRUGGEN.

*Li Royène dè Bwès* (n° 31/1938), drame lyrique en 3 actes.

Le livret manque d'intérêt. Il s'agit d'une simple idylle terminée tragiquement par la mort de l'héroïne, tuée par un amoureux évincé. Tout est long, artificiel et factice. Peut-être la musique, faite ou à faire, rachèterait-elle en partie les défauts. L'avis du jury est négatif

27<sup>e</sup> CONCOURS : Pièces en un acte.

*Gueûye casséye* (n° 3180/1934). Le sujet n'est pas nouveau ; il a déjà été traité dans *l'Ome qui passe* de Th. Bauduin et M. Duchatto. Il s'agit d'un écopé de la guerre, une gueule cassée, que l'on croyait mort et qui se présente incognito chez sa femme. Il la trouve remariée, et heureuse avec son nouveau mari. Il sacrifie son bonheur, et, estimant que son devoir est de disparaître, il s'en va. Il y a, dans cette comédie de genre spécial, un peu de comique forcé, plus souvent des allures dramatiques et des longueurs, p. ex. les tirades de Piére (p. 7), de Jean (p. 14), de Djâques (pp. 15 et 16). Cela supporte la lecture, mais la scène ne pourrait s'en accommoder. Le peu d'action qu'il y a dans la pièce s'alourdit encore d'une fin laborieuse. La pièce est écrite correctement, mais elle contient trop de tirades sur le patriotisme, la guerre, etc., trop de remplissage. Les entrées et sorties des personnages ne sont pas justifiées. — Le jury n'a pu accorder aucune distinction.

*Aus bwårds dèl Mouise* (n° 3185/1934). Pièce quelconque, sujet invraisemblable traité superficiellement. L'action manque de clarté et n'a rien de spécifiquement wallon. Les caractères ne sont guère dessinés. Le jury estime qu'on ne peut encourager de semblables essais.

*Anna Lisa* (n° 3189/1934). Cette pièce pose le problème du ménage sans enfant et dont le mari s'écarte. L'épouse lui reste fidèle et se reconnaît coupable de cette situation qui a pour cause son refus de progéniture. Le mari a une maîtresse qui meurt en donnant le jour à une petite fille. Très malheureux, il revient auprès de sa femme, qui recueille l'enfant de sa rivale, en dépit de l'opposition de sa mère. On pourra trouver étrange le geste de cette femme qui ne voulait pas d'enfant ; car il est en con-



tradiction avec la ligne de conduite qu'elle s'était tracée sa vie durant. Mais elle n'a jamais cessé d'aimer son mari, et elle cherche à reconquérir son affection. On pourra peut-être objecter que la bonté de cette femme est exagérée. Mais l'évolution est bien amenée par gradation. — Le wallon est bon, le dialogue bien présenté. Cette pièce fera sensation à la scène. — Le jury lui accorde un troisième prix.

*Li plan da Pascal* (n° 3191/1934). Cette pièce a été jouée et est, de ce fait, écartée du présent concours.

*Maisse di scole* (n° 3192/1934). Histoire vécue d'un vieux magister qui prend sa retraite pour laisser son emploi au fiancé de sa petite-fille. Bien qu'un peu déclamatoire, cette comédie est honnête, pleine de bons sentiments. Le sujet n'est pas nouveau, mais assez bien traité. L'action, très simple, se déroule normalement. Le jury accorde à cette pièce une mention honorable.

*Al mér* (n° 3193/1934). Plaisante satire d'un ménage liégeois qui, laissant croire qu'il va à la mer, s'installe dans une tente au bord de l'Ourthe, sur un terrain faisant partie des biens communaux et d'où il est expulsé par le garde-champêtre. La pièce, sans intérêt, est truffée à l'excès de bons mots et de quiproquos faciles ; elle pêche par sa longueur et son manque d'esprit. Les personnages sont à peine esquissés et trop uniformes. Le dialogue n'est qu'un verbiage lassant. L'avis du jury est négatif.

*A qui çoula tint-i ?* (n° 3195/1934). Depuis le lever du rideau jusqu'à la fin de la pièce, les acteurs boivent la goutte en discutant la politique du village. Le conseil doit nommer un instituteur. Le premier candidat, un arbitre de football, a la sympathie du fils du conseiller Djôre Rikîr. Le second, qui n'est pas du parti du bourgmestre, est un garçon studieux, aimé de la fille de Rikîr et soutenu par elle. Le conseiller est hésitant ; mais sa femme, plus pratique, n'a pas perdu son temps : elle a recueilli des voix pour son gendre à devenir. — Cette pièce sans action n'a même pas le mérite d'être écrite en bon wallon. Le jury ne lui accorde aucune distinction.

*Nôvimbe 1918* (n° 3196/1935). Le titre résume bien le sujet de cette pièce qui en réalité n'en a pas. C'est simplement le rappel



de tout ce que nous avons vu en novembre 1918. La pièce arrive donc avec quelque retard. Les sentiments exprimés sont si confus, si mal présentés, qu'on ne peut rien en retenir. Le jury n'accorde aucune distinction à cet acte en résumé peu intéressant.

*Mossieu Birdjac* (n° 3197/1935). Un acte en vers, en dialecte nivellois. C'est, en réalité, une bluette assez courte en vers bien venus, dans une langue très pure. Malheureusement, cette œuvre n'est pas scénique, et il faut la juger sur ses qualités littéraires. M. Birdjac, président d'une académie wallonne, s'endort et fait un rêve : il voit le wallon haussé au rang de langue nationale avec emploi obligatoire ; mais un olibrius flamand vient terminer le songe en cauchemar, et la toile tombe. La pièce est insuffisante comme telle, mais le jury lui accorde une mention honorable pour ses qualités d'écriture.

*Dins l' cèp'* (n° 3198/1935). Cette pièce en dialecte nivellois tient plus du vaudeville que de la comédie. Djan, fils de Polyte, aime Yona, fille du voisin Batisse. Les jeunes gens ont l'intention de se marier, et tout irait bien, si Polyte, qui ignore le nom de sa future bru, n'avait certaines appréhensions quant à l'avenir de son fils, et si l'oncle Tiyin, célibataire endurci, ne persistait à faire à son neveu un tableau peu encourageant du mariage. Batisse, grand-père de Yona, vient faire la demande officielle à Polyte, et l'acceptation de celui-ci n'est retardée quelques instants que par un quiproquo anodin (une phrase mal comprise). Tiyin, adversaire résolu du mariage, est pris à son propre piège : Il reçoit un télégramme d'une certaine Poggy, qui exige le mariage immédiat, sous peine d'un dédommagement de 100.000 francs. — Cet acte burlesque, écrit sans grand soin, renferme de nombreuses longueurs. Les caractères des personnages sont flous. L'action est nulle. — La pièce n'obtient pas de mention.

*Coucou* (n° 3202/1935). Sujet anodin et maintes fois traité. José s'imagine que son mari, Émile, la trompe avec une certaine Eugénie, alors que celle-ci n'est qu'une cliente commerciale. Toute l'action réside dans ce thème d'une simplicité enfantine que l'auteur ne cherche pas à développer scéniquement. Naturellement, tout finit par s'arranger : le mari s'explique, la femme

pardonne, et ils s'embrassent, pendant que, derrière la porte, leurs acolytes crient tour à tour « coucou ». C'est ce cri qui justifie le titre de cette pièce peu intéressante, bourrée de scènes de remplissage et écrite hâtivement. — Le jury émet un avis négatif.

*I fât êsse oniêsse* (n° 2 /1936). Petite pièce qui est une moralité plutôt qu'une comédie. Le sujet n'est pas original, mais il est bien traité et bien présenté. Le dialogue se déroule normalement. Le jury accorde une mention honorable.

*L'âbe èt sès frûl'* (n° 3 /1936). Cette pièce honnête a un sujet sans originalité : le vieux thème de l'antialcoolisme. Pière Daleûr, *cotî*, a deux enfants : une fille, Marie (23 ans), et un fils, Jules (20 ans), simple d'esprit. Gourmandé du matin au soir par son père, que la boisson a rendu brutal, Jules est devenu un être craintif et peureux que sa sœur protège de son mieux. Cependant, la douceur conviendrait mieux à ce garçon qui n'est pas insensible, tant s'en faut, aux attentions. C'est ce que Louis Daleûr, frère de Pière, et Arthur Bolzêye, son ouvrier, entreprennent de démontrer. Ils y réussissent avec l'aide de Marie. Ensemble, et à force de persuasion, ils finissent par avoir raison de l'entêtement et de la funeste passion du cultivateur. Les remontrances de son frère le touchent ; il sent renaître en lui les sentiments paternels qu'il avait étouffés dans son cœur. Dans la scène finale, il embrasse son fils avec effusion et brise la maudite bouteille avec ce qu'il y restait de genièvre. Désormais, il redeviendra un homme normal. — Bien que l'auteur ait qualifié sa pièce de « comédie », elle a plutôt l'allure d'un drame. Cet acte est bien écrit, mais trop long et assez monotone. La formule de cette pièce est périmée depuis longtemps. La construction est normale. Peut-être cette pièce touchera-t-elle encore certains cœurs sensibles. — Le jury lui accorde une mention honorable.

*Por lu* (n° 4<sup>a</sup> /1936). Cette pièce a été présentée dans un autre concours sous le titre *Li boneûr vole*. L'auteur en a seulement modifié la finale. La pièce n'en est ni meilleure ni moins bonne. Elle reste conventionnelle, appartenant à un genre de théâtre qu'on n'apprécie plus beaucoup aujourd'hui.



Dodôre, fils de Noyé, voudrait épouser Martine, la fille du charcutier Tibâ. Informée de ce désir, la mère du jeune homme, Tchârlote, lui révèle que Martine est une enfant née avant le mariage de sa mère, puis légitimée quelques années plus tard par Tibâ. Une tante de la jeune fille a fait courir le bruit que Martine était l'enfant de Noyé. Cette calomnie a profondément vexé celui-ci, qui ne consentira jamais, croit-on, au mariage projeté entre son fils Dodôre et la fille de celle qu'il courtisa jadis... en tout bien tout honneur. L'affaire s'arrange cependant grâce à l'intervention d'Andri, autre fils de Noyé, qui apporte à son père deux cadeaux précieux : l'acte d'achat de la maison d'où son père est menacé d'être expulsé, et l'accord de Tibâ au mariage de Martine.

Cette pièce est trop chargée ; elle présente des longueurs et des remplissages inutiles (voir sc. VI). Certaines situations sont annoncées longtemps d'avance, au détriment de l'effet qu'on aurait pu en tirer. Le dénouement lui-même est attendu dès les premières scènes. Dans son ensemble, l'ouvrage ne peut masquer une élaboration hâtive. Le dialogue, trop superficiel, est alerte, et la langue est correcte. Le jury accorde une mention honorable.

*Lès spôrts* (n° 4<sup>b</sup>/1936). Pièce plus burlesque que comique. Valériye, jeune mariée, fait du sport : elle boxe, fait du vélo, remue des poids, joue au football, etc., au grand mécontentement de son mari, Louwis, qui a rêvé d'un intérieur calme et reposant. Comme il défend à sa femme de continuer ses exercices variés, elle se rebiffe ; après une scène, elle annonce qu'elle va se jeter à l'eau !! Ce n'est qu'un statagème employé pour amener son mari à devenir sportif comme elle, car... elle sait nager. Son truc réussit à merveille, et Louwis deviendra son digne partenaire. Les autres personnages, Françwès, Colas, le Docteur, ne sont que des comparses. Il n'y a rien à retenir de cette pièce, anodine par son sujet et ses développements. Le jury estime qu'il n'y a pas lieu de la mentionner.

*Arsouv'nances* (n° 5/1936). 1 acte sur 2 époques. Dialecte de Mons. — Le jury tient à féliciter l'auteur pour la présentation parfaite de son œuvre. Mais la forme extérieure, même parfaite,



n'est pas tout. Il est douteux que ces *arsou'nances* d'il y a vingt ans suffisent, seules, à piquer la curiosité du public. La pièce n'est pas, à proprement parler, une comédie. Elle consiste en deux tableaux qui se succèdent. Le premier nous montre un intérieur montois en 1917, pendant la guerre, avec tous les clichés connus relatifs à cette époque ; le second, c'est le retour grandiloquent du soldat belge à l'armistice. Le dialogue est bon, parfois simple, parfois d'une belle envolée. Pour les bonnes intentions de l'auteur et les qualités littéraires de la pièce, le jury accorde une mention honorable.

*Chaskeune si toûr* (n° 6/1936). — A cinquante ans, Houbert a épousé une femme plus âgée que lui et jalouse malgré son âge plus que canonique. Pour la corriger de ce défaut, Houbert fera la cour à sa nièce Lucève (25 ans), et le mari de cette dernière, Pôl (30 ans), courtièra sa tante (62 ans) ! ? Il y a une invraisemblance flagrante dans l'âge relatif des divers personnages. La leçon sera-t-elle profitable à Marève ? C'est douteux ; car, comme dit l'auteur, « chassez le naturel, il revient au galop ». — A noter, p. 16, les réflexions sensées du vieux Lambert agissant en philosophe connaisseur de la vie. — Pour la façon dont l'auteur a traité ce sujet banal, le jury accorde une mention honorable.

*Li mirauke* (n° 9<sup>a</sup>/1936). Histoire romanesque et fort invraisemblable. Mèliye, enfant bâtarde, est occupée, en qualité de *mèskène*, chez le fermier Colas, sans qu'elle sache qu'elle est le fruit de relations anciennes entre le fermier et sa mère décédée depuis longtemps. A cette époque, celle-ci était servante chez un oncle, également fermier, où Colas était occupé. Marié à Tèrèse après la mort de celle qu'il avait séduite, Colas a pris secrètement sa fille à son service, afin de ne pas l'abandonner complètement. L'arrivée à la ferme d'un ancien berger qui a connu l'aventure de la mère de Mèliye met Colas dans l'obligation de révéler la vérité à sa femme. Tèrèse, qui n'a pas d'enfant et estime beaucoup sa *mèskène*, accepte de la garder près d'elle. Les époux feront mieux : Ils doteront Mèliye afin qu'elle puisse épouser Louis Paquot, fils de fermier, qu'elle aime et dont elle est aimée.

C'est, on le voit, du théâtre démodé. L'action est terne, les

personnages sont trop uniformes. L'auteur passe à côté des scènes à faire. La pièce, en dialecte namurois, est cependant écrite avec soin. Le jury, tenant compte de cette qualité, accorde une mention honorable.

*Faut bin* (n° 9<sup>b</sup>/1936). Pièce burlesque d'un goût douteux. La scène se passe dans une salle de morgue donnant vue sur les tombes d'un cimetière adjacent. Ce milieu n'est pas précisément réjouissant, mais la pièce l'est. En voici le canevas :

A défaut d'autre logement, le ménage Gus, dont le chef est fossoyeur, habite le bâtiment de la morgue communale. C'est le jour du mariage de Rôse, fille de Gus. Elle épouse Mimile, croque-mort de son état. La place faisant défaut dans la maison, on a converti la morgue en salle de banquet garnie de fleurs et de bouquets empruntés sur les tombes du cimetière. L'étal qui reçoit d'ordinaire les macchabées est lui-même utilisé comme table de festin. Tout est prêt, la noce est rentrée, et malgré la répugnance de l'oncle Charles et de son fils Jules à festoyer dans un local où « cela sent le mort », tous les convives se mettent à table. On va servir le potage, lorsque la fête est troublée : L'agent de police de la commune vient annoncer, d'un air embarrassé, qu'il amène un noyé. Fureur des convives, affolement de la maîtresse de maison qui laisse tomber la soupière, tohu-tohu désordonné. Le rideau tombe sur cette scène bouffonne.

Bien que l'auteur ait soin de prévenir le lecteur que la pièce n'est pas entièrement imaginée et qu'il a connu un ménage vivant dans les conditions décrites, on ne peut s'empêcher de trouver exagérément gros le comique qu'il utilise. Il se vérifie, une fois de plus, que le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Nous doutons d'ailleurs que le public accueille cette pièce avec les rires qu'escompte l'auteur. Le lieu de l'action, le décor macabre, l'ambiance et même, dans une certaine mesure, la profanation d'un cimetière, ne sont pas faits pour récolter d'unanimes suffrages.

Malgré certaines longueurs, cet acte est bien conduit. La langue gagnerait à être plus soignée. — Le jury accorde une mention honorable.

*Lèvens l' pîd* (n° 14/1936). Pièce sans valeur, contenant de



nombreux sous-entendus quelque peu risqués et des mots d'une crudité inacceptable, même au théâtre wallon. L'action est nulle et ne se traduit que par des allées et venues intempestives de personnages falots. Le comique, superficiel et forcé, repose sur de simples quiproquos. Cette pièce semble avoir été écrite par un auteur connaissant peu ou point la scène. — Le jury émet un avis défavorable.

*Li solo lût po turtos* (n° 15/1936). Matî Lèdoû, tailleur, est le plus brave homme de la terre. Il a cédé son commerce à son neveu Piére, qui l'a laissé périliter et soutire de l'argent à son oncle. Ce dernier a repris du travail avec l'aide de son ouvrier Djâkmâr, qui a beaucoup voyagé. Perclus de rhumatisme, Djâkmâr voudrait épouser Bertine, excellente femme d'ouvrage. Bertine refuse : elle ne veut pas travailler pour deux. Matî, las des exigences de son neveu, se propose pour épouser Bertine, qui accepte. L'action se déroule sur ce motif : un mariage pour assurer l'avenir de Bertine. — La pièce est écrite simplement, et la morale y trouve son compte. A titre d'encouragement, le jury accorde une mention honorable.

*On côp d' vint sofla* (1937). Tableau plutôt que comédie, cet acte naïf rappelle, avec le sens du dramatique en moins, l'acte d'A. Legrand « *Qwè* ». La pièce est mal faite. L'auteur devrait commencer par apprendre son métier. L'action, si peu développée qu'elle soit, est traînante. La langue est terne. — Cet ouvrage ne mérite pas d'être distingué.

*1917* (c. 1937). La scène se passe pendant la guerre, dans un ménage d'ouvriers patriotes. Le but évident de l'auteur est de montrer à la jeunesse actuelle, en la personne de Jean, jeune garçon de 18 ans, quels actes de patriotisme la génération d'avant-guerre savait accomplir. La leçon est édifiante, mais ne suffit pas pour faire une pièce. La scène finale ne répond pas à ce que l'on était en droit d'en attendre ; de plus, elle est amenée par une grosse ficelle. La donnée de la pièce est naïve ; les développements scéniques sont enfantins. — Cet acte ne reçoit aucune distinction.

*On clapant docteur* (n° 18/1937). Lucèye aime un jeune mé-



decin qui est venu s'installer dans le village à cause d'elle. La jeune fille voudrait échapper à la tutelle trop rigoureuse de son oncle, le mayeur. Elle ne voit d'autre moyen que de brusquer son mariage. Son oncle y consent, à la suite d'une démarche faite par le docteur. Autour de cette donnée un peu trop simplette, l'auteur a réuni des hors-d'œuvre et des scènes plus ou moins plaisantes mais n'offrant aucun intérêt. Celle où le docteur se fait fort de ramener à la vie un mort qu'on ira chercher au cimetière, frise la bêtise. Malgré le bon début de la pièce, le jury ne peut la mentionner.

*Awouweûs jouwâ* (n° 19/1937). Cette pièce n'est pas mal écrite, et l'auteur n'est pas dépourvu d'imagination. Le sujet est assez intéressant. Malheureusement tout est gâté par des longueurs et par un verbiage bien inutile. La pièce est finie depuis belle lurette, que les personnages s'éternisent encore à parler... pour ne rien dire et tout en buvant immodérément. Cette pièce avait déjà été présentée à un concours littéraire organisé par l'Union Nationale des Fédérations Wallonnes. — L'avis du jury est négatif.

*Boneûr pou lès wêûs, Malète pou lès bribeûs* (n° 20/1937). Proverbe montois mis en action sous forme d'une longue saynette à quatre personnages présentant peu d'intérêt et d'invention. L'auteur a lu Courteline et essaie de s'en rapprocher ; malheureusement, il lui manque l'esprit d'à propos, la franche gaieté et la verve railleuse du grand humoriste. — Le type de chef de bureau, M. Plume, qu'il met en scène dans un local de l'assistance publique et qui alloue généreusement un secours à son ami Lescargot qui se propose d'aller passer quelques jours à la campagne, tandis qu'un pauvre diable est brutalement rebuté, manque de mesure. Le personnage est forcé au point de devenir rébarbatif. Les autres rôles sont flous et ternes. La langue est acceptable, sans plus. — Cette pièce n'a pas été retenue par le jury.

*Li fièsse dès Roy* (n° 23/1937), pièce folklorique en 3 tableaux et en vers. — Avant d'écrire une pièce en vers, il faut apprendre à versifier, puis à faire une pièce. L'auteur croit pourtant avoir produit un chef-d'œuvre, puisqu'il l'a fait imprimer. — Cette pièce banale et sans valeur n'obtient aucune distinction.

*Kimèlèye hâsplèye* (n° 24/1937). Que dire de cette comédie, véritable *kimèlèye hâsplèye*, en effet, si ce n'est qu'elle contient des phrases et dix-sept chants. L'auteur sait écrire, il connaît la prosodie et respecte l'orthographe, mais il n'est pas dramaturge. Il n'est pas possible de comprendre cette pièce, ni d'entrevoir à quoi l'auteur a voulu aboutir. — L'avis du jury est négatif.

*C'est dèl tchâr di mouton* (n° 25/1938). Bluette servant de cadre à une série de couplets que rien ne distingue. La pièce a pour sujet la rivalité d'un jeune amoureux et d'un vieux barbon. Aucun épisode original ne corse cette action naïve et déjà trop souvent traitée. Pour le thème et la facture, cet acte ressemble très fort à *Wèzin-wèzène* de J. Bury. — La pièce n'obtient aucune distinction.

*Nos hap'rans l'êr* (n° 28/1938). Ce tableau n'a rien qui puisse éveiller la curiosité et retenir l'attention. Les personnages au service d'un sujet sans originalité sont quelconques. L'auteur connaît le wallon et son orthographe. Ce n'était pas suffisant pour mettre en scène ce tableau qui n'est qu'une suite de *râtchâs* à laquelle on ne peut accorder aucune distinction.

*Riyète* (n° 29/1938). Pièce romantique dont l'action se passe à la campagne. Le sujet n'est pas nouveau : Le père de Marcel s'oppose à ce que son fils courtise Riyète, qui n'est qu'une servante. Il veut l'éloigner de la ferme, mais finit par se rendre à l'avis contraire de son vieux valet qui lui prouve que Riyète a de belles qualités. En consentant au mariage de son fils avec la servante, le fermier s'écrie : *Oûy, lès mèches ni sont pus lès mèches*. — Durant presque tout l'acte, on assiste au va-et-vient de la ferme : Les derniers foin sont rentrés, une vache vient de vêler, le jeune poulain hennit après sa mère, et mille autres petits détails qui, souvent, alourdissent la pièce. Il faut atteindre la scène 22, avant d'entrer dans l'action réelle, dont le dénouement paraît ensuite trop précipité. — Plus littéraire que scénique, la pièce n'est cependant pas sans mérite. L'œuvre est bien écrite ; la langue est pure et imagée. Le jury lui accorde un troisième prix.



*Minique a du flair* (n° 33/1938). Ce vaudeville montois, beaucoup trop long, n'est qu'une fantaisie outrée frisant la bouffonnerie. Le thème prête facilement à rire, mais les effets relèvent plus de la farce que de la comédie. Le dialogue est alerte, mais souvent banal. — Conclusion négative.

28<sup>e</sup> CONCOURS : Pièces en plusieurs actes.

*Nanète*, 2 actes (n° 3203/1935). Il n'est pas visible pourquoi l'auteur qualifie de « mélodrame » cette pièce qui n'est ni un drame ni une comédie. Les scènes se succèdent, mêlées de chants très mal faits. Le sens de l'action est difficile à saisir. Cette œuvre est, en somme, nulle. La langue, qui se veut riche, est inégale ; elle contient de nombreux mots français wallonisés. Le style est boursofflé, peu wallon. — Il n'y a pas lieu d'accorder une distinction à cette pièce.

*Ni rouvyz mâie* (sic), 4 actes (n° 3199/1935). — Conformément au règlement des concours, cette pièce est écartée : La présentation est défectueuse ; ponctuation et orthographe sont fantaisistes.

*L'Ome*, 2 actes en vers (n° 3200/1935). — C'est une tentative hardie que de mettre à la scène, en wallon, la passion du Christ. Ces deux actes prouvent que l'auteur n'a pas l'envergure nécessaire pour réaliser un tel essai. L'auteur n'a indiqué que de très rares jeux de scène. Il laisse au régisseur toute liberté de s'en tirer... comme il pourra. Les deux tableaux imaginés par l'auteur pour démontrer l'inutile sacrifice de Jésus (l'un emprunté à l'histoire sainte, l'autre à la vie du 19<sup>e</sup> siècle) auraient pu faire l'objet d'une grande fresque picturale. Mais au théâtre, où le langage des acteurs doit être constamment, si l'on ne veut pas déparer l'ensemble, à la hauteur du thème traité, il faut craindre par dessus tout la platitude. L'auteur n'a pu éviter cet écueil ; il donne l'impression d'avoir écrit sa pièce en français d'abord et de l'avoir traduite en wallon ; à coup sûr, il l'a pensée en français. Il oublie toutefois que notre dialecte populaire ne se prête pas toujours à cet exercice, et qu'il est des cas où le patois est absolument incapable de traduire,



sans en rapetisser la signification, certaines pensées philosophiques telles, par exemple, celles qui se rattachent à la philosophie religieuse. D'où les naïvetés, les à peu près que l'on constate notamment dans le premier acte, qui, contrairement aux intentions de l'auteur, ne dégage aucune impression profonde d'ambiance. Il n'a d'ailleurs de théâtral qu'une mise en scène imaginée pour entourer un épisode incident de la vie véritable de Jésus.

Le deuxième acte se passe de nos jours ; il est moins difficile à traiter et l'auteur s'y sent plus à l'aise. Nous craignons cependant que la réapparition de Jésus dans cet acte qui se passe dix-neuf siècles après le premier, ne semble un tour d'une ingénuité un peu forte. Ainsi la scène où Jésus s'excuse d'entrer chez le fermier sans s'annoncer (alors qu'il n'y a personne dans la chambre) et explique au public qu'il est revenu dans l'espoir de rencontrer des hommes meilleurs, témoigne de peu d'habileté. Mal informé (ce qui paraîtra extraordinaire à beaucoup) il a l'assurance, dit-il, qu'il n'y a plus de Judas sur la terre, qu'on ne voit plus de mauvais riches, que la guerre est morte à tout jamais, que la fraternité règne partout, etc. etc.

Le *vârlèt dèl cinse* est chargé de le détromper. De son côté, le *cinsî* s'oublie au point de menacer Jésus, qui s'en va en disant : *Pardonez l'zî ; i n' savèt çou qu'i fèt.*

Ainsi se terminent ces deux actes, ou plutôt ces deux tableaux. L'auteur les a écrits avec soin, mais ils manquent de portée et sont difficilement jouables. — Le jury accorde à cet ouvrage une mention honorable.

*On djâse trop'*, 2 actes (n° 10 /1936). — Encore une pièce reposant sur un simple malentendu. Zidôre est accusé d'avoir eu un rendez-vous avec Mèliye, la femme de son ami Louis, parce que Nonâr, beau-frère du premier nommé, les a aperçus ensemble au coin d'une rue. Lucève, femme du soi-disant infidèle, a un accès de jalousie, qui se termine par un pardon, lorsqu'elle apprend le motif du rendez-vous préparé en secret : Zidôre avait prié Mèliye de l'accompagner pour l'aider à choisir une bague qu'il destinait à sa femme pour son anniversaire. Le bijou scelle la réconciliation. — Donnée vieille comme le monde, sur laquelle

l'auteur a laborieusement construit (?) deux actes qui traînent en longueur. La pièce est d'une lecture fatigante ; le dialogue est terne et filandreux ; les personnages se meuvent d'une manière fantaisiste. Il n'y a là matière que pour un acte, et encore faudrait-il, pour le rendre acceptable, qu'il fût traité par un homme de métier. — Avis négatif.

*Li curé Tinlot*, 3 actes (n° 16/1936). — Pièce psychologique d'un auteur qui affectionne le raisonnement et aime à scruter des cas de conscience. Sa méthode déductive n'est plus guère appréciée dans le théâtre d'aujourd'hui. Elle présente notamment l'inconvénient de ralentir l'action, de prolonger des situations que l'on voudrait voir éclaircir rapidement ; l'ensemble paraît souvent long et filandreux. C'est particulièrement le cas du présent ouvrage, dont la lecture est fatigante et finit par lasser.

Poline Paquay a mauvais caractère : Elle a rendu malheureux un mari, qui l'a quittée il y a dix-sept ans ; sa fille, qui songe à entrer en religion ; ses femmes d'ouvrage se hâtent de l'abandonner ; elle est en brouille avec ses locataires. Au cours de ses visites mensuelles, le brave curé Tinlot s'efforcera de la corriger, d'aplanir les difficultés, de rendre tout le monde heureux. Et, deus ex machina providentiel, il y réussit. Il ramène le bonheur avec le mari si longtemps absent, avec un fiancé qui tombe du ciel pour la douce Ninie ; il parvient même à contenter la femme d'ouvrage, heureuse, enfin, d'avoir une bonne patronne.

Bien que très vieux jeu, cette pièce n'est pas exempte d'intérêt. Il se dégage de certaines scènes une émotion vraie. L'auteur n'y développe que des sentiments élevés. Les personnages sont convenablement dessinés, mais d'une teinte trop uniforme. La langue est passable, sans plus. — Le jury accorde une mention honorable.

*Pîd foû... pîd d'vins*, 2 actes (n° 12/1936). — Sera-ce *pîd foû*, sera-ce *pîd d'vins* ? On le chercherait en vain dans cette pièce au sujet futile et au déroulement pénible. L'action est double, farcie de quiproquos faciles et de jeux de mots tirés aux cheveux. Le dialogue est quelconque, dans une langue de qualité nette-



ment insuffisante. Ainsi, cette œuvre incolore se classe... *pid fou*.

*Po sâver l'oneûr*, 3 actes (n° 21/1937). — Dans un moment d'égarement, le fermier Dozo a abusé de sa servante Poldine. Son épouse, Fonsine, s'aperçoit de la situation intéressante de la *mèskène* et la chasse à un moment où Dozo n'est pas à la maison. Mis au courant dès sa rentrée, il prend la défense de Poldine avec tant d'acharnement et de conviction que sa femme ne peut plus douter qu'il soit le séducteur. Elle veut quitter la maison et son mari ; mais celui-ci parvient à la retenir, en expliquant qu'il a agi dans un moment de folie à la suite d'une libation impardonnable. La peur du scandale les amène à envisager une solution amiable. Dozo propose à sa femme et à Poldine (qui n'est pas encore partie) d'aller s'installer à Bruxelles où la future mère s'accouchera dans une clinique, en se faisant passer pour Madame Dozo. L'enfant sera inscrit dans le livret de mariage des époux Dozo, et la mère pourra l'élever en toute tranquillité à la ferme, tout en laissant croire qu'il appartient à sa patronne. Malheureusement, la paix ne règne pas entre les deux femmes ; M<sup>me</sup> Dozo est jalouse ; elle ne manque aucune occasion de se montrer hargneuse envers Poldine. Quant au père de l'enfant, le fermier, il essaie en vain de ramener la concorde. Au cours d'une scène plus violente que les autres, la fermière accuse Poldine de rechercher son mari et elle va jusqu'à la souffleter. C'en est trop. Au garde champêtre qui entre à point et aux deux valets accourus au bruit de la dispute, la servante crie que l'enfant est à elle, que le père est le fermier Dozo, et que c'est uniquement pour sauver l'honneur du coupable et le sien que le nouveau-né a été inscrit indûment dans le livret de mariage de ses maîtres. Qu'en adviendra-t-il ? On ne le saura pas, car la pièce s'arrête là.

C'est un véritable roman que cette œuvre, fort invraisemblable au surplus ; on ne falsifie pas aussi aisément l'état civil d'un nouveau-né. — Les deux premiers actes n'en font qu'un en réalité, l'auteur a simplement fait une coupure pour éviter la longueur démesurée de ce premier acte. L'action gagnerait à être plus condensée ; trop de hors-d'œuvre l'alourdissent. Les



deux *vârlèts* occupent une trop grande place et deviennent ennuyeux. Le coup d'éclat final ne s'explique guère après le consentement de la mère au subterfuge proposé par Dozo. La pièce pêche par sa construction, et cependant l'auteur paraît être un dramaturge expérimenté. La langue est bonne. — Le jury accorde une mention honorable.

*Li djîse dè boneûr*, 3 actes (n° 22/1937). — Dans leurs vieux jours, les époux Delandje, dont l'unique fils, disparu, serait mort, se voient dans la dure nécessité de quitter leur logis pour entrer à l'Hospice des Vieillards. Tout le premier acte est consacré à ce départ que des amis et des voisins charitables cherchent à rendre moins pénible. Il y a peut-être un peu trop de remplissage dans cet acte qui manque d'intérêt.

Au second acte, la pièce se redresse ; il y a plus d'observation. Cet acte, ainsi que le troisième, se passe aux *Incurâbes*. Les Delandje sont installés depuis quelque temps et ils participent à la fête donnée en l'honneur de la Sœur Supérieure pour célébrer ses vingt-cinq ans de service. Tout le monde est à la joie, sauf toutefois Marèye Delandje qui ne peut oublier son fils et qui pleure souvent en regardant le portrait du cher disparu ; elle est surprise ainsi par la sœur Mad'linne qui, à l'instigation de Tône, mari de Marèye, questionne la vieille, la réconforte et réussit à avoir le portrait du jeune homme. A sa vue, la jeune religieuse défaille, car elle reconnaît l'image de celui qu'elle a aimé ! Elle prie les Delandje, qui ont appris son secret, de ne parler à quiconque de cette révélation.

Le troisième acte se passe dans la salle de récréation qui sert aussi de fumoir. Quelques vieillards s'amuse et chantent. Mais ils doivent quitter la salle, car on annonce deux visiteurs. Ce sont Colas et Lorint, voisins des Delandje. Ils viennent annoncer à la Supérieure que le fils Delandje, que l'on croyait perdu pour toujours, vient de rentrer au pays ; il attend au dehors l'heureux moment où il pourra venir se jeter dans les bras de ses parents. On fait venir les époux Delandje et on leur annonce la bonne nouvelle avec tous les ménagements possibles. Jean, le fils retrouvé, paraît ; effusions et pleurs de joie pendant que la Supérieure va chercher Sœur Mad'linne. Jean va voyant

éprouve une nouvelle joie ; il veut s'élancer pour l'embrasser ; mais l'habit que porte l'aimée le retient ; abattu, mais non désespéré, il attendra la suite de son destin ; car la vie familiale, dit-il, *c'est l' djîse dè bonzûr*.

Malgré quelques longueurs et quoique encombrée de personnages épisodiques, cette œuvre est appelée à faire impression à la scène. Il y a matière à belle mise en scène dans les deux actes qui se passent à l'hospice. La présentation de la pièce est soignée et le wallon généralement bon. — Le Jury accorde un troisième prix.

*Li mohone sins djôye*, 3 actes (n° 26/1938). — Encore une histoire romanesque de fille-mère. Bertine a toujours caché le nom de son séducteur (Leburton) à son père (François) et à son fils naturel (Jules), jusqu'au jour où celui-ci, voulant épouser une brave institutrice (Mèliye), ne peut réaliser son projet parce qu'elle a été promise au fils Leburton, son demi-frère. Comme dans tous les drames de l'espèce, tout finit par s'arranger, car le fils Leburton, qui chasse de race, a jeté son dévolu ailleurs.

Sur ce thème, l'auteur a échafaudé des scènes invraisemblables comme on en voyait dans les gros mélodrames d'autrefois, cherchant le gros effet et le tableau poignant. Tout cela dans une note forcée. Il y a aussi des fautes dans la psychologie des caractères ; par exemple p. 20 : quand Thonard annonce les accords pris avec Leburton au sujet du mariage des enfants, Mèliye, malgré elle, ne se rebiffe pas ; c'est inadmissible après la conversation qu'elle a eue avec Jules ; pp. 13 et 14 : L'amour de Jules et Mèliye, qui semble profond (scène 4), désarme aisément devant les circonstances. De même, on comprend mal le revirement dans le caractère de Leburton (p. 58). — L'orthographe manque de soin ; le wallon laisse à désirer. — Le jury ne peut mentionner cette pièce.

*Li pus fwért*, 3 actes (n° 27/1938). — Cette pièce ayant été créée, elle est écartée par le jury.

*Li gayoûle*, 3 actes (n° 30/1938). — L'auteur a pris soin, dans un long préambule, de donner l'argument de sa pièce. Mais dans les trois actes qu'elle comporte, il a vainement cherché à amuser. L'action est lente et farcie d'invraisemblances. Les



personnages sont quelconques. La pièce est mal charpentée. Elle n'obtient aucune distinction.

*Trop tard*, 3 actes (n° 32/1938). — Le sujet de cette pièce compliquée et invraisemblable fait penser à un roman de Montépin : Maguy, fille de Djâques Bourlèt et de Norine, est une jeune fille assez moderne qui reçoit successivement les hommages de trois amoureux : Le premier, Zidôre Laroue, beau parleur, mais toujours sans place ; le second, Arnol Crahê, dit *Trop Târd*, bon ouvrier cordonnier, un peu timide, mais plein de bon sens ; le troisième, Djôzêf Dêltôr (43 ans), brasseur d'affaires. Ce dernier est sur le point de l'emporter. Il a engagé Maguy comme secrétaire et veut l'emmener à Paris. La mère, Norine, oppose un veto formel au départ de sa fille et à son mariage. On finit par apprendre que Maguy est la fille de Dêltôr, qui fut, dans sa jeunesse, le galant de Norine. Dans une scène pathétique, Norine est sur le point d'avouer sa faute à sa fille, quand une attaque de paralysie suivie d'amnésie systématique — d'après le vocabulaire technique emprunté par l'auteur au Larousse médical — vient opportunément éviter cette épreuve. Tout s'arrange. *Trop Târd* épousera Maguy. Zidôre disparaîtra. Dêltôr comprendra que le sentiment qu'il ressentait pour la jeune fille est une affection paternelle. — L'écriture est quelconque. Il y a dans cette pièce trop d'idées abstraites. Elle ne mérite aucune distinction.

*Tot fî seû*, 3 actes (n° 34/1938). — Donné Delchér, rentier, a épousé successivement trois femmes. La première s'est enfuie avec le chauffeur et la voiture. Il a mis la seconde à la porte. La troisième s'en va également. Pourquoi ? Donné a 41 ans, et ses femmes une vingtaine d'années. Au second acte, Donné chasse son beau-frère, Pitit Louwis, qui travaillait dans ses intérêts et avait voulu l'éclairer sur les dépenses exagérées de sa troisième épouse.

Le sujet est traité avec inexpérience. L'auteur semble ne pas avoir suivi l'évolution du théâtre wallon. Les divers monologues dont la pièce est émaillée lui enlèvent de sa valeur. La fin, même, n'est qu'un long monologue. L'auteur aurait dû penser qu'une mimique bien à sa place est parfois plus parlante qu'une longue tirade qui fatigue souvent le public. Le dialogue est assez wallon,



mais parfois plat et vulgaire. — Cette pièce ne mérite aucune distinction.

*Les membres du Jury :*

MM. Joseph CLOSSET,  
Charles DEFRECHEUX,  
Guillaume LONCIN,  
Maurice PECLERS,  
Fernand HALLEUX, *rapporteur.*

La Société a pris acte des conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que :

**pour le 26<sup>e</sup> concours (Drame lyrique)**

M. Nicolas TROKART est l'auteur de *Haute-Fagne*, qui obtient une Médaille d'argent hors concours ;

**pour le 27<sup>e</sup> concours (Pièces en un acte)**

Melle Th. MÉLA, Liège, est l'auteur de *Anna Lîsa*, qui obtient un Troisième Prix ;

M. J. PHILIPPE, à Izier (Bomal-sur-Ourthe), est l'auteur de *Riyète*, qui reçoit un Troisième Prix ;

M. Lambert LEMAIRE, de Bressoux, est l'auteur de *Maisse di scole*, Mention honorable ;

M. Joseph COPPENS, de Nivelles, celui de *Mossieû Birdjac*, Mention honorable ;

M. L. MOTMANS, Liège, celui de *I fât êsse oniêsse*, Mention honorable ;

Melle Lydie RADOUX, à Glain, celui de *L'âbe èt sès frût'*, Mention honorable ;

M. Gérard DEBRAZ, à Liège, celui de *Por lu*, Mention honorable ;

MM. G. DECHÈVRES et Odon WILLAIN, de Mons, ceux de *Ar-souv'nances*, Mention honorable ;

M. J. A. BORGUET, à Bruxelles, celui de *Chaskeune si toûr*, Mention honorable ;

M. Auguste VIERSET, à Bruxelles, celui de *Li mirauke*, Mention honorable ;

M. G. JACQUES, de Namur, celui de *Faut bin*, Mention honorable ;

M. J. A. BORGUET, à Bruxelles, celui de *Li solo lût po turtos*, Mention honorable ;

**pour le 28<sup>e</sup> concours (Pièces en plusieurs actes)**

Melle Lydie RADOUX est l'auteur de *Li djîse dè boneûr*, qui remporte un Troisième Prix ;

M. Joseph DEFFET, de Liège, est l'auteur de *L'Ome*, qui reçoit une Mention honorable ;

M. Auguste DÉOM, à Ixelles, est l'auteur de *Li curé Tinlot*, qui obtient une Mention honorable ;

M. L. DIGHAYE, de Liège, est l'auteur de *Po sâver l'oneûr*, qui reçoit une Mention honorable.

Les autres billets ont été détruits.

---

## TABLE DES NOMS D'AUTEURS

---

BASTIN, Alexis, <i>Lu broheûr</i> .....	15
BOSLY, Jean, <i>Li novê marlatcha</i> .....	33
— <i>Fré Bêwîr</i> .....	36
— <i>Frisse martchandêye</i> .....	38
— <i>Toûbion</i> .....	55
— <i>Bone anêye</i> .....	56
— <i>Êspwér</i> .....	125
BOVERIE, DD., <i>Lès pôtrêts</i> .....	26
CALOZET, Joseph, Rapport du 19 <sup>e</sup> concours de 1936 .....	20
CLOSSET, Joseph, Rapport du 20 <sup>e</sup> concours de 1937 .....	111
— Rapport du 20 <sup>e</sup> concours de 1938 .....	168
CORNET, Louis, Rapport du 23 <sup>e</sup> concours de 1936 .....	67
— Rapport du 25 <sup>e</sup> concours de 1936 .....	86
— Rapport du 23 <sup>e</sup> concours de 1937 .....	130
DECHÈVRES, G., voir WILLAIN, O.	
DEFRECHEUX, Charles, Rapport du 24 <sup>e</sup> concours de 1936 ....	68
— Rapport du 23 <sup>e</sup> concours de 1938 .....	194
DEFRECHEUX, Léon, Rapport du 18 <sup>e</sup> concours de 1936 .....	9
— Rapport du 19 <sup>e</sup> concours de 1938 .....	161
DESSARD, Jean, Rapport du 20 <sup>e</sup> concours de 1936 .....	21
— Rapport du hors-concours de 1937 .....	150
— Rapport du hors-concours de 1938 .....	208
FADEUX, Gui, <i>À clérl di lune</i> .....	103
FELLER, Jules, Rapport du 12 <sup>e</sup> concours de 1936 .....	5
— Rapport du 14 <sup>e</sup> concours de 1936 .....	7
— Rapport des 21 <sup>e</sup> et 22 <sup>e</sup> concours de 1936 .....	43



— Rapport des 21 <sup>e</sup> et 22 <sup>e</sup> concours de 1937 .....	116
— Rapport des 21 <sup>e</sup> et 22 <sup>e</sup> concours de 1938 .....	173
— Rapport du concours de littérature 1938 : Roman .....	205
GRÉGOIRE, Antoine, Rapport du 24 <sup>e</sup> concours de 1937 ....	132
GROSJEAN, R., <i>Tàvlé</i> .....	114
HALLEUX, Fernand, Rapport du jury permanent sur la littérature dramatique en 1934 (complément), 1935 (id.), 1936, 1937 et 1938 .....	214
JACQUEMOTTE, J., <i>Li vî cofrèt</i> .....	57
LAPORT, George, Rapport du 18 <sup>e</sup> concours de 1937 .....	93
LECLÈRE, Constant, Rapport du 24 <sup>e</sup> concours de 1938 ....	199
LEJEUNE, Jean, Rapport du 19 <sup>e</sup> concours de 1937.....	109
MARCHAL, Guy, <i>Berceuses wallonnes</i> .....	139
MARÉCHAL, Nicolas, <i>Mi p'tite tchapèle</i> .....	128
MOTMANS, Lucien, <i>Po lès pôves</i> .....	59
— <i>Anivèrsère</i> .....	115
— <i>Çou qu' nos d'vinrans</i> .....	126
— <i>Tot tût'lant</i> .....	159
— <i>Treûs consolâcions</i> .....	188
MOUREAU, Paul, Rapport du 18 <sup>e</sup> concours de 1938 .....	155
PETITJEAN, Henri, <i>Ponne d'amour</i> .....	185
— <i>On p'tit maçon !</i> .....	186
— <i>Li tchanson dè payîsan</i> .....	190
— <i>Li grand-père a si p'tite-fêye</i> .....	192
PONTHIER, Noël, <i>Lès vîs tidjes</i> .....	12
— <i>Ravizances</i> .....	71
STEENEBRUGGEN, Charles, Rapport du 26 <sup>e</sup> concours de 1936	87
— Rapport du hors-concours de 1936 .....	89
STONE, Éveline, <i>Dessin animé</i> .....	78
WILLAIN, O. et DECHÈVRES, G., <i>Boneûr in famîye</i> .....	28
— <i>Èl diminche dé no ducace</i> .....	106
XHIGNESSE, Arthur, <i>Li groumèt</i> .....	11

XHIGNESSE, Arthur, <i>Lècète</i> .....	40
— <i>So l' târd</i> .....	48
— <i>Ine saqwè d' bon</i> .....	50
— <i>Nosse vî walon</i> .....	53
— <i>L'agne èt l' raskignou</i> .....	91
— <i>Grand feû</i> .....	147
— <i>Côps d' fwèce</i> .....	148
— <i>Li vèye dè monde</i> .....	149
— <i>A m' père</i> .....	153
— <i>Ine mèsse-feume</i> .....	163
— <i>Tot-la-d'zeûr</i> .....	197
— <i>Sonnet</i> .....	202
— <i>Sonnet</i> .....	203
— <i>Fin d' djoû</i> .....	204
— <i>Pinsatrèyes</i> .....	211

---

## TABLE DES MATIÈRES

### CONCOURS DE 1936

<b>Vocabulaire technologique</b> (12 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Jules FELLER .....	5
<b>Recueil de mots</b> (14 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Jules FELLER .....	7
<b>Étude descriptive</b> (18 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Léon DEFRECHEUX .....	9
<i>Li groumèt</i> , par A. XHIGNESSE .....	11
<i>Lès vîs tîdjes</i> , par N. PONTHER .....	12
<i>Lu broheûr</i> , par Alexis BASTIN .....	15
<b>Récit assez étendu</b> (19 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de J. CALOZET .....	20
<b>Fable, petit conte, etc.</b> (20 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Jean DESSARD .....	21
<i>Lès pòrtrêts</i> , par DD. BOVERIE .....	26
<i>Boneûr in famîye</i> , par O. WILLAIN et G. DECHÈVRES ..	28
<i>Li novê marlatcha</i> , par Jean BOSLY .....	33
<i>Fré Bêwir</i> , par Jean BOSLY .....	36
<i>Frisse martchandêye</i> , par Jean BOSLY .....	38
<i>Lècète</i> , par A. XHIGNESSE .....	40
<b>Pièce lyrique en général — Cramignon</b> (21 <sup>e</sup> et 22 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Jules FELLER .....	43
<i>So l' târd</i> , par A. XHIGNESSE .....	48
<i>Ine saqwè d' bon</i> , par A. XHIGNESSE .....	50
<i>Nosse vî walon</i> , par A. XHIGNESSE .....	53
<i>Toûbion</i> , par Jean BOSLY .....	55
<i>Bone ânêye</i> , par Jean BOSLY .....	56



<i>Li vî cojret</i> , par J. JACQUEMOTTE .....	57
<i>Po lès pôves</i> , par L. MOTMANS .....	59
<b>Pasquëye</b> (23 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Louis CORNET .....	67
<b>Recueil de poésies</b> (24 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Charles DEFRECHEUX .....	68
<i>Ravizances</i> , par Noël PONTHER .....	71
<i>Dessin animé</i> , par Éveline STONE .....	78
<b>Scène populaire dialoguée</b> (25 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Louis CORNET .....	86
<b>Drame lyrique</b> (26 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Charles STEENEBRUGGEN .....	87
<b>Hors-concours</b>	
Rapport de Charles STEENEBRUGGEN .....	89
<i>L'agne èt l' raskignoû</i> , par A. XHIGNESSE .....	91

## CONCOURS DE 1937

<b>Étude descriptive</b> (18 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de George LAPORT .....	93
<i>À clér di lune</i> , par Gui FADEUX .....	103
<i>Èl dîminche dé no ducace</i> , par O. WILLAIN et G. DECHÈVRES .....	106
<b>Récit assez étendu</b> (19 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Jean LEJEUNE .....	109
<b>Fable, petit conte, etc.</b> (20 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Joseph CLOSSET .....	111
<i>Tavêl</i> , par R. GROSJEAN .....	114
<i>Anivèrsère</i> , par L. MOTMANS .....	115
<b>Pièce lyrique en général — Cramignon</b> (21 <sup>e</sup> et 22 <sup>e</sup> concours)	
Rapport de Jules FELLER .....	116
<i>Èspwér</i> , par Jean BOSLY .....	125
<i>Çou qu' nos d'vinrans</i> , par L. MOTMANS .....	126
<i>Mi p'tite tchapèle</i> , par Nicolas MARÉCHAL .....	128

**Pasquète (23<sup>e</sup> concours)**

Rapport de Louis CORNET .....	130
-------------------------------	-----

**Recueil de poésies (24<sup>e</sup> concours)**

Rapport d'Antoine GRÉGOIRE .....	132
<i>Berceuses wallonnes</i> , par Guy MARCHAL .....	139
<i>Grand feu</i> , par A. XHIGNESSE .....	147
<i>Côps d' fwèce</i> , par A. XHIGNESSE .....	148
<i>Li vèye dè monde</i> , par A. XHIGNESSE .....	149

**Hors-concours**

Rapport de Jean DESSARD .....	150
<i>A m' père</i> , par A. XHIGNESSE .....	153

**CONCOURS DE 1938**

**Étude descriptive (18<sup>e</sup> concours)**

Rapport de Paul MOUREAU .....	155
<i>Tot tât'lant</i> , par L. MOTMANS .....	159

**Récit assez étendu (19<sup>e</sup> concours)**

Rapport de Léon DEFRECHEUX .....	161
<i>Ine mèsse-feume</i> , par A. XHIGNESSE .....	163

**Fable, petit conte, etc. (20<sup>e</sup> concours)**

Rapport de Joseph CLOSSET .....	168
---------------------------------	-----

**Pièce lyrique en général — Cramignon (21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> concours)**

Rapport de Jules FELLER .....	173
<i>Ponne d'amour</i> , par Henri PETITJEAN .....	185
<i>On p'tit maçon!</i> , par Henri PETITJEAN .....	186
<i>Treûs consolacions</i> , par L. MOTMANS .....	188
<i>Li tchanson dè payîsan</i> , par H. PETITJEAN .....	190
<i>Li grand-père a si p'tite fêye</i> , par H. PETITJEAN .....	192

**Pasquète (23<sup>e</sup> concours)**

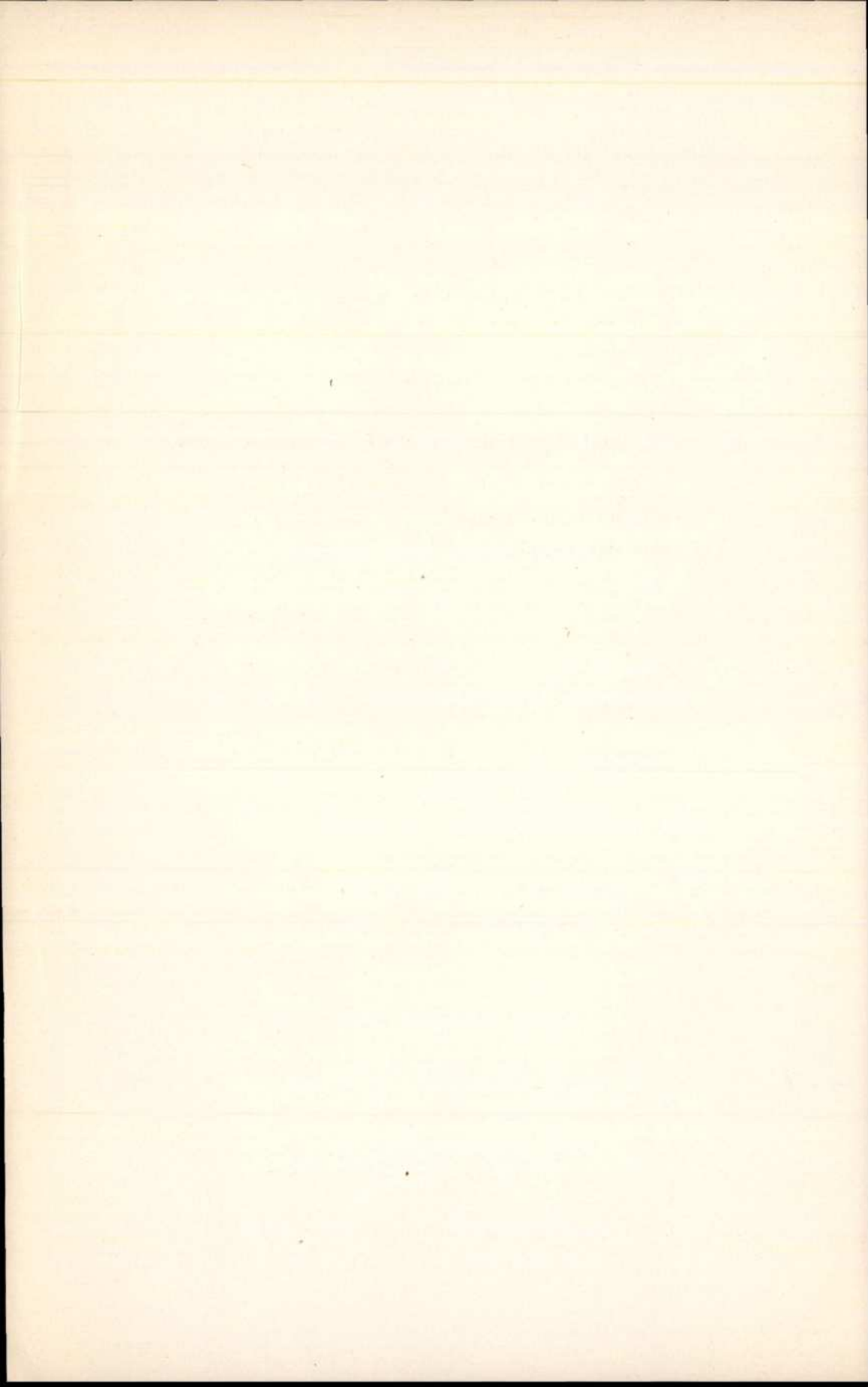
Rapport de Charles DEFRECHEUX .....	194
<i>Tot-la-d'zeûr</i> , par A. XHIGNESSE .....	197

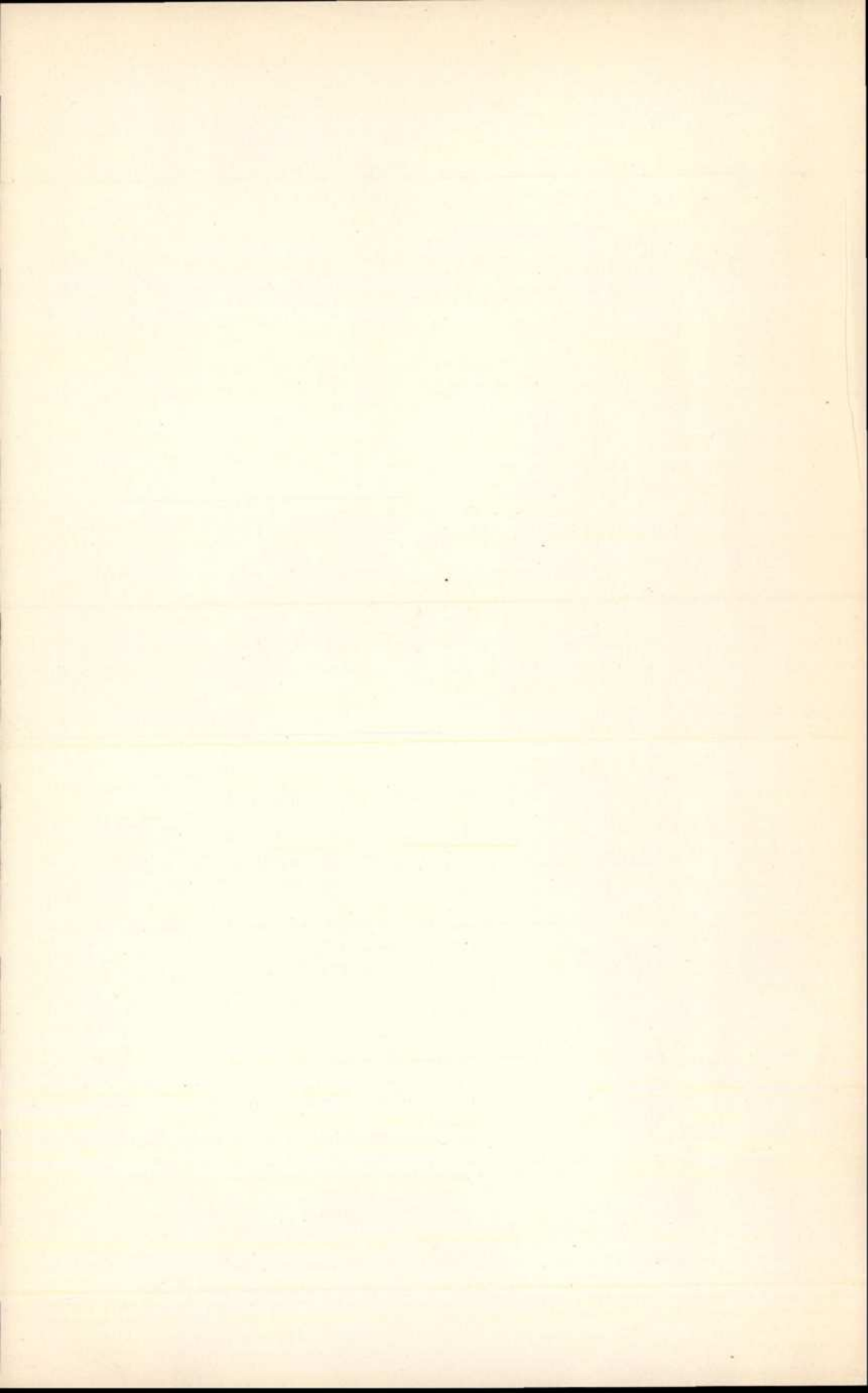
**Recueil de poésies (24<sup>e</sup> concours)**

Rapport de Constant LECLÈRE .....	199
-----------------------------------	-----

<i>Sonnet</i> , par A. XHIGNESSE .....	202
<i>Sonnet</i> , par A. XHIGNESSE .....	203
<i>Fin d' djoú</i> , par A. XHIGNESSE .....	204
<b>Concours de littérature 1938 : Roman</b>	
Rapport de Jules FELLER .....	205
<b>Hors-concours</b>	
Rapport de Jean DESSARD .....	208
<i>Pinsatrèyes</i> , par A. XHIGNESSE .....	211
<b>Littérature dramatique en 1934 (complément), 1935</b> (id.), 1936, 1937 et 1938 (26 <sup>e</sup> , 27 <sup>e</sup> et 28 <sup>e</sup> concours)	
Rapport du jury permanent, par Fernand HALLEUX ....	214
<b>Table des noms d'auteurs</b> .....	236
<b>Table des matières</b> .....	239







## PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES

L'indication du tome de l'*Annuaire* (A), du *Bulletin de la Société* (B) ou du *Bulletin du Dictionnaire* (BD) contenant un ouvrage signifie que le tirage à part de cet ouvrage est épuisé.

- AEBISCHER, Paul, *L'anthroponymie wallonne d'après quelques anciens cartulaires* : BD 13.
- BASTIN, Joseph, *Morphologie du parler de Faymonville* : B 51.
- BODY, A. et BORMANS, S., *Glossaire roman-liégeois* (1<sup>er</sup> fasc., le seul paru) : 40 fr.
- BORMANS, S., *Le bon métier des tanneurs de la cité de Liège* : B 5.
- COLSON, Oscar, *Table générale des publications de la Société liégeoise de Littérature wallonne de 1856 à 1906* : 80 fr.
- *Bibliographie de la littérature wallonne contemporaine*, I : Années 1905 et 1906 : 25 fr.
- DEJARDIN, J., *Dictionnaire des Spots ou proverbes wallons*. 2 volumes : 120 fr. — 1<sup>re</sup> édition, 1 volume : 60 fr.
- *Examen critique des dictionnaires wallons-français parus à ce jour* (1886) : B 22.
- DELAITE, J., *Essai de grammaire wallonne*. 1<sup>re</sup> partie : *Le verbe wallon* : B 32 ; 2<sup>e</sup> partie : *Articles, substantifs, adjectifs, pronoms et particules* : épuisé.
- DORY, I., *Wallonismes* : B 15.
- *Recherches étymologiques sur quelques mots wallons* : 15 fr.
- DOUTREPONT, A. et DELBOUILLE, M., *Les Noël wallons*. Nouvelle édition enrichie de nombreux textes inédits : 100 fr.
- DOUTREPONT, G., *La conjugaison dans le wallon liégeois* : B 32.
- ESSER, Q., *Note sur le Dictionnaire malmédien de Villers* : B 45.
- FELLER, Jules, *Essai d'orthographe wallonne* : B 41/1.
- *Phonétique du gaumais et du wallon comparés* : B 37.
- *Traité de versification wallonne* : 80 fr.
- FRENAY, FRÉSON et HAUST, *Le tressage de la paille dans la vallée du Geer*. Étude dialectale, avec illustrations : 40 fr.
- GILBART, O., *La chanson wallonne* : A 22.
- GRIGNARD, A. et FELLER, J., *Phonétique et morphologie des dialectes de l'Ouest-wallon*, avec 12 cartes : 75 fr.



- HALKIN, J., *Le bon métier des vigneron de la cité de Liège* : B 36.  
 KINABLE, J., *Glossaire d'anciens mots wallons dont l'emploi tend à disparaître* : 20 fr.  
 KINABLE, J., *Recueil de mots wallons employés comme mots français dans les anciennes Ordonnances du Pays de Liège* : 15 fr.  
 MARÉCHAL, A., *Essai étymologique et historique sur quelques mots wallons* : 10 fr.  
 — *Carte dialectale de l'arrondissement de Namur* : B 40.  
 MARÉCHAL, L., *La boulangerie namuroise. Étude de folklore* : 25 fr.  
 MARÉCHAL, P. et L., *La meunerie au Pays de Namur* : 35 fr.  
 PASQUET, E., *Goupil et Renart. Essai philologique* : 15 fr.  
 PECQUEUR, O., *Edouard Remouchamps. Sa vie et son œuvre* : 20 fr.  
 PONCELET, Éd., *Le bon métier des merciers de la cité de Liège* : B 50, II.  
 REMOUCHAMPS, Éd., *Tâtî l' pèriqui*. Éd. populaire : ép. ; éd. philologique : ép. ; éd. de luxe : 100 fr.  
 RICKMANN, L. DE, *Les aiwes di Tongue, 1700* : 35 fr.  
 STÉCHER, J., *Étude sur les spots* : 20 fr.  
 TERRY et CHAUMONT, *Recueil des crâmnignons liégeois* : B 18.

*Études de dialectologie romane dédiées à la mémoire de CH. GRANDGAGNAGE* : 100 fr.

*Projet de Dictionnaire wallon (1903)* : épuisé.

*Versions wallonnes de la parabole de l'Enfant prodigue* : B 7, I.

*Li voyèdje di Tchaufontaine*, opéra comique de 1757, en dialecte liégeois. Édition critique, avec commentaire et glossaire, par Jean HAUST : 40 fr.

**Toponymies** : BAYOT et DONY, *Toponymie de Chimay* : B 59 ; —  
 CARLIER et DONY, *Toponymie de Monceau-sur-Sambre* : B 55, II ;  
 — COUNSON, A., *Toponymie de Francorchamps* : B 46 ; — DONY,  
 E., *Toponymie de Forges-lez-Chimay* : B 51 ; — FOULON et NOËL,  
*Toponymie de Landelies* : 35 fr. ; — JACQUEMOTTE et LEJEUNE,  
*Toponymie de Jupille* : B 49 ; — LEJEUNE, J., *Toponymie d'Aye-  
 neux* : B 53 ; — ID., *Toponymie de Magnée* : B 54 ; — LEJEUNE,  
 JACQUEMOTTE et MONSEUR, *Toponymie de Beaufays* : B 52 ; —  
 RENARD, Edg., *Toponymie de Dolembreux* : 50 fr. ; — ID., *Topo-  
 nymie d'Esneux* : B 61 ; — ID., *Toponymie de Villers-aux-Tours* :  
 40 fr. ; — RENARD, J., *Toponymie de Wiers* : 50 fr.

**Glossaires locaux et régionaux** : BASTIN, J., *Vocabulaire de  
 Faymonville* : 50 fr. — CARLIER, A., *Glossaire de Marche-lez-  
 Écaussinnes* : B 55, II ; — DORY et HAUST, *Vocabulaire du dialecte  
 de Perwez* : B 45 ; — GRANDGAGNAGE, Ch., *Extraits du diction-*

*naire wallon-français composé en 1793 par A. F. VILLERS, de Malmédy* : B 6 ; — HAUST, J., *Vocabulaire du dialecte de Stavelot* : B 44 ; — LIÉGEAIS, Éd., *Lexique du patois gaumais* : B 37 ; — ID., *Complément au lexique gaumais* : B 41 ; — ID., *Nouveau complément au lexique gaumais* : B 54 ; — LURQUIN, A., *Glossaire de Fosse-lez-Namur* : B 52, II ; — MINDERS, G.-A., *Glossaire de Dour et de Sirault* : B 52, II ; — ID., *Glossaire de Bray et de Papi-gnies* : B 49, II ; — REMACLE, L., *Glossaire de la Gleize* : BD 18 ; — ROGER, L., *Lexique du patois gaumais de Prouvy-Jamoinne* : B 49 ; — SERVAIS, A., *Vocabulaire de Cherain* : B 50, II.

**Vocabulaires de l'histoire naturelle** : DEFRECHÉUX, J., *Vocabulaire de la faune wallonne* : B 25 ; — DEFRESNE, J., *Vocabulaire du règne végétal à Coë et aux environs* : B 49 ; — LEZAACK, V., *Dictionnaire des noms wallons des plantes des environs de Spa* : B 20.

**Glossaires technologiques** : *Agriculteurs* (A. Body) : B 20. — *Apothicaire-pharmacien* (A. Semertier) : B 29. — *Apprêteur en draps*, Verviers (M. Lejeune) : B 40. — *Ardoisier*, Vielsalm (J. Hens) : 20 fr. — *Armurerie liégeoise* (J. Closset) : B 32 ; *Id.*, *Complément* (J. CLOSSET) : 35 fr. — *Barbier-coiffeur* (Jacquemotte et Lejeune) : 5 fr. — *Boucherie et charcuterie* (A. Semertier) : B 35. — *Boulangers, pâtissiers, confiseurs* (A. Semertier) : 35 fr. — *Brasseurs* (J. Kinable) : B 26. — *Briquetiers* (Jacquemotte et Lejeune) : 20 fr. — *Caneleü ou Sculpteur sur armes* (L. Colinet) : 15 fr. — *Chandelons* (J. Kinable) : B 26. — *Chapeli-ers en paille* (Marchal et Vertcour) : 20 fr. — *Charrons, charpentiers, menuisiers* (A. Body) : B 8. — *Chaudronnier en fer et en acier* (J. Lejeune) : 20 fr. — *Fabrication des chaussons de lisière* (A. Bouhon) : 15 fr. — *Fabrication des clous à la main* (J. Trillet) : 15 fr. — *Sport colombophile* (J. Lejeune) : 25 fr. — *Coqueli* (Jacquemotte et Lejeune) : 15 fr. — *Cordonnier* (J. Kinable) : B 24. — *Couvreurs et ramoneurs* (A. Body) : B 11. — *Drapiers*, Liège (S. Bormans) : B 9. — *Fabricant de fonte, fer, acier* (J. Lejeune) : B 43. — *Faucheur*, Érezée (V. Collard) : 25 fr. — *Faudreur au Pays de Chimay* (E. Dony) : B 59. — *Filateur en laine*, Verviers (M. Lejeune) : 25 fr. — *Filature de laine peignée* (M. Lejeune) : 15 fr. — *Graveur sur armes* (J. Bury) : 25 fr. — *Horlogerie* (G. Paulus) : 25 fr. — *Houilleurs liégeois* (St. Bormans) : B 6, I. — *Jeux wallons de Liège* (J. Delaite) : B 27. — *Lavandières et repasseuses* (Jacquemotte et Lejeune) : 10 fr. — *Maçon* (J. J. Mathelot) : B 11. — *Médecin* (M. Lejeune) : B 40. — *Meunerie*, Namur (P.



et L. Maréchal) : 35 fr. — *Mouleurs, noyauteurs et fondeurs en fer* (A. Jacquemin) : B 29. — *Pêcheur* (A. Jacquemin) : B 29. — *Peintres en bâtiment* (A. Bouhon) : 30 fr. — *Pinsoni* (Jacquemotte et Lejeune) : B 46. — *Poissardes* (A. Body) : B 11. — *Reliure* (A. Rigali) : 25 fr. — *Sage-femme* (Jacquemotte et Lejeune) : 5 fr. — *Serruriers* (Jacquemin) : B 16. — *Industrie du tabac* (Ch. Semertier) : B 38. — *Tailleur d'habits*, Verviers (C. Feller) : B 46. — *Tailleurs de pierre* (F. Sluse) : 20 fr. — *Tendeur aux petits oiseaux* (A. Jacquemin) : B 22. — *Tireur de terre plastique* (Dony et Bragard) : 25 fr. — *Tisserand* (V. Willem) : 20 fr. — *Tonneliers, tourneurs, ébénistes* (A. Body) : B 10.

---

En dépôt pour la Belgique : M. VALKHOFF, *Philologie et littérature wallonnes*. Prix, broché : 60 fr.

---

### Collection des Publications de la Société

*Annuaire*, 34 volumes in-12 : 800 fr. (chaque année 30 fr.)

*Bulletin de la Société*, 1<sup>re</sup> série (\*) : t. 7 à 13 : 575 fr. (id. : 100 fr. ; t. 13 : 50 fr.) — 2<sup>e</sup> série, t. 14 à 68, 55 volumes (\*) : 3.300 fr. (id. : 80 fr.).

*Bulletin du Dictionnaire wallon* : t. 3 à 16 et 18 à 21 : 750 fr. (id. : 50 fr.) ; — t. 17 (= *Études de dialectologie romane dédiées à la mémoire de Ch. Grandgagnage*) : 100 fr.

La collection (\*) : 4.500 fr. (frais d'envoi non compris).

Adresser les commandes et leur montant au trésorier, M. Jean DESSARD, rue A. Delsupexhe, 19, Herstal ; compte chèques postaux n° 102927.

Pour compléter nos collections, nous désirons acheter les cinq premiers tomes de l'*Annuaire*, les six premiers tomes du *Bulletin de la Société* (1856-63) et les deux premières années du *Bulletin du Dictionnaire wallon* (1906-1907).

(\*) Moins les tomes 1 à 6 et 22 du *Bulletin de la Société*, qui sont épuisés. La Société ne peut les fournir que par occasion et à prix variable. — Il en est de même des deux premières années du *Bulletin du Dictionnaire*.

---

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (*Imprimé en Belgique*)



